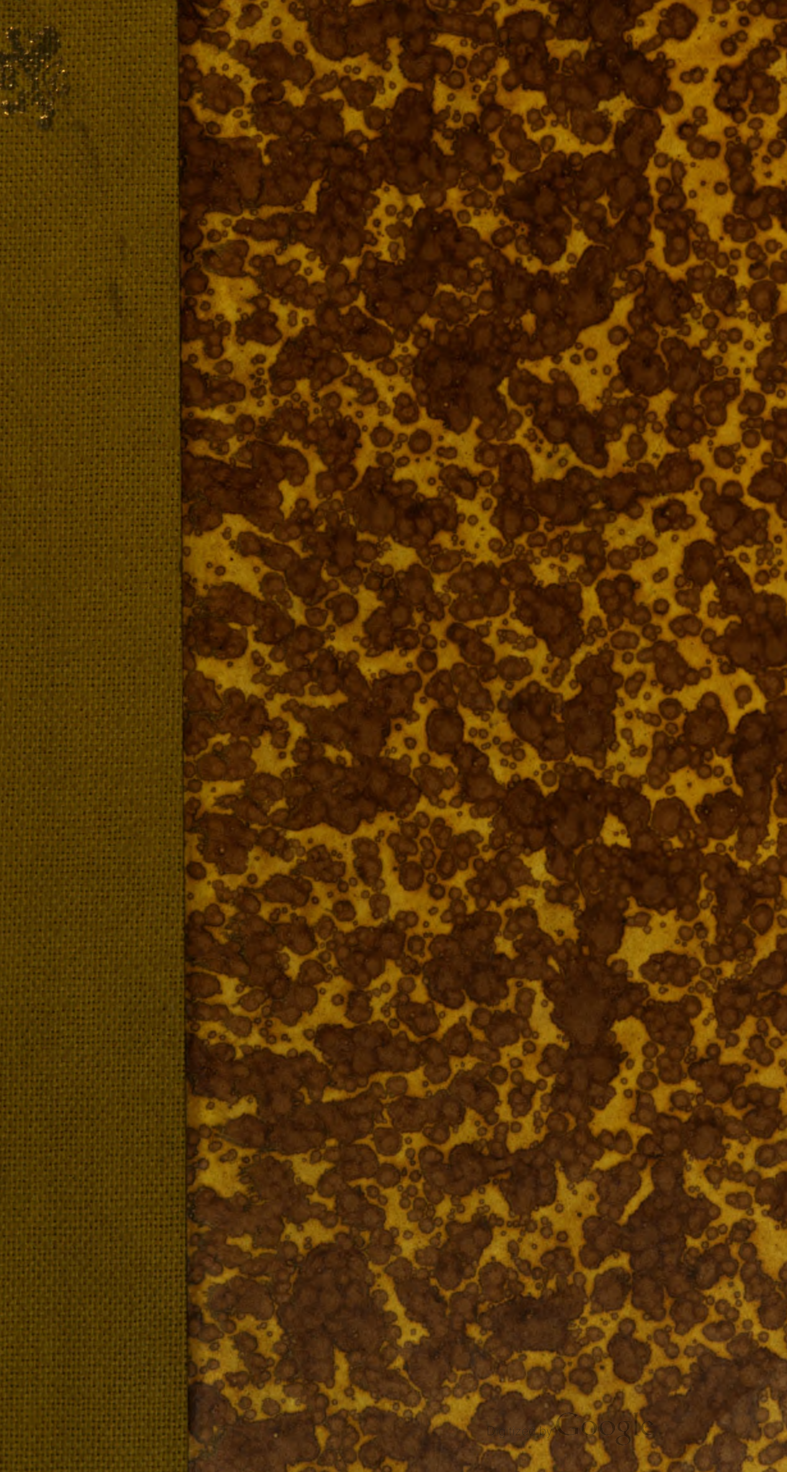
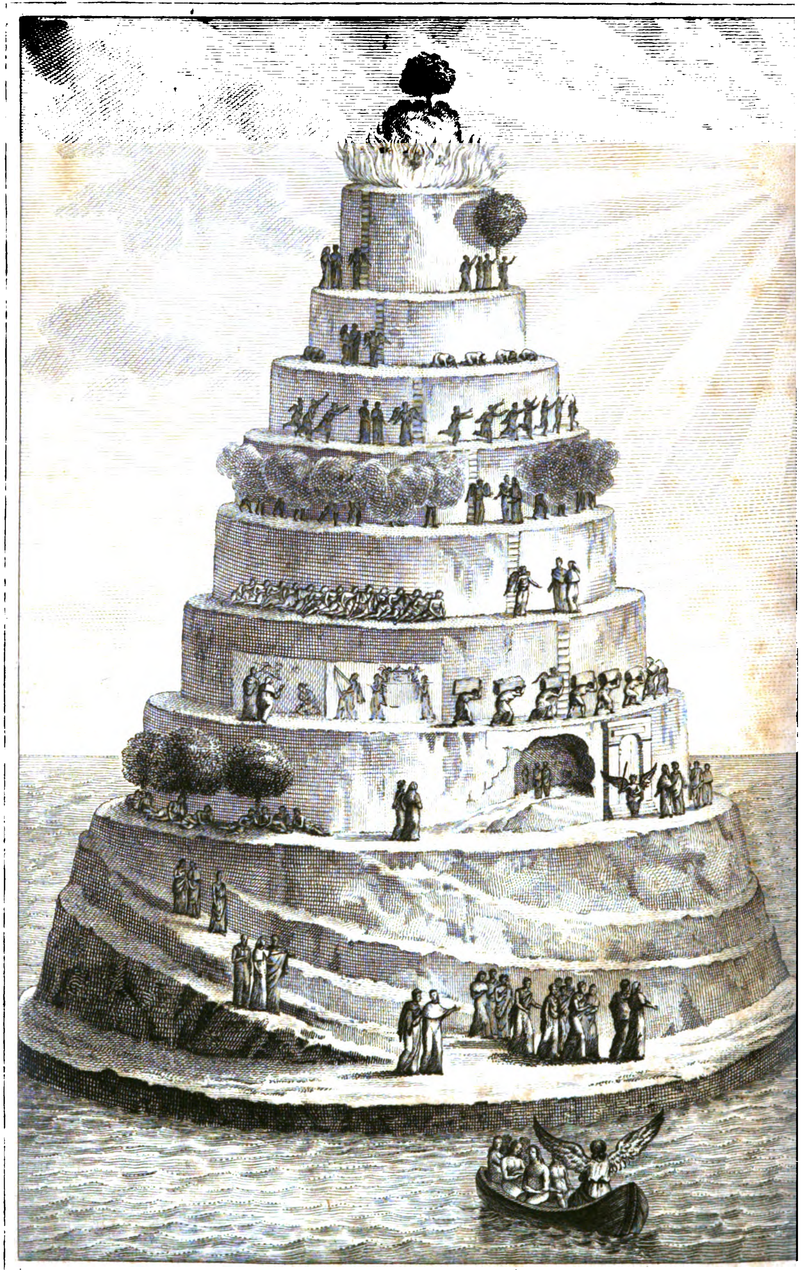




LE PURGATOIRE,

POËME.

IMPRIMERIE DE LEFEBVRE, RUE DE LILLE, N°. 11.



Roehn del. Gatine sc.

LE PURGATOIRE,

POËME

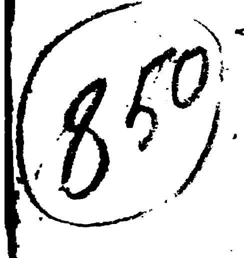
DU DANTE,

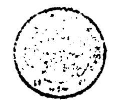
TRADUIT DE L'ITALIEN;

SUIVI

De Notes explicatives pour chaque chant.

PAR UN MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ COLOMBAIRE DE FLORENCE, DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GOTTINGUE ET DE L'ACADÉMIE DE CORTONE.





A PARIS,

CHEZ { J.-J. BLAISE, Libraire, quai des Augustins, n°. 61.
PICHARD, Libraire, quai Voltaire, n°. 21.

1813.

AVERTISSEMENT.

Je livre aujourd'hui au Public la traduction du Purgatoire du Dante, qui complète celle de toute la Divine Comédie. J'ai fait tous mes efforts pour que ce nouveau travail pût offrir le même degré d'intérêt que j'ai essayé de donner aux deux traductions précédentes. Je n'ai pas prétendu, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, présenter une version qui rappelât sans cesse la force, l'énergie et la concision du poète Florentin : un tel ouvrage me paroît presque impossible; mais j'ai voulu, ce qui étoit plus facile, par une traduction aussi fidèle et aussi exacte que

le pouvoit permettre la résistance de la langue française, me hasarder à faire connoître le naturel de cet écrivain célèbre, l'étendue de ses lumières, la profonde et touchante sensibilité de son ame. J'ai voulu sur-tout que les jeunes littérateurs pussent trouver dans mes Essais un encouragement pour se livrer à la lecture du Dante : il n'est que trop vrai que si, en France, on est assez généralement familiarisé avec les scènes du poëme de l'Enfer, on y connoît très-peu le poëme du Purgatoire et celui du Paradis.

Je pourrois même dire ici que, pour apprécier complètement cet illustre poète, il faudroit encore rechercher et étudier les poésies séparées que lui attribuent avec raison les meilleurs bibliographes italiens : un esprit observateur y reconnoîtroit sou-

vent une grâce qu'on ne soupçonneroit pas facilement dans le Dante, et au milieu de laquelle on surprendroit quelquefois l'énergie du peintre des tourmens de l'Enfer. Voici une de ses canzones où ces deux caractères seroient faciles à retrouver.

DANTE ALIGHIERI

A tutti li fedeli d'amore.

A ciascun 'alma presa, e gentil core :
  Nel cui cospetto viene il dir presente,
  In ciò che mi riscrivan suo parvente,
  Salute in lor signore, cioè Amore.
Già eran quasi, ch' atterzate l'ore
  Del tempo, ch' ogni stella è nel lucente,
  Quando m'apparve amor subitamente
  Cui essenzia membrar, mi dà orrore.
Allegro mi sembrava amor, tenendo
  Mio core in mano, e nelle braccia avea
  Madonna, involta in un drappo dormendo.
Poi la svegliava, e d'esto core ardendo
  Lei paventosa umilmente pascea
  Appresso gir lo ne vedea piangendo.

Cette canzone a dans ses premiers vers toute la fraîcheur des plus agréables productions de Pétrarque, et elle rappelle, dans les derniers, la force du poète qui a décrit le supplice d'Ugolin.

Dans une autre canzone qui ne retrace que des scènes de volupté et d'amour, le Dante a su prendre un ton véritablement anacréontique.

DANTE ALIGHIERI

A Guido Cavalcanti.

Guido, vorrei che tu, e Lappo, ed io
Fossimo presi per incantamento
E messi ad un vassel, ch' ad ogni vento
Per mare andasse a voler vostro e mio;
Sicchè fortuna, od altro tempo rio,
Non ci potesse dare impedimento:
Anzi vivendo sempre in noi talento
Di stare insieme crescesse 'l disio.
E Monna Vanna, e Monna Bice poi,
Con quella su il numer delle trenta,
Con noi ponesse il buono incantatore:

E quivi ragionar sempre d'amore :
E ciascuna di lor fosse contenta,
Siccome io credo che sariamo noi.

Cette canzone, traduite en vers français, ne perdroit rien de sa grâce, et pourroit être attribuée à un de nos auteurs érotiques les plus tendres.

En voici une autre qui est remplie de traits fins et délicats.

Tre donne intorno al cor mi son venute
E seggionsi di fore,
Che dentro siede amore,
Lo quale è in signoria della mia vita.
Tanto son belle, e di tanta vertute,
Che 'l possente signore,
Dico quel che è nel core
Appena di parlar di lor s'aita.
Ciascuna par dolente e sbigottita,
Come persona discacciata e stanca,
Cui tutta gente manca
E cui vertute e nobiltà non vale.
Tempo fù già, nel quale
Secondo il lor parlar, furon dilette;

Or sono a tutti in ira ed in non cale.
Queste così solette
Venute son, come a casa d'amico;
Che sanno ben che dentro è quel ch' io dico.
Dolesi l'una con parole molto;
E 'n sulla man si posa
Come succisa rosa;
Il nudo braccio di dolor colonna
Sente lo raggio che cade dal volto,
L'altra man tiene ascosa,
La faccia lagrimosa,
Discinta e scalza, e sol di se par donna:
Come amor prima per la rotta gonna
La vide in parte, che 'l tacere è bello;
E pietoso e fello
Di lei e del dolor fece dimanda.
O di pochi vivanda
(Rispose in voce con sospiri mista)
Nostra natura quì a te ci manda.
Io che son la più trista
Son suora alla tua madre, e son drittura,
Povera (vedi) a panni ed a cintura.
Poichè fatta si fu palese e conta
Doglia e vergogna prese
Il mio signore, e chiese
Chi fosser l'altre due ch 'eran con lei.
E questa ch 'era sì di piauger pronta
Tosto che lui intese
Più nel dolor s'accese

Dicendo : or non ti duol degli occhi miei?
Poi cominciò : siccome saper dei,
Di fonte nasce Nilo picciol fiume
Ivi, dove 'l gran lume
Toglie alla terra del vinco la fronda.
Sovra la vergin onda
Generai io costei, che m' è da lato
E che s'asciuga con la treccia bionda :
Questo mio bel portato
Mirando sè nella chiara fontana
Generò questa che m' è più lontana.
Fenno i sospiri amore un poco tardo :
E poi con gli occhi molli
Che prima furon folli
Salutò le germane sconsolate.
. . . .
. . . .
Canzone; a panni tuoi non ponga uom mano
Per veder quel che bella donna chiude :
Bastin le parti ignude;
Lo dolce pomo a tutta gente niega;
Per cui ciascun man piega,
E s'egli avvien che tu mai alcun truovi
Amico di virtù, ed ei ti priega,
Fatti di color nuovi :
Poi ti gli mostra, e 'l fior ch' è bel di fuori
Fa desiar negli amorosi cuori.

Le Tasse et l'Arioste, dans leurs plus

belles inspirations, n'ont rien de plus attachant ni de plus gracieux.

Je reviens au poëme du Purgatoire, pour consigner ici une observation assez singulière : le Dante n'a pas distribué les sept péchés capitaux, si l'on en excepte le premier, dans le même ordre que l'Eglise les présente. Elle place ainsi les sept péchés qu'elle regarde comme la source des autres : l'orgueil, l'avarice, la luxure, l'envie, la gourmandise, la colère et la paresse. Le poète a interverti cet ordre, et nous montre après le cercle de l'orgueil, celui de l'envie, puis celui de la colère, celui de la paresse, et ensuite ceux de la gourmandise, de l'avarice et de la luxure. Cette disposition nouvelle tient-elle à une différence de rédaction dans nos catéchismes, depuis le quatorzième

siècle; ou bien le Dante a-t-il cru que, les vices devant être gradués suivant le plus ou le moins d'horreur qu'ils inspirent, le vice le moins odieux après l'orgueil étoit l'envie; que le moins horrible après l'envie étoit la colère; que la paresse étoit un peu plus excusable que ce dernier vice; que l'avarice nous avilissoit moins devant Dieu que la paresse, et qu'enfin la gourmandise et la luxure étoient des péchés qui devoient provoquer la sévérité de Dieu moins que tous les autres?

J'aime à croire que le Dante a suivi l'ordre qui étoit adopté de son temps, et je laisse à des personnes plus versées que moi dans la connoissance des sciences ecclésiastiques à décider pourquoi cette différence subsiste aujourd'hui.

J'ai tâché de donner dans mes notes les explications les plus satisfaisantes sur le grand nombre de passages obscurs qu'on rencontre dans ce nouveau Poëme. J'ai profité de beaucoup de recherches faites par les commentateurs que j'ai nommés dans mes précédentes traductions, et je me plais à leur rendre ici le tribut de reconnoissance que je leur dois. J'ai eu soin de citer ces auteurs, chaque fois que je me suis rapproché de leurs opinions; j'ai joint d'ailleurs à mes notes quelques observations que mes voyages en Italie m'avoient mis à portée de recueillir moi-même.

Malgré tous mes soins, il s'est glissé quelques fautes dans cette édition : je les ai désignées avec exactitude dans l'*errata* qui est à la fin du volume. Je prie le lec-

teur de le consulter, avant de m'accuser d'avoir souvent mal entendu le poëme : mon ouvrage présentera encore assez de fautes que je n'ai pas connues, sans que je sois responsable de celles que j'ai aperçues le premier. A la fin de mes notes, j'ai remercié les hommes de lettres qui m'ont donné de sages conseils : je renouvellerai ici mes remercîmens. Mes deux précédentes traductions (*) ont été accueillies généralement avec une telle indulgence,

---

(*) On peut se procurer, aux mêmes adresses placées en tête de ce volume, la traduction de l'Enfer et du Paradis, par le même auteur; 2 vol. *in*-8°., fig., papier ordinaire. — Les mêmes, papier vélin.

On y trouve aussi des collections de cent figures au trait, destinées à orner la Divine Comédie du Dante, dessinées et gravées par madame Giacomelli; précédées d'une Notice explicative des passages du texte auxquels elles se rapportent. (*Note de l'Editeur*).

que j'aurois été sans excuse, si j'avois différé de m'occuper de la version du Purgatoire que j'avois promise : enfin, j'aurois bravé des fatigues encore plus pénibles que celles auxquelles j'ai dû me résoudre, et je me serois décidé à des recherches encore plus laborieuses, pour répondre à la bienveillance dont le Public a bien voulu m'honorer.

TABLE

DES ARGUMENS.

CHANT PREMIER.

CHANT II.

CHANT III.

CHANT IV.

CHANT V.

CHANT VI.

CHANT VII.

CHANT VIII.

CHANT IX.

CHANT X.

CHANT XI.

CHANT XII.

CHANT XIII.

CHANT XIV.

CHANT XV.

CHANT XXI.

CHANT XXII.

CHANT XXIII.

CHANT XXIV.

CHANT XXV.

CHANT XXVI.

CHANT XXVII.

CHANT XXVIII.

CHANT XXIX.

CHANT XXX.

CHANT XXXI.

CHANT XXXII.

CHANT XXXIII.

FIN DE LA TABLE DES ARGUMENS.

LE PURGATOIRE.

POËME

DU DANTE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

Le poète expose dans ce premier chant qu'il rencontra l'ombre de Caton d'Utique, et qu'après lui avoir adressé quelques questions, il suivit avec Virgile un chemin qui conduisoit à la mer : là, ce dernier lava la figure du Dante, et quand ils furent parvenus au rivage, il lui mit autour du corps une ceinture de joncs, ainsi que Caton l'avoit recommandé.

PORTÉ maintenant sur une barque légère, mon génie laisse derrière lui une mer orageuse, et se dispose à parcourir des ondes plus paisibles. Je chanterai le second royaume où l'esprit humain se purifie, et devient digne de s'élancer au ciel.

Poésie lugubre, prends un autre ton! Aidez-moi, Muses sacrées, à qui je me suis dévoué! Calliope, élève et ennoblis mon style! accompagne ma voix de tes accens mélodieux qui firent pressentir aux filles infortunées de Piérius qu'elles n'avoient plus de pardon à espérer.

Au moment où j'étois sorti des enceintes ténébreuses qui avoient tant contristé ma vue et mon esprit, mes regards avoient été charmés par une douce teinte de saphyr oriental qui se confondoit avec un air pur et serein, jusqu'à la partie la plus haute de l'atmosphère. Cette belle planète, qui conseille l'amour, faisoit sourire l'orient en voilant la lumière du signe des poissons dont elle étoit accompagnée. Je me tournai à droite pour considérer l'autre pôle; j'aperçus quatre étoiles qui ne furent jamais observées que par les premiers habitans de la terre : le ciel paroissoit se réjouir de leur éclat. O contrée du nord, toi qui ne peux contempler ces astres éblouissans, que je te plains dans ton veuvage! J'abaissai les yeux, je me tournai vers la partie du pôle opposé où le char de l'Ourse venoit de disparoître, et je vis près de moi un vieillard solitaire dont la noble figure inspiroit autant de vénération qu'on en doit à un père. Il portoit une

longue barbe à moitié blanchie ; ses cheveux, qui offroient également l'empreinte d'un grand âge, tomboient par flocons sur sa poitrine : les rayons des quatre étoiles sacrées réfléchissoient sur sa figure un éclat semblable à celui du soleil.

« Qui êtes-vous, vous qui, marchant contre le cours du fleuve des tourmens, avez fui la prison éternelle, dit le vieillard en agitant sa barbe vénérable ? Qui vous a guidés ? Qui a osé porter devant vous un flambeau téméraire pour vous aider à sortir de la profonde nuit dans laquelle est plongée à jamais la vallée de douleurs ? Les lois de l'abîme sont-elles donc rompues ? Le ciel a-t-il tellement changé ses augustes décrets, que vous autres ames condamnées vous puissiez approcher de ce séjour ? » Alors mon guide me prit la main, et par ses signes, ses gestes et ses paroles, m'invita à saluer le vieillard et à m'agenouiller devant lui. Ensuite il lui répondit : « Je ne suis point venu ici de moi-même ; une femme descendue du ciel m'a prié de prendre celui-ci sous ma protection : puisque tu désires que nous expliquions plus clairement qui nous sommes, ma volonté ne peut contrarier la tienne. Mon compagnon n'a vu jamais sa dernière soirée ; mais ses déréglemens l'avoient

tellement rendue prochaine, qu'il ne lui restoit plus qu'un très-court espace à parcourir dans la carrière de la vie. Comme je te l'ai dit déjà, je fus envoyé pour le délivrer, et il n'étoit pas d'autre chemin que celui où je me suis engagé. Je lui ai montré les supplices des coupables; maintenant je veux lui faire connoître les esprits qui se purifient sous tes ordres. Il seroit trop long de te raconter tout notre voyage. Du haut du ciel, une vertu protectrice m'aide à le conduire pour te voir et t'entendre. Daigne agréer son arrivée : il cherche la liberté, ce bien si précieux pour celui qui sait lui sacrifier sa vie. Tu m'entends, toi qui pour ce bien ne trouva pas la mort si redoutable à Utique où tu laissas tes dépouilles, qui seront si brillantes au grand jour du jugement. On n'a pas révoqué pour nous les décrets éternels. Mon compagnon est vivant : moi, je n'ai pas craint les replis funestes de la queue de Minos; j'habite le cercle où l'on admire les chastes yeux de ta chère Marcia qui semble encore, ô génie sublime! te conjurer de la reprendre pour épouse. Au nom de son amour, accorde-nous donc ton appui; laisse-nous pénétrer dans les sept divisions commises à ta garde : j'en rendrai grâces à Marcia, si tu permets que je

te rappelle à son souvenir. » — « Marcia, repartit Caton, fut si chère à mes yeux, qu'elle obtint de moi toutes les grâces qu'elle me demanda, tant que je fus sur la terre. Maintenant qu'elle habite au-delà du fleuve inexorable, ses prières ne peuvent plus m'émouvoir : j'obéis à la loi qui me fut imposée quand je quittai les Limbes. Mais si une femme céleste t'anime et t'encourage comme tu le dis, il est inutile de recourir à ce ton de flatterie ; il suffit de me parler au nom de la femme qui t'envoie : avance, fais à ton compagnon une ceinture de joncs dépouillés de leurs feuilles ; lave sa figure ; qu'elle ne porte plus aucune trace des vapeurs infernales : il ne conviendroit pas qu'il parût couvert de ces taches impures devant le premier des ministres que tu vas voir, et qui est un des habitans des régions de la béatitude. Là bas, dans cet islot, à l'endroit où se brisent les flots de la mer, naissent des joncs entourés d'un limon épais : il ne peut y croître aucune autre plante ni aucun de ces arbustes ligneux qui ne plient pas sous les efforts de l'eau. Cependant, ne revenez pas de ce côté : le sol qui s'élève vous montrera le point où vous devez gravir la montagne par un sentier moins pénible. »

A ces mots le vieillard disparut. Je me levai sans parler, et je me tournai vers mon guide en fixant sur lui mes regards. Il commença ainsi : « Mon fils, suis mes pas; la plaine s'abaisse sensiblement de ce côté. »

Déjà l'aube chassoit l'heure du matin qui fuyoit devant elle, et de loin j'aperçus le mouvement onduleux de la mer. Nous avancions dans la plaine déserte, comme des hommes qui cherchent la bonne voie qu'ils ont perdue, et qui semblent marcher en vain jusqu'à ce qu'ils l'aient retrouvée. Quand nous parvînmes à un point où la rosée brave l'action du soleil à la faveur de l'ombre, mon guide posa doucement ses deux mains sur l'herbe. Alors, aussitôt que j'eus deviné son dessein, reconnoissant et attendri, j'approchai de lui mon visage, et il fit disparoître ces taches dont l'Enfer avoit souillé mes traits. Nous arrivâmes ensuite sur cette plage abandonnée où l'on ne vit jamais naviguer un homme qui puisse espérer de retourner sur la terre, et là il me fit une ceinture, ainsi que Caton l'avoit prescrit: mais, ô merveille! à peine eut-il pris quelques joncs, que d'autres s'élevèrent à la même place où mon guide en avoit arraché.

CHANT II.

ARGUMENT.

Les deux poètes voient venir une barque remplie d'ames conduites par un ange dans le Purgatoire. Parmi elles, le Dante reconnoît Casella, son ami, célèbre musicien. Celui-ci s'étant arrêté pour chanter, et le Dante pour l'écouter, Caton survient, et leur reproche leur négligence.

Le soleil étoit déjà parvenu à l'horizon de Jérusalem, et la nuit, qui est toujours opposée à cet astre, sortoit des eaux du Gange, accompagnée du signe de la balance qui tombe de sa main, quand la nuit est plus longue que le jour. Les joues blanches et vermeilles de l'aurore commençoient à se nuancer d'une teinte orangée. Nous étions sur le bord de la mer, semblables à ces voyageurs qui, pensant à leur chemin, marchent en idée, mais demeurent immobiles; et de même qu'on voit, le matin, à travers les vapeurs épaisses qui s'élèvent de

l'Océan, Mars briller, au couchant, d'un rouge pourpré, de même je vis approcher une lueur (puissé-je la contempler une autre fois!) qui sillonnoit la mer avec plus de rapidité que l'oiseau le plus léger. J'en détournai un moment les yeux pour interroger mon guide, et je la revis tout-à-coup plus grande et plus éclatante. A droite et à gauche, se dessinoient des formes blanches d'où sembloient se détacher peu à peu d'autres formes de même couleur. Mon maître garda le silence jusqu'à ce qu'il se fût assuré que les premières formes blanches étoient des ailes. Lorsqu'il reconnut le nocher, il cria : « Tombe, tombe à genoux, voilà l'ange de Dieu; croise tes mains, tu rencontreras désormais de tels ministres : il dédaigne les rames façonnées par l'industrie des hommes, et ne veut pour voiles que ses ailes, dans ce monde si éloigné de tout être vivant. Vois comme il les tient élevées vers le ciel, agitant l'air de ses plumes éternelles qui ne changent jamais, ainsi que change la chevelure des mortels. » L'oiseau céleste parut encore plus brillant quand il se fut approché de nous, et l'œil ne pouvoit supporter son éclat. L'ange aborda avec sa barque élégante et légère qui effleuroit à peine la surface

de l'eau. Le nocher divin placé à la poupe annonçoit sa béatitude dans ses traits. Plus de cent ames étoient assises dans cette barque et chantoient à l'unisson le psaume : « *Quand Israël sortit d'Egypte.* » A peine eurent-elles achevé ce cantique, qu'il les bénit. Elles se jetèrent toutes sur la plage, et il s'en retourna avec sa vélocité ordinaire. La foule d'ombres récemment arrivée paroissoit ne pas connoître ce lieu et regardoit autour d'elle, comme l'homme devant qui se déploie un nouveau spectacle. Déjà le soleil avoit poursuivi le jour avec ses flèches de lumière, et chassé le capricorne de la moitié du ciel, quand cette foule inquiète s'approcha de nous en disant : « Si vous le savez, montrez-nous le chemin qui conduit à la montagne. » Virgile répondit : « Vous croyez peut-être que nous connoissons ce séjour; mais comme vous nous sommes étrangers; nous ne vous avons précédées que d'un instant, et par un sentier si âpre et si rude que nous regarderons comme un jeu de gravir la montagne. » Les ames qui s'aperçurent à ma respiration que j'étois encore vivant, en furent frappées de stupeur.

De même qu'un messager, chargé de porter la branche d'olivier, entraîne sur ses pas la multi-

tude qui se presse et se renverse pour apprendre des nouvelles, de même toutes les ames fortunées s'approchèrent de moi, comme si elles eussent oublié l'heureuse destinée qui leur étoit promise : j'en vis une qui s'avançoit avec tant d'empressement pour m'embrasser, que je courus au-devant d'elle. O ombres vaines, excepté pour la vue! Trois fois je serrai l'ombre dans mes bras, trois fois mes bras vinrent battre ma poitrine. Je restai stupéfait d'étonnement; l'ame sourit et se retira. Je la suivis avec un étonnement nouveau, et elle me dit doucement de m'arrêter. Je la reconnus alors, et je la conjurai de suspendre ses pas un moment pour me parler. Elle répondit : « Dégagée de mon corps, je t'aime autant que je t'aimai dans ma vie; je vais te satisfaire. Mais toi, où vas tu? » Je parlai ainsi : « Mon cher Casella, je fais ce voyage pour retourner ensuite dans le monde qui n'est pas perdu pour moi : et toi, comment as-tu tant tardé à venir dans ce séjour? » « On ne m'a fait aucun tort, reprit Casella : le ministre qui nous conduit quand et comment il lui plaît, m'a plusieurs fois refusé le passage; sa volonté a pour règle la volonté la plus juste; depuis trois mois il a accueilli ceux

qui ont désiré entrer plus facilement dans sa barque; aussi moi, qui me trouvois sur les bords où l'eau du Tibre porte son tribut à la mer, je fus reçu par lui avec bienveillance non loin de cette embouchure où il retourne, parce que c'est là qu'il rassemble ceux qui ne descendent pas vers l'Achéron. » Je repris en ces termes : « Si une nouvelle loi ne t'a pas fait oublier ton art et ne te défend pas de l'exercer, console mon ame qui, parvenue ici avec son corps, y a rencontré tant de sujets de douleurs; charme-la par une de ces *Canzones* amoureuses qui soulageoient si heureusement mes peines. » Casella commença ainsi, avec un accent si mélodieux, que la douceur de sa voix pénètre encore mon cœur: « *Amour, qui portez dans mon esprit.* » Mon maître, toutes les ames et moi, nous paroissions si satisfaits que rien ne pouvoit distraire notre attention. Nous marchions en écoutant ces chants; mais voilà que le vieillard vénérable nous cria : « Esprits paresseux ! quelle est votre négligence! pourquoi vous arrêter ainsi? Allez vous dépouiller de cette écorce qui vous empêche de voir la source de tout bien. »

Telles les colombes qui, sans faire entendre leurs roucoulemens ordinaires, sont réunies

pour chercher ensemble la pâture, et bientôt fuient avec précipitation, si quelqu'objet excite leur crainte; telles les ombres oubliant les accens de Casella, coururent vers la côte, comme l'homme qui suit un chemin sans savoir où il doit le conduire : ma fuite et celle de mon guide ne furent pas moins promptes.

CHANT III.

ARGUMENT.

Les deux poètes se présentent pour gravir la montagne; mais ils la trouvent trop escarpée. Pendant qu'ils délibèrent, il survient une foule d'ames qui leur montrent le chemin qu'il faut suivre. Une de ces ames dit au Dante qu'elle est Mainfroy, roi de la Pouille et de la Sicile.

PENDANT que cette fuite subite dispersoit dans la campagne ces ombres qui se dirigeoient vers la montagne où la raison divine devoit les punir, je me rapprochai de mon fidèle compagnon. Et comment, sans lui, aurois-je continué mon voyage? Qui m'auroit guidé à travers la montagne? Virgile me paroissoit se repentir de m'avoir attiré des reproches. O conscience noble et délicate! comme la plus petite erreur est pour toi une morsure cruelle! Quand mon maître cessa de fuir avec cette précipitation qui enlève à une action toute sa dignité, mon esprit perdit

son inquiétude, et se dirigeant vers l'objet qu'il désiroit, me fit tourner mes regards vers ce séjour qui s'élève du sein des ondes jusqu'au ciel le plus haut. Le soleil, qui répandoit derrière moi une lumière rougeâtre, projetoit mon ombre devant mes pas, parce que ses rayons ne pouvoient traverser ma personne. Quand je vis que la terre n'étoit obscure que devant moi, je me tournai subitement dans la crainte d'être abandonné, et mon consolateur me dit : « Pourquoi cette défiance ; ne me crois-tu plus avec toi ? Penses-tu que je ne suis plus ton guide ? La nuit couvre de son voile la contrée où a été enseveli mon corps qui pouvoit former une ombre ; Naples le possède après l'avoir enlevé à Brindes : maintenant si je ne forme pas une ombre, ne t'en étonne pas plus que du spectacle des cieux qui n'interceptent pas leur lumière réciproque. La vertu divine rend bien nos corps, qui sont semblables aux vôtres par les formes, sensibles aux tourmens, tels que ceux des flammes et de la glace ; mais cette vertu ne nous permet pas de pénétrer ses secrets. Il est insensé celui qui espère que notre raison pourra comprendre une seule substance en trois personnes. O mortels ! gardez-vous de rechercher

avec trop de curiosité la cause des mystères! S'il vous avoit été permis de comprendre la puissance de Dieu, il eût été inutile que Marie enfantât. Vous avez connu des hommes qui ont désiré sans succès, et qui, au lieu de voir leur curiosité satisfaite, languissent dans une ignorance éternelle. Je parle d'Aristote, de Platon et de beaucoup d'autres. »

Ici mon guide baissa la tête, garda le silence et me parut tout troublé.

Nous arrivâmes au pied de la montagne; elle étoit tellement inaccessible, que l'on auroit en vain tenté de la gravir. Comparé à cette montagne, le chemin le plus désert et le plus affreux entre Lérici et Turbia, est un escalier agréable et facile. « Mais, dit mon maître en s'arrêtant, qui sait maintenant de quel côté peut monter celui à qui Dieu n'a pas donné des ailes? » Pendant que mon guide tenoit la tête baissée, en examinant dans sa pensée le chemin qui restoit à parcourir, je regardois autour des rochers qui m'environnoient. A gauche j'aperçus une foule d'ombres qui venoient vers nous; mais on remarquoit à peine leurs mouvemens, parce qu'elles marchoient à pas lents. « Lève les yeux, dis-je à mon maître, voilà des om-

bres qui nous donneront des conseils, si tu ne peux en recevoir de toi-même. » Alors il me regarda, et d'un air plus tranquille, il répondit: « Allons de leur côté, car elles s'avancent doucement; et toi, fils chéri! redouble d'espérance. »

Nous avions déjà fait mille pas, et les ombres étoient encore éloignées de l'espace que pourroit franchir une pierre lancée par un frondeur habile, quand elles se rapprochèrent toutes des rochers escarpés, et s'arrêtèrent comme on s'arrête pour regarder ceux qui marchent à l'aventure. Virgile leur parla ainsi : « Esprits morts dans la grâce de l'Eternel, esprits qui avez l'assurance de connoître la béatitude, au nom de cette paix que vous attendez tous, dites-nous par quel chemin on peut gravir la montagne; car la perte du temps est sentie plus vivement par celui qui en connoît le prix. »

Lorsque les brebis entendent le signal de la sortie du bercail, on n'en voit d'abord s'avancer qu'une, deux, trois; et les autres, avec une sorte de timidité soupçonneuse, s'arrêtent en portant à terre leur nez et leurs yeux : ce que fait la première, ses compagnes l'imitent; les plus voisines montent même sur son dos, si elle

suspend sa marche, sans que ces bêtes innocentes et paisibles sachent pourquoi elles agissent ainsi: de même, je vis se mouvoir, pour arriver à nous, les premières ames de cette troupe, dont les traits modestes et la démarche grave annonçoient l'espoir de la félicité. Quand elles virent que mon corps formoit à droite une ombre sur le rocher, elles s'arrêtèrent, et reculant même de quelques pas, elles entraînèrent avec elles celles qui venoient ensuite, et qui les imitèrent sans savoir quel étoit l'objet de leur crainte. Mon maître leur dit: « Avant que vous m'adressiez aucune demande, je vous avoue que vous avez en effet sous les yeux un corps humain; aussi la lumière de l'astre du monde, que ce corps intercepte, ne parvient pas toute entière sur le sol. Ne vous livrez pas à l'étonnement: croyez qu'on ne cherche pas à gravir ce rocher sans la protection d'une vertu qui émane du ciel. » — « Eh bien! venez, nous cria cette troupe respectable, en nous faisant signe de la main; venez vous joindre à nous. » Une d'elles m'adressa ces mots: « Qui que tu sois, en marchant ainsi, regarde, cherche à te souvenir de moi. Ne m'as-tu pas vue sur la terre? » Je me tournai, et je regardai fixement cet esprit:

des cheveux blonds accompagnoient une figure douce et agréable; une blessure avoit partagé en deux un de ses sourcils. Quand je lui eus répondu que je ne l'avois jamais vu, il ajouta : « Tiens, vois, » et il me montra une autre blessure au milieu de sa poitrine. Il reprit en souriant : « Je suis Mainfroy, neveu de l'impératrice Constance : aussi, je t'en conjure, quand tu retourneras sur la terre, va près de ma noble fille, la mère de ce prince qui est l'honneur de la Sicile et de l'Arragon; et si on a cherché à l'abuser, dis-lui la vérité. Quand on m'eut frappé de deux coups mortels, je me dévouai à Dieu si rempli de miséricorde : mes péchés furent horribles, mais la bonté de Dieu est si infinie qu'elle accueille tout ce qui lui demande grâce.

» Si le pasteur de Cosence, qui accepta de Clément la vile mission d'aller à la chasse de mes ossemens, avoit lu en Dieu combien sa bonté est grande, ils reposeroient encore à la tête du pont près de Bénévent, sous la protection des pierres énormes qui les recouvroient : maintenant la pluie les souille; ils sont la proie des vents, hors du royaume, près du cours du Verde, où ce prélat les fit jeter sans honneur.

Mais la malédiction de ces pontifes n'est pas telle, que l'amour éternel ne puisse nous rendre ses bienfaits, tant que la mort n'a pas desséché l'espérance. Il est vrai que celui qui meurt contumace, quand même il se repentiroit à la fin, doit rester en-dehors de ce rocher, trente fois autant de temps qu'il en a mis à persister dans sa résistance, à moins que des prières secourables n'abrègent la durée de nos tourmens. Vois donc si tu peux me réjouir en révélant à ma tendre Constance que tu m'as vu, et que j'allois entrer dans ce saint royaume; car les prières de ceux qui habitent le monde nous soulagent beaucoup dans ce séjour. »

CHANT IV.

ARGUMENT.

Le Dante raconte dans ce chant que la troupe d'ombres au milieu de laquelle se trouvoit Mainfroy leur ayant montré un sentier très-étroit, il le gravit, non sans beaucoup de difficulté, à l'aide de Virgile, et monta sur une plate-forme où étoient retenus les négligens qui avoient tardé à faire pénitence. Le poète rencontre parmi eux Bellacqua.

Lorsque se livrant au plaisir, ou succombant à la douleur, l'ame se recueille en elle-même, il semble que toutes ses autres facultés soient absorbées : cette situation contrarie l'erreur de ceux qui croient que plusieurs ames agissent en nous. Cependant, quand on voit ou qu'on entend une chose qui attache fortement l'esprit, le temps s'écoule sans que l'homme s'en aperçoive ; la faculté qui écoute est autre que celle qui n'est pas affectée : l'une est comme liée, l'autre est libre. Je connus cette vérité par

une expérience exacte, en écoutant parler Mainfroy; je m'étonnai que le soleil eût parcouru cinquante degrés, sans que je m'en fusse aperçu. Nous arrivâmes bientôt à un point où les ames crièrent ensemble : « Voilà l'objet de vos demandes. » Le sentier que l'habitant de la *Villa* cache souvent avec un fagot d'épines, quand le raisin commence à mûrir, offre un accès beaucoup plus facile et plus large que celui où nous nous engageâmes seuls mon guide et moi, quand la foule des ames nous eût quittés. On pénètre à San Léo; on peut descendre à Noli; on monte avec le secours de ses pieds jusqu'au sommet de Bismantua : mais ici il falloit voler avec les ailes légères du vif désir, sous la conduite de celui qui m'encourageoit et m'enseignoit le chemin. Nous gravissions le sentier taillé dans le roc, serrés par les deux parois de la montagne: l'âpreté du sol nous forçoit à nous aider des pieds et des mains. Quand nous fûmes arrivés à la partie supérieure du sentier, je m'écriai : « Hé bien! mon maître, que ferons-nous? » Il répondit : « Ne va pas en arrière, continue d'avancer jusqu'à ce que nous trouvions quelqu'ombre qui sache nous guider. » Le sommet étoit si éloigné, que l'œil ne pouvoit le distin-

guer, et la côte s'élevoit plutôt en ligne perpendiculaire qu'elle ne s'étendoit en ligne horizontale. J'étois déjà harassé de fatigue : « O père chéri! dis-je alors, tourne-toi, et vois que je vais rester seul, si tu ne t'arrêtes pas un instant. » « Mon fils, tâche de te traîner jusqu'ici, répondit-il, en me montrant au-dessus de nous une plate-forme qui se prolongeoit autour de la montagne. » Ces paroles me donnèrent un tel courage, que je fis de nouveaux efforts, et en rampant péniblement pour suivre mon guide, j'arrivai au point où le cercle se trouva sous mes pieds. Nous nous assîmes un moment en nous tournant vers le levant, en face du sentier par lequel nous étions montés; car le voyageur aime à ramener ses regards sur le chemin qu'il vient de parcourir. Je baissai d'abord mes yeux, ensuite je les élevai vers le soleil, et je m'étonnai de voir ses rayons me frapper à gauche. Le poète remarqua bientôt que je contemplois avec étonnement le char de la lumière placé entre nous et les lieux d'où souffle l'aquilon. Il me dit alors : « Si Castor et Pollux accompagnoient cet astre qui répand son éclat dans les deux hémisphères, tu verrois le zodiaque plus lumineux graviter plus près des ourses, sur-tout

s'il ne sortoit pas du chemin qu'il s'est tracé jusqu'ici. Quoi qu'il en soit, en te renfermant attentivement en toi-même, figure-toi que Sion et cette montagne ont le même horizon dans différens hémisphères, et tu comprendras, si ton intelligence n'est pas en défaut, que la route où Phaéton s'égara si imprudemment, se présente à tes yeux sur le mont expiatoire, d'un côté opposé à celui où tu la verrois, sur la montagne de Sion. » — « Mon maître, dis-je, je n'ai jamais mieux compris une chose qui me paroissoit incompréhensible. Suivant ce que tu dis, je conçois que le cercle que l'on appelle équateur, et qui est situé entre la partie où la présence du soleil amène l'été, et celle où son absence cause l'hiver, s'éloigne de cette montagne vers le nord, quand les habitans de Sion voient ce même cercle vers la partie australe: mais te plaît-il de m'instruire encore ? J'apprendrais avec plaisir si nous avons à gravir cette montagne entière: mes yeux n'en peuvent mesurer la hauteur. » Le sage romain me répondit: « Cette montagne semble plus rude quand on commence à la gravir; mais plus on avance, plus la fatigue diminue. Lorsque le chemin te paroîtra tellement agréable, que la marche sera

aussi douce que le mouvement d'un vaisseau sur la mer, tu auras atteint le terme du voyage : c'est là que tu dois espérer du repos. Je n'ajoute rien de plus; tu sais que je t'ai dit la vérité. »

A peine eut-il parlé, qu'une voix près de nous s'écria : « Peut-être serez-vous encore plus d'une fois dans la nécessité de vous asseoir. » Alors nous nous retournâmes, et nous vîmes à gauche une grande pierre que Virgile et moi n'avions pas aperçue : nous nous en approchâmes, et nous distinguâmes des ames assises à l'ombre de cette pierre, dans une attitude négligente. Une d'elles, qui sembloit fatiguée, tenoit son visage appuyé contre ses genoux. « O mon respectable maître! dis-je, regarde attentivement celui-ci, qui est si oisif qu'on le prendroit pour le frère de la Paresse. » L'ame se tourna vers nous, nous considéra sans déranger sa tête placée sur sa cuisse, et dit : « Monte, monte, toi qui es si brave. » Je connus alors qui devoit être cet esprit, et la fatigue, qui m'avoit ôté la respiration, ne m'empêcha pas d'aller vers lui. Quand je me fus approché : « As-tu bien compris, ajouta-t-il, en levant à peine la tête, pourquoi le soleil conduit son char à gauche? ». L'attitude indolente de cette ombre et la brièveté

de ses paroles me firent sourire, et je commençai ainsi : « Bellacqua, je ne te plains plus maintenant ; mais dis-moi pourquoi tu es assis en ce lieu ? Attends-tu un guide ? Es-tu retombé dans tes anciens accès de paresse ? » Il répondit : « Mon frère, à quoi sert-il d'aller plus avant ? L'ange de Dieu qui est placé à la porte ne me laisseroit pas parvenir jusqu'au lieu où l'on se purifie, parce que j'ai différé d'offrir à Dieu les soupirs d'une juste repentance : le ciel veut que j'attende ici autant de temps que j'en ai mis à retarder ma pénitence, à moins qu'une prière adressée par un cœur vertueux ne vienne à mon secours : à quoi sert toute autre prière ? elle n'est pas agréée de Dieu. »

Déjà le poète s'étoit remis en marche, et me disoit : « Suis-moi ; le soleil est au milieu de sa course, et la nuit, à l'extrémité de l'horizon, va déployer son voile sur l'empire de Maroc. »

CHANT V.

ARGUMENT.

Le Dante rencontre les négligens et ceux qui, surpris par une mort violente, eurent le temps de se repentir et furent sauvés.

J'AVOIS quitté ces ombres, et je suivois les pas de mon guide, quand une d'elles, en me montrant du doigt, cria : « Tiens, il paroît que celui qui est derrière l'autre, intercepte à gauche les rayons du soleil : il est donc vivant ? » Je me retournai à ces mots, et je vis les esprits attentifs à me regarder moi seul, ainsi que l'ombre que projetoit mon corps. « Pourquoi t'inquiètes-tu donc, reprit mon maître? pourquoi ralentir tes pas? Que t'importe ce que ces ames murmurent? Suis-moi, et laisse-les parler : sois comme une tour inébranlable qui se joue de la fureur des vents. L'homme qui entasse pensées sur pensées, s'éloigne de son

but : l'activité d'une idée affoiblit la force d'une autre. » Ne devois-je pas répondre : « Me voilà. » En effet je répondis ainsi, en me couvrant de cette honnête rougeur qui accompagne les traits d'un homme dont la faute est excusable. Pendant que nous marchions, des ames s'avançoient en chantant, les unes après les autres, les versets du psaume *Miserere*. Quand elles s'aperçurent que mon corps interceptoit les rayons de la lumière, elles firent un long cri; deux d'entr'elles, semblables à des hérauts, coururent à nous, et nous dirent : « Informez-nous de votre condition. » Mon maître répondit : « Vous pouvez vous retirer et rapporter à ceux qui vous ont envoyées, que le corps de mon compagnon est formé de chair véritable. S'ils viennent de s'arrêter pour contempler son ombre, comme je le pense, on a répondu à ce qu'ils désirent. Qu'ils lui fassent donc honneur; il pourroit leur être utile. »

Les deux ames retournèrent vers leurs compagnes plus rapidement que les vapeurs embrasées, dans le commencement de la nuit, ne sillonnent l'air pur, et que le soleil ne dissipe les nuages d'août. A peine arrivées, elles revinrent à nous avec les autres, aussi vite

qu'un escadron qui s'élance à toute bride. « Ces esprits, dit le poète, qui vont nous entourer et t'adresser des demandes, sont en grand nombre : tu peux les entretenir en marchant. » Ils accouroient en criant : « Arrête un peu tes pas, toi qui vas dans le séjour de la félicité, sans avoir perdu ces mêmes substances avec lesquelles tu es né. Examine si jamais tu as connu quelqu'un d'entre nous dont tu puisses porter des nouvelles sur la terre. Pourquoi donc continues-tu de marcher? Pourquoi ne t'arrêtes-tu pas? Nous avons tous péri de mort violente; nous fûmes tous pécheurs jusqu'à notre dernier soupir; alors la lumière du ciel nous a éclairés : nous sommes sortis de la vie, dans des sentimens de pardon et de repentir, en paix avec Dieu qui nous fait brûler du désir de le contempler. » Je repris ainsi : « Pourquoi, dans vos traits défigurés, ne reconnois-je aucun de vous? Mais, ô esprits nés sous d'heureux auspices! parlez; que puis-je faire pour vous? Je le ferai au nom de cette paix qui m'attache aux pas de ce guide bienfaisant avec lequel je voyage de monde en monde. » Un des esprits parla en ces termes : « Chacun de nous se fie à toi, sans que tu t'engages par un serment;

pourvu qu'une funeste impuissance ne détruise pas ta bonne disposition. Et moi, qui parle avant tous les autres, je te conjure, si jamais tu vois cette contrée située entre la Romagne et le royaume de Charles, d'inviter les habitans de Fano à prier pour moi, afin que je sois purifié de mes fautes si graves. Je suis né dans cette ville; mais je reçus, au sein de celle qui fut bâtie par Anténor, les douloureuses blessures qui firent couler le sang auquel je devois la vie. Là même où je me croyois le plus en sûreté, d'Este, qui me haïssoit plus que ne le vouloit la justice, fit commettre ce crime. Si, lorsque je fus atteint à Oriaco, j'eusse dirigé ma fuite vers la Mira, j'existerois encore dans le royaume où l'on respire; mais je cherchai un refuge dans le marais où les roseaux et la fange m'embarrassèrent tellement que je tombai, et que bientôt la terre fut baignée de mon sang. » Une autre ame reprit : « Si tu vois s'accomplir le désir qui t'entraîne au haut de cette montagne, daigne, avec quelque pitié, satisfaire le mien. Je suis Buonconte de Montefeltro: Jeanne et tant d'autres me négligent; aussi tu me vois ici dans cet état d'avilissement. » Je répondis : « Quel événement ou quel

acte de violence t'arracha de Campaldino, où on n'a jamais connu le lieu de ta sépulture. » Il reprit : « Au pied du Casentin, coule un fleuve qu'on appelle l'Archiano, et qui naît dans l'Apennin, au-dessus de l'Eremo. J'arrivai dans l'endroit où ce fleuve perd son nom. J'étois blessé à la bouche, et je fuyois à pied, laissant sur le sol la trace de mon sang. Là, je perdis la parole et la vie; je tombai en prononçant le nom de Marie, et mon ame se dégagea de son enveloppe périssable. Je vais te dire la vérité, répète-là aux vivans : L'ange de Dieu me saisit, et le suppôt de l'Enfer crioit : « *O toi, ministre du ciel, pourquoi me prives-tu de cette conquête? Tu emportes son ame pour une petite larme qui fait taire mes droits; mais je vais traiter autrement sa dépouille mortelle!* » Tu sais comme l'air présente des vapeurs humides qui se résolvent en eau, aussitôt qu'elles atteignent une région plus froide de l'atmosphère. L'esprit infernal ajoutant à son intelligence cette disposition cruelle qui cherche toujours le mal, déchaîna les vents et souffla des exhalaisons funestes, par le pouvoir que lui donne sa nature. Le soir il couvrit de nuées l'espace qui s'étend entre Pratomagno et

le sommet de l'Apennin; il condensa l'air supérieur : les vapeurs se résolurent en eau; la pluie tomba : ce que le sol n'en put absorber se forma en torrens, et comme il arrive dans les grandes inondations, elle se précipita vers le fleuve principal, sans qu'aucune digue pût la contenir. L'Archiano grossi trouva mon corps refroidi, et l'entraîna dans l'Arno, en séparant mes bras que j'avois placés en croix sur ma poitrine, quand la douleur m'avoit fait succomber. Le fleuve me jeta alternativement sur ses deux rives, ensuite m'engloutit sous des flots de sable qu'il avoit arrachés aux campagnes. »

Alors un troisième esprit succédant au second, me dit : « Quand tu seras de retour dans le monde, et reposé de tes longues fatigues, souviens-toi de moi; je suis Pia, Sienne m'a vue naître; la Maremme a été témoin de ma mort : il sait comment j'ai perdu la vie, celui qui, en m'épousant, avoit mis à mon doigt un anneau de brillans! »

CHANT VI.

ARGUMENT.

Le poète continue de parler des négligens qui ne se sont repentis qu'en recevant une mort violente. Il rencontre ensuite Sordello de Mantoue, et il apostrophe toute l'Italie et particulièrement Florence.

QUAND le jeu de la *chance* est terminé, celui qui perd demeure tout chagrin, répète les coups, et s'explique tristement à lui-même comment il a perdu : son heureux adversaire s'avance, accompagné par la foule; l'un marche devant lui, l'autre le suit à pas précipités; un troisième l'aborde de côté pour appeler son attention: le vainqueur ne s'arrête pas; il écoute celui-ci et celui-là; il prend la main d'un autre qui cesse alors d'augmenter le nombre des curieux, et c'est ainsi que, dans son triomphe, il se soustrait aux flots empressés de la multitude: tel je me tournois à droite et à gauche dans cette foule épaisse, et par mes promesses, je cherchois

à me délivrer de leurs instances. Là, on voyoit le citoyen d'Arezzo à qui les bras cruels de Ghin di Tacco donnèrent la mort, et celui qui se noya en courant après ses ennemis. Là, on voyoit Frédéric Novello tendre des mains suppliantes. Plus loin étoit ce noble de Pise qui fit déployer tant de courage au vertueux Marzucco. Je vis le comte Orso, et cette ame que la ruse et la malice et non ses crimes séparèrent de son corps; je veux dire Pierre de la Broche : aussi que la princesse de Brabant ne manque pas de prévoyance pendant qu'elle est encore sur la terre, si elle ne veut pas faire partie du troupeau de douleur!

Quand je me fus délivré de ces ombres qui m'adressoient de si ferventes prières pour que l'on hâtât le moment de leur béatitude, je parlai ainsi : « O ma vive lumière! il me semble que tu ne t'accordes pas avec ce que tu avances expressément ailleurs, quand tu dis que la prière apaise les décrets du ciel. Ces ames demandent une pareille faveur; leur espérance seroit-elle vaine, ou n'ai-je pas bien compris le sens de tes paroles? » Le sage me répondit : « Ce que j'ai écrit est clair, et leur espérance ne sera pas trompée, si on la juge

avec un esprit sain. La profondeur du jugement de Dieu ne se relâche pas de ses droits; car un feu d'amour et de charité remplit en un instant le devoir que ceux qui sont enchaînés ici auroient dû plutôt remplir, et là où j'ai avancé cette proposition, la prière ne pouvoit obtenir aucun bon effet, parce que celui pour qui on auroit prié, étoit séparé de Dieu. Ne t'arrête donc pas à ce doute subtil, s'il ne t'est pas suggéré par celle qui conduira ton intelligence à la connoissance de la vérité. Je ne sais si tu m'entends; je parle de Béatrix : tu la verras brillante et fortunée sur la cime de cette montagne. » Je repris ainsi : « O guide bienfaisant! marchons plus vite; je ne me fatigue plus autant qu'auparavant : vois d'ailleurs que la montagne jette de l'ombre. » Il repartit : « Nous irons aujourd'hui aussi loin que nous pourrons. Quant à la longueur du chemin, il en est autrement que tu ne penses. Avant que tu sois arrivé au sommet, tu verras revenir cet astre qui, étant placé dans l'autre partie de la côte, t'empêche de rompre ses rayons. Mais remarque ici à part cette ame seule et retirée qui nous regarde; elle nous enseignera la voie la plus courte. » Nous nous

approchâmes. O ame lombarde, comme tu paroissois fière et superbe! Que de noblesse dans ton regard et de gravité dans ton maintien! Elle ne parloit pas, mais nous laissoit venir en nous regardant, à la manière d'un lion qui se repose. Virgile lui ayant demandé le meilleur chemin, elle ne répondit pas à sa demande, et désira savoir quel étoit notre pays et quelle avoit été notre vie. Mon guide chéri commença ainsi : « Mantoue......... » Alors l'ombre, qui se tenoit à l'écart, se leva du lieu où elle étoit assise, en disant : « Habitant de Mantoue, je suis Sordello de la même ville. » Et ils s'embrassèrent l'un l'autre. Ah! Italie esclave, séjour de douleur; vaisseau sans nocher dans une affreuse tempête, tu n'es plus la maîtresse des peuples, mais un lieu de prostitution! Au seul nom de sa patrie, comme cette ame généreuse fut prompte à traiter avec une affection tendre son concitoyen! Et maintenant ceux qui vivent dans ton sein se font une guerre implacable; ceux qu'une même muraille et les mêmes remparts protègent, se rongent l'un l'autre. Cherche, malheureuse, autour de tes rives, et vois si une seule de tes provinces jouit de la paix. Qu'importe que

Justinien t'ait donné le frein des lois, si tu n'as pas un conducteur habile? Sans bonnes lois, tu aurois moins de honte, nation qui devrois être plus fidèle, et laisser César te gouverner, si tu comprenois la volonté de Dieu. Albert de Germanie, vois comme cette bête est devenue féroce pour n'avoir pas été corrigée par l'éperon, quand tu as commencé à lui imposer le joug! Toi qui abandonnes cette bête indocile et sauvage, quand tu devrois la dompter avec vigueur; qu'un juste jugement tombe du ciel sur ta race, et qu'il effraye ton successeur! Entraînés par la cupidité, ton père et toi vous avez souffert que le jardin de l'Empire fût abandonné. Viens voir, homme négligent, les Montecchi, les Cappelletti, les Monaldi, les Philippeschi, les uns déjà consternés, les autres dans la crainte de l'être. Viens, cruel, et vois l'oppression de ceux qui te sont fidèles : venge leurs injures, et tu sauras comme le séjour de Santafiora est peu tranquille. Viens voir ta ville de Rome, veuve et délaissée, qui t'appelle nuit et jour, et qui s'écrie : « O mon César, pourquoi n'accours-tu pas dans mon sein? » Viens voir combien on t'aime, et si tu n'as aucune pitié de nous, apprends de ta

renommée à rougir de tes retards. S'il m'est permis de le dire, souverain Jupiter qui reçus la mort pour nous, tes yeux justes se sont-ils tournés ailleurs? ou prépares-tu, dans la profondeur de tes décrets, quelque grand bien que nous ne puissions pénétrer? Toutes les terres d'Italie sont pleines de tyrans. Tout vil factieux devient un *Marcellus*.

Florence, tu dois être satisfaite de cette digression: elle ne te concerne pas, grâces à ton peuple qui s'étudie à être si sage! Beaucoup d'entre vous ont la justice dans le cœur; mais ils tardent à se déclarer pour ne pas tirer l'arc hors de propos, et ton peuple a la justice sur le bord des lèvres. Plusieurs refusent les charges publiques; mais ton peuple, sans réflexion, crie honteusement: « Je me soumets. » Réjouis-toi, tu en as sujet; tu es riche, prudente et en paix. L'effet prouve que je dis la vérité. Athènes et Lacédémone, qui portèrent de si bonnes lois, donnèrent une foible preuve de leur sagesse, si on les compare à toi qui crées des institutions si frêles que deux mois qui se suivent les voient naître et mourir! Combien de fois, pour ne parler que de ces temps-ci, tu as changé de lois, de

monnoies, de magistratures, de mœurs, et renouvelé les membres de ta cité! Si tu as quelque souvenir de tes désastres et quelque sens, tu verras que tu ressembles à cette malade qui ne peut trouver de repos sur sa couche, et qui tâche d'apaiser sa douleur en changeant d'attitude.

CHANT VII.

ARGUMENT.

Le poète rencontre ceux qui ont tardé à se repentir, pour s'être endormis au sein de l'autorité et du commandement, et qui se purifient dans un pré émaillé de fleurs : il y trouve Henri d'Angleterre, le marquis de Montferrat et d'autres ombres.

Après plusieurs salutations répétées de part et d'autre, Sordello s'arrêta, et dit : « Et vous deux, qui êtes-vous ? » Le sage poète répondit : « Avant que les ames dignes de monter à Dieu fussent dirigées vers cette montagne, Octave vit ensevelir mes dépouilles : je suis Virgile : je n'ai perdu le ciel que parce que je n'ai pas eu la foi. » Tel que celui dont les yeux sont frappés d'un spectacle subit qui le plonge dans la stupeur, croit en effet le voir et ne pas le voir. « Est-ce une réalité, s'écrie-t-il ! me

trompé-je? » tel Sordello baissa ses regards, se rapprocha de Virgile et embrassa ses genoux. « O gloire des Latins, dit-il, par qui notre langage montra tout ce qu'il pouvoit réunir de grâce et d'éloquence! ô toi, l'honneur éternel du lieu où j'ai pris naissance, quel mérite ou quelle faveur te présente à mes yeux? Si tu me crois digne d'entendre tes paroles, dis-moi, viens-tu de l'enfer ou d'un autre séjour? » L'aigle de Mantoue repartit : « Je suis venu ici à travers tous les cercles du royaume des douleurs. Je marche sous la protection de la vertu du ciel qui m'a mis en mouvement. Ce n'est point parce que j'ai commis des crimes, mais parce que je n'ai pas connu le chemin de la béatitude, que j'ai perdu ce soleil bienfaisant que tu désires, et dont je n'eus connoissance que si tard. Plus bas, il est un lieu où ne règnent pas les tourmens, mais qui est attristé seulement par les ténèbres : on n'y entend pas de cris aigus, mais de lamentables soupirs. J'habite ce lieu avec ces pauvres innocens dévorés par la mort avant d'avoir été purifiés du péché commun à tous les mortels. Là, résident aussi ceux qui ne reçurent pas le don des trois vertus saintes, et qui, exempts

de vices, connurent les autres vertus, et les pratiquèrent. Mais si tu le sais, et si tu le peux, dis-nous, afin de nous faire avancer dans notre voyage, quelle est la véritable entrée du Purgatoire. » Sordello répondit : « Nous n'habitons pas un lieu déterminé que nous ne puissions quitter. J'ai la liberté de parcourir toute cette enceinte, et je vais te guider aussi loin que le jour me le permettra ; déjà il commence à baisser; on ne peut pas continuer de marcher pendant la nuit : il sera même prudent de s'arrêter dans un endroit convenable. Des ames sont ici à l'écart sur notre droite; si tu y consens, je te conduirai vers elles, et tu auras du plaisir à les connoître. » — « Quoi, reprit Virgile, celui qui voudroit monter de nuit en seroit donc empêché par quelqu'obstacle, ou ne monteroit pas parce qu'il n'en auroit pas la force? » Le bon Sordello, avec son doigt, traça une ligne sur la terre, et ajouta : « Tu n'avancerois pas de la longueur de cette ligne, quand le soleil a quitté l'horizon. Ce ne seroit pas que tu eusses à craindre un autre obstacle que les ténèbres, pour continuer de monter; mais l'obscurité, par l'impuissance qu'elle cause, prive la volonté de tout effet. Cependant, mal-

gré ces ténèbres, on pourroit retourner dans la partie inférieure, et perdre ses pas, pendant que le soleil est caché. » Mon maître, encore tout émerveillé, dit alors : « Hé bien, conduis-nous là où tu dis qu'on peut goûter du plaisir à se reposer. » Nous avions à peine fait quelques pas, lorsque je m'aperçus que dans cette partie la montagne avoit une vallée semblable à celles qui se forment au pied des monts de notre hémisphère. L'ombre nous dit : « Nous irons là où la montagne se creuse sur elle-même, et nous y attendrons le jour. Entre le bord de l'abîme et la partie la plus élevée du chemin étoit un sentier oblique qui nous conduisit dans le flanc le plus enfoncé de la cavité. L'or et l'argent raffiné, la pourpre, la céruse, le bois indien le plus brillant, l'émeraude au moment où on la rompt, n'approcheroient pas de l'éclat des fleurs que ce lieu offrit à ma vue : c'est ainsi que le foible est vaincu par le plus fort. La nature n'étaloit pas seulement les plus éblouissantes couleurs, elle y exhaloit encore un mélange inconnu des odeurs les plus suaves. Des ames qu'on n'apercevoit pas, quand on étoit hors de la vallée, étoient assises dans la prairie, au milieu des fleurs, et chantoient :

« *O Reine, je vous salue.* » Sordello nous dit alors : « Le soleil restera maintenant trop peu de temps sur l'horizon. Ne me demandez donc pas de vous conduire pour connoître ces esprits; d'ici, vous les distinguerez mieux, vous pourrez remarquer leurs gestes plus facilement que si vous étiez dans leur compagnie. Celui qui est assis dans la partie la plus élevée, et qui, annonçant encore dans ses traits qu'il a négligé ses devoirs, ne chante pas avec les autres, est l'empereur Rodolphe. Il pouvoit guérir les blessures qui firent mourir l'Italie; aussi tarde-t-il à obtenir des prières. L'autre, qui paroît rassurer le premier, gouverna le pays où prend naissance la Moldava, qui porte ses eaux dans l'Elbe, dont les flots se jettent à la mer; il s'appela Ottochare, et dans sa jeunesse, il sut mieux gouverner que Venceslas son fils qui, quoiqu'avancé en âge, s'adonne à la luxure et à l'oisiveté : et celui-ci, remarquable par son nez court et ramassé, que tu vois s'entretenir si intimement avec cet autre qui a une si noble figure, mourut en fuyant, et en flétrissant les lys. Vois comme il se bat la poitrine! Remarquez maintenant ce personnage qui, en soupirant, appuie son visage sur

sa main. Ces deux derniers sont le père et le gendre du roi qui fut le malheur de la France. Ils se rappellent leur vie corrompue et grossière, et de là vient la douleur qui les tourmente. Celui qui semble si robuste et qui s'accorde en chantant avec cet autre que distingue la grandeur de son nez, fut un modèle de toutes les vertus, et ses vertus seroient restées sur le trône, s'il eût eu pour successeur le jeune prince qui est assis derrière lui : on n'en peut pas dire autant de ses autres héritiers. Jacques et Frédéric possèdent, il est vrai, les royaumes; mais ils n'ont pas hérité de la meilleure portion de la succession paternelle. Rarement la probité humaine remonte dans les rameaux; c'est ainsi que l'ordonne Dieu qui dispense cette vertu, pour qu'on la lui demande. Mes paroles s'appliquent en même temps à celui dont je t'ai déjà fait remarquer le nez aquilin, aussi bien qu'à Pierre, qui chante avec ce prince. La Pouille et la Provence en gémissent encore de douleur. Le fils dégénère du père autant que Constance s'honore plus de son mari que ne peuvent le faire Béatrix et Marguerite. Voyez Henri d'Angleterre, ce roi de mœurs si simples, assis ici à l'écart. De ce tronc

sont sortis de meilleurs rejetons. L'autre qui est en bas parmi eux, et qui, en ce moment, regarde en en haut, est le marquis Guillaume: à l'occasion de sa mort, Alexandrie et ses guerriers firent pleurer les habitans du Montferrat et du Canavésan. »

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Les poètes voient deux anges armés d'épées flamboyantes, et qui sont commis à la garde de la vallée. Ils rencontrent ensuite Nino et Conrad Malaspina, qui prédit au Dante qu'il sera exilé.

Déja étoit arrivée l'heure qui excite de nouveaux regrets chez les navigateurs, et qui les remplit d'une tendre émotion, le jour où ils ont dit un dernier adieu à leurs amis; cette heure mélancolique où le pélerin qui vient de se mettre en voyage ressent de nouveaux aiguillons d'amour, lorsqu'il entend la cloche du soir qui semble pleurer le jour qui va mourir: il se fit alors un grand silence, et je vis une des ames qui, avec un signe, pria les autres de vouloir bien l'écouter. Ensuite, elle éleva les deux mains en tournant ses yeux vers l'orient, comme si elle avoit dit à Dieu: « Je ne pense

qu'à toi seul. » Elle entonna si dévotement l'hymne : « *Avant la fin du jour* », et d'une voix si douce, que je m'oubliai tout-à-fait moi-même. Les autres ombres, avec la même piété et la même douceur, chantèrent l'hymne entier en tenant leurs regards fixés sur le ciel. O lecteur! porte ton attention sur la vérité : le voile est si léger, que tes yeux peuvent le pénétrer. Ensuite cette foule vénérable leva la tête en silence et dans l'attitude de l'attente, avec un sentiment de crainte et d'humilité. Je vis sortir du ciel et descendre tout-à-coup deux anges armés d'épées flamboyantes et privées de leur pointe; leurs vêtemens, verds comme la feuille dans sa fraîcheur, étoient agités mollement par le mouvement de leurs ailes qui avoient la même couleur. L'un de ces ministres célestes vint s'abattre près de nous : l'autre descendit sur le bord opposé, et les ames restoient au milieu de l'espace qui séparoit les deux anges. On distinguoit bien leur tête blonde; mais l'éclat de leur figure ne pouvoit être soutenu par les regards, de même que la multiplicité des objets émousse la force du rayon visuel. Sordello nous dit : « Tous deux sortent du sein de Marie pour garder la vallée contre le serpent

qui va venir. » Moi qui ne savois quel chemin le reptile devoit suivre, je me retournai, et glacé par la crainte, je me serrai fortement contre mon maître chéri. Sordello continua en ces termes : « Maintenant descendons dans la vallée parmi les ombres respectables; nous les entretiendrons : Il sera également doux pour elles de vous voir. » Nous n'eûmes que quelques pas à faire pour arriver auprès d'elles. J'en vis une qui me regardoit, comme si elle eût cherché à me reconnoître. Déjà, depuis quelque temps, le jour s'obscurcissoit, mais non pas tellement que ses yeux et les miens ne nous laissassent voir ce que nous n'avions pu encore observer. L'esprit et moi nous nous avançâmes l'un vers l'autre. O Nino! juge intègre, combien j'eus de plaisir à voir que tu n'étois pas au nombre des coupables! Nous nous comblâmes de caresses. Ensuite il me dit : « Depuis quand es-tu venu au pied de la montagne à travers les ondes éloignées? » — « Moi, lui répondis-je, j'y suis parvenu, ce matin, après avoir parcouru l'empire des pleurs. J'ai encore la vie périssable, quoiqu'un tel voyage me rende plus facile le chemin de la vie immortelle. » A cette réponse Nino et Sordello furent

frappés d'étonnement ; l'un d'eux se tourna vers Virgile ; l'autre, en s'adressant à une ombre qui étoit assise, lui cria : « Viens, Conrad, viens voir quelle est la faveur que Dieu a permise. » Il ajouta ensuite en me regardant : « Au nom de la reconnoissance singulière que tu dois à celui qui cache à nos yeux le secret impénétrable de sa puissance, quand tu seras au-delà des ondes de ce vaste Océan, dis à Jeanne, ma fille, de prier pour moi, à ce divin tribunal où l'on ne répond qu'aux cœurs innocens. Je ne crois pas que sa mère m'aime encore, puisqu'elle a quitté les voiles blancs ; mais elle doit les regretter dans son malheur actuel : sa conduite fait aisément comprendre combien le feu d'amour peut durer dans le cœur d'une femme, si la présence et les regards de son époux ne viennent le rallumer. La vipère qui forme l'écusson des Milanois n'ordonnera pas pour elle d'aussi belles funérailles que celles qu'elle auroit dues au coq de Gallura. » Il parloit ainsi, non par haine, mais par l'effet d'un zèle sage et discret. Mes yeux avides se fixoient sur le ciel, mais là seulement où les astres ont un cours plus ralenti, ainsi que les parties de la roue qui sont le plus près de l'essieu. Mon guide

me dit : « O mon fils, que regardes-tu ? » — « Je contemple, lui répondis-je, ces trois astres qui brillent au pôle en ce moment. » — « Les quatre étoiles éclatantes, reprit-il, que tu as vues ce matin, sont maintenant sous l'hémisphère dans la partie où se trouvoient ceux-ci. » A peine eut-il parlé, que Sordello le tira à lui en disant : « Vois-tu là notre ennemi ? » En même temps, il le lui montra du doigt. Dans la partie de la vallée opposée à la montagne, on apercevoit en effet un serpent, le même peut-être qui présenta à la première femme le fruit funeste. A travers l'herbe et les fleurs, l'animal venimeux s'avançoit en rampant, montrant tantôt sa tête, tantôt les écailles de son dos, et se léchant comme une bête qui se nétoie. Je ne vis pas et je ne puis pas dire comment les ministres célestes se mirent en mouvement, mais je les vis tous deux s'élancer dans les airs : le serpent prit la fuite, en entendant le sifflement des ailes verdoyantes, et les anges retournèrent en même temps à leur place première.

L'ombre qui s'étoit approchée du Juge sur son invitation, n'avoit pas cessé de me regarder pendant tout le temps qu'avoit duré cette guerre

du serpent et des anges, et elle me parla ainsi : « Que la divine grâce qui te guide vers le ciel trouve en toi les dispositions nécessaires pour atteindre le séjour enivrant de la béatitude! Si tu sais quelques nouvelles vraies de Val-di-magra ou des contrées voisines, apprends-les moi. Je fus le maître dans ce pays; on m'appela Conrad Malaspina. Je ne suis pas l'ancien de ce nom, mais un de ses descendans. Je portois aux miens un amour qui se purifie dans ce lieu. » — « Je n'ai jamais parcouru vos états, répondis-je; mais quel est le lieu de l'Europe où la renommée n'en ait pas répandu la gloire? La renommée qui honore votre maison, proclame la magnificence de ses nobles seigneurs, même pour ceux qui n'ont pas visité vos provinces; et je vous jure qu'il est vrai que votre famille ne perd rien de sa réputation de libéralité et de bravoure. Puisse-t-il être aussi vrai que je verrai le jour céleste! Un caractère naturellement heureux et une éducation brillante détournent votre famille de toutes les fautes, et quoique le monde s'éloigne du vrai chemin, seule elle marche dans la bonne voie en méprisant celle où l'on s'égare. » — « Va, me répondit-il, avant que le soleil

rentre sept fois dans l'espace où le bélier imprime ses quatre pieds, cette opinion obligeante sera gravée dans ton esprit en traits ineffaçables, plus profondément encore que par le récit des autres, si la Providence n'interrompt pas le cours des événemens arrêtés pour l'avenir.

CHANT IX.

ARGUMENT.

Le Dante raconte dans ce chant qu'il monta en songe jusqu'à la porte du Purgatoire, et il décrit le chemin qu'il parcourut pour y arriver.

LA compagne de l'antique Titon, sortie des bras de son bon et facile époux, couvroit déjà l'orient d'une splendeur blanchissante, et brilloit au milieu des étoiles qui figurent cet animal froid et malfaisant, dont la queue blesse les mortels. La nuit avoit déjà parcouru deux veilles, et la troisième commençoit à s'envoler, lorsqu'éprouvant quelque fatigue dans ce corps foible que nous devons à Adam, et me sentant vaincu par le sommeil, je m'étendis sur l'herbe où nous étions assis tous les cinq. A l'heure du matin où l'hirondelle commence ses tristes chants, peut-être en souvenir de ses premières douleurs, à ce moment où notre

esprit, plus dégagé des impressions corporelles, moins détourné par les besoins de nos sens, est presque doué des facultés divines dans ses visions, il me sembla voir une aigle aux plumes d'or, voler les ailes déployées, et prête à descendre auprès de nous. Il me sembloit aussi que j'étois dans le lieu où Ganimède laissa les siens, quand il fut enlevé au séjour céleste. Je pensois en moi-même : « Peut-être est-ce seulement ici que l'aigle saisit sa proie accoutumée, et dédaigne-t-elle de se porter ailleurs ? » Il me parut ensuite qu'après avoir encore tournoyé quelque temps, elle s'abattit avec la rapidité d'un éclair, et m'enleva jusqu'à la sphère du feu. Enfin il me sembla que l'aigle et moi nous étions tout en flammes : cet incendie imaginaire nous tourmentoit tant qu'il fallut que je me réveillasse.

Tel Achille promenoit par-tout ses regards inquiets, quand sa mère, l'enlevant au milieu de son sommeil des mains de Chiron, le porta entre ses bras à Scyros, où les Grecs surent le découvrir ; tel je m'éveillai, et je me troublai comme l'homme dont l'épouvante glace les membres. A mes côtés je ne trouvai que mon guide ; le soleil s'étoit déjà élevé de plus de

deux heures, et la vue de la mer m'étoit dérobée. « Ne crains rien, me dit mon maître, nous sommes dans la bonne voie; ne cherche pas à diminuer, mais à augmenter ton courage : tu es arrivé au Purgatoire. Vois le rempart qui l'environne; vois l'entrée là où le rempart est interrompu : peu avant l'aube qui précède le jour, quand ton ame prenoit du repos sur les fleurs dont la prairie étoit émaillée, il vint une femme qui dit : « Je suis Lucie, laisse-» moi l'enlever pendant son sommeil, je le » protégerai dans son voyage. » Sordello et les autres ombres nous quittèrent; elle t'enleva : quand le jour fut plus avancé, elle vint ici, et je suivis ses pas. C'est dans ce lieu qu'elle t'a déposé : sans me parler, elle m'a indiqué avec ses yeux célestes cette entrée, ensuite elle a disparu, et tu t'es réveillé. »

Comme un homme qui, après avoir douté, se rassure aussitôt que la vérité lui a été démontrée, je me sentis plus animé, et quand mon guide me vit exempt d'inquiétude, il marcha vers le rempart, et je le suivis.

Lecteur, tu vois comme la matière de mes chants s'ennoblit : ne t'étonnes pas si je la soutiens par un style plus élevé. Nous nous ad-

prochâmes, et quand nous fûmes à ce point où le rempart me paroissoit rompu comme une fente qui sépare un mur, je vis une porte, trois degrés de diverses couleurs et un portier qui gardoit le silence. Je le considérai attentivement, et je distinguai qu'il étoit assis sur le degré supérieur : mais sa figure étoit si lumineuse, qu'elle fit baisser mes yeux.

Il avoit à la main une épée nue qui réfléchit sur nous des jets de lumière si brillans, que je ne pouvois la considérer. Il commença à dire : « Que voulez-vous? dites-le sans avancer : qui vous a guidés? Prenez garde de vous repentir d'être venus ici. » Mon maître répondit : « Une femme du ciel, qui connoît les lois de cet empire, nous a dit : « Marchez, voilà la porte. » — « Que cette femme daigne donc protéger vos pas, reprit le bienveillant gardien, avancez et montez ces degrés. » Nous obéîmes. Le premier étoit d'un marbre blanc si pur et si poli, que j'y retrouvois tous mes traits. Le second degré avoit la teinte pourprée et noire d'une pierre calcinée fendue dans tous les sens; le troisième me parut offrir la couleur d'un porphyre rouge comme le sang qui s'échappe de la veine. L'ange de Dieu assis sur le seuil de la porte, qui parois-

soit de diamant, tenoit ses deux pieds sur le troisième degré. Mon guide me fit franchir, sans que j'opposasse aucune résistance, les trois marches redoutables, en me disant : « Prie-le humblement d'ouvrir la porte. » Je me jetai dévotement aux pieds sacrés de l'ange. Je lui demandai par miséricorde de m'ouvrir; mais auparavant je frappai trois fois ma poitrine. Avec la pointe de son épée, le gardien traça sept fois la lettre P sur mon front, et dit : « Fais-toi purifier de ces taches quand tu seras entré. » Les vêtemens de l'ange me parurent avoir la couleur de la cendre ou de la terre desséchée. Il en tira deux clefs, l'une d'argent et l'autre d'or. Il plaça d'abord la première, ensuite la seconde dans la serrure de la porte, et combla mes vœux en ajoutant : « Chaque fois que l'une de ces clefs ne se présente pas bien dans une juste direction, cette porte ne peut s'ouvrir; l'une des clefs est plus précieuse que l'autre, mais celle-ci veut beaucoup d'art et d'intelligence, parce que c'est elle qui fait détendre le ressort. Je les tiens de Pierre, qui me dit de commettre une erreur plutôt pour l'ouvrir, que pour la tenir fermée, pourvu que les coupables se prosternent à mes pieds. » Il

poussa alors la porte en-dedans, et ajouta : « Entrez; mais je vous avertis que celui qui regarde en arrière est condamné à sortir à l'instant. » Et les battans de la porte de ce royaume sacré, qui sont d'un métal épais et sonore, roulèrent sur leurs gonds retentissans. Les barrières du Capitole, quand on en chassa Métellus pour dérober le trésor, ne firent pas entendre un aussi épouvantable fracas.

J'écoutai attentivement le premier bruit qui frappa mes oreilles, et il me sembla entendre ces paroles : « *Nous te louons, ô Dieu !* » Cette impression me faisoit ressentir ce qu'on éprouve quand on entend des voix chanter avec l'accompagnement des orgues : l'instrument exécute un verset, et la voix en exécute un autre.

CHANT X.

ARGUMENT.

Les poètes montent jusqu'au premier cercle où se purifie l'orgueil. Ils voient ensuite plusieurs exemples d'humilité gravés en relief. Enfin ils rencontrent d'autres ames.

Après avoir passé cette porte que le vice qui détourne du bon chemin laisse ouvrir si peu souvent, j'entendis, au bruit qu'elle fit en tombant, qu'elle venoit de se refermer. Comment ma faute auroit-elle été excusable, si j'avois regardé en arrière ?

Nous montions à travers des pierres fines qui glissoient sous nos pieds, comme l'onde de la mer qui fuit et qui revient. « Il faut ici un peu d'intelligence, » dit mon maître, en s'approchant de temps en temps des flancs de la montagne ; et nous avancions si lentement, que la lune, qui décroissoit alors, avoit cessé de

paroître avant que nous eussions pu gravir la roche escarpée. Quand nous eûmes terminé cette course et atteint un point de la montagne où elle est plus découverte, je sentis mes forces s'affoiblir : mon maître et moi, incertains de notre route, nous restâmes sur une plate-forme plus solitaire que la voie d'un désert. Les bords de cet abîme n'avoient que trois fois la longueur d'un homme, et le chemin, à droite et à gauche, ne me paroissoit offrir que la même largeur, par-tout où mon œil pouvoit pénétrer. Nous n'avions pas encore commencé à nous avancer dans ce cercle, lorsque je reconnus que le bord qui, de toutes parts, sembloit inaccessible, étoit d'un marbre blanc orné de bas-reliefs d'un travail si précieux, que non-seulement Polyclète, mais la nature elle-même se seroit avouée vaincue.

L'ange venu sur la terre avec la nouvelle de la réconciliation si long-temps désirée qui rouvrit le chemin du ciel, étoit sculpté devant nous dans une attitude divine d'une telle vérité, qu'on ne l'auroit pas pris pour une image silencieuse. On auroit juré qu'il disoit : « Je vous salue, » parce que plus loin on avoit représenté celle qui nous fit participer au céleste

amour, dans une contenance si humble et si modeste, qu'elle sembloit dire : « *Voilà la servante du Seigneur;* » aussi fidèlement que le cachet forme sur la cire l'empreinte d'une figure.

« Ne considère pas un de ces bas-reliefs seulement, dit mon maître qui étoit près de moi du côté où bat le cœur des hommes. » Je portai ailleurs mes regards. On voyoit, dans la partie où mon guide me conduisoit, une autre scène sculptée sur le rocher. Je devançai promptement Virgile pour mieux la considérer. On remarquoit d'abord sur le roc le char attelé de bœufs dans lequel étoit traînée l'arche sainte qui inspire tant de crainte à qui veut remplir un office que Dieu n'a pas ordonné. Sur le devant, on distinguoit une foule divisée en sept chœurs si naturellement retracée, que deux de mes sens se contredisoient. La vue croyoit voir chanter cette foule, et l'ouie ne l'entendoit pas; de même à la vue de la fumée de l'encens, mon odorat et mes yeux se livroient encore un semblable combat. L'humble psalmiste précédoit la maison sacrée en dansant, et il paroissoit en ce moment même plus et moins qu'un roi. Plus loin, sur la terrasse d'un grand palais, Michol

regardoit ce spectacle d'un air triste et dédaigneux. Je quittai le point où j'étois pour voir de plus près un autre événement historique qui, derrière cette princesse, me laissoit apercevoir sa couleur éblouissante. Là étoit représentée la gloire brillante du prince romain. Grégoire, frappé de la vertu de cet empereur, obtint, en le sauvant, une haute victoire : je parle de l'empereur Trajan. Une veuve désolée et en larmes avoit arrêté le cheval de ce monarque qui étoit environné d'un grand nombre de soldats, et autour duquel flottoient les étendards ornés des aigles de Rome. L'infortunée, au milieu de ce bruit, sembloit s'écrier : « O mon maître, venge la mort de mon fils : elle m'a plongé dans ce désespoir. » L'empereur paroissoit lui dire : « Attends que je revienne. » La veuve répondoit avec un nouvel accent de douleur : « Mais, ô mon prince, si tu ne reviens pas ! » — « Alors, disoit l'empereur, mon successeur prendra soin de ta vengeance. » — « Et à quoi, répondoit encore la veuve, te servira la justice d'un autre, si je recours en vain à la tienne ? » — « Rassure-toi, reprenoit enfin ce prince, il faut que j'accomplisse mon devoir avant de passer outre ; la justice le veut, et la pitié arrête mes pas. »

Celui qui n'a jamais vu une chose nouvelle est l'auteur de ces paroles visibles; paroles admirables pour nous qui n'en connoissons pas de telles sur la terre. Tandis que je me plaisois à considérer ces scènes d'humilité, si précieuses quand on pense au divin ouvrier qui les a produites, le poète disoit tout bas : « Voilà beaucoup d'ombres, mais elles s'avancent lentement; elles nous enseigneront le chemin des degrés supérieurs. » Mes yeux, avides de nouveauté, ne tardèrent pas à se tourner vers mon maître. Lecteur, je ne veux pas que tu te livres au découragement lorsque tu entendras comment Dieu ordonne qu'on répare ses fautes. Ne pense pas au martyre en lui-même : pense à la félicité qui le suit; pense que cette peine ne peut durer au-delà du grand jugement. Je commençai ainsi : « O mon maître, les objets que je vois s'avancer vers nous ne me semblent pas des personnes. Je ne sais ce qu'ils peuvent être, si ma vue ne m'abuse. » — « La condition terrible de leur tourment, répondit-il, les fait courber tellement jusqu'à terre, que moi-même, j'ai eu peine d'abord à deviner ce qu'ils étoient; mais regarde fixement, et tâche de distinguer ceux qui s'avancent sous ce poids énorme.

Tu peux voir déja comment chacun d'eux est tourmenté. » O chrétiens superbes, foibles et misérables! séduits par une vue égarée, vous avez confiance dans des pas qui vous éloignent de la vraie route! ne vous apercevez-vous point que nous sommes des vermisseaux nés pour former ce papillon angélique qui vole à la justice divine qu'on ne peut tromper! Pourquoi votre esprit se dresse-t-il si orgueilleusement? Vous n'êtes alors que des vers défectueux qui n'accomplissent pas leurs destinées.

De même qu'on voit des figures taillées pour soutenir un toit ou un entablement, toucher péniblement de leurs genoux à leur poitrine (position douloureuse qui excite en celui qui les regarde, une peine réelle pour un mal qui n'est pas véritable); de même je vis ces ombres, quand je les considérai attentivement, dans une attitude de gêne et d'efforts : il est vrai qu'elles étoient plus ou moins courbées, selon que le poids qui écrasoit leur corps étoit plus ou moins considérable; mais celle de ces ames qui montroit le plus de patience, paroissoit dire en pleurant : « J'en suis accablée. »

CHANT XI.

ARGUMENT.

Parmi les ames orgueilleuses, le Dante reconnoît Odérigi de Gubbio, peintre, avec lequel il s'entretient long-temps.

« NOTRE Père qui es dans les cieux, non parce que les cieux peuvent te contenir, mais par une suite de ton amour pour les premiers effets de ta puissance, que toute créature loue ton nom et ton pouvoir, comme on doit rendre grâce à ta sapience! Que la paix de ton royaume vienne vers nos ames! avec tous nos efforts nous ne pouvons aller vers elle, si elle ne vient pas à nous. Que les hommes imitent les anges qui te font un sacrifice de leur volonté, en chantant *Hosanna!* Donne-nous aujourd'hui la manne quotidienne sans laquelle celui qui s'efforce le plus d'avancer dans cet âpre désert, ne peut faire que des pas rétrogrades! Dans ta

bienfaisance, sans regarder ce que nous avons mérité, pardonne-nous, comme nous pardonnons à chacun de ceux qui nous ont offensés. Ne permets pas que l'antique ennemi livre combat à notre vertu qui reste abattue au premier choc, mais délivre-nous de ses atteintes qui nous poussent au mal. O Seigneur chéri, nous ne faisons pas cette dernière prière pour nous-mêmes, qui n'en ressentons pas le besoin, mais pour ceux qui sont demeurés derrière nous. »

C'est ainsi que prioient pour elles et pour nous ces ombres qui, destinées à se purifier des taches du monde, marchoient le long du premier cercle en le suivant inégalement, accablées sous un poids semblable à celui dont nous croyons quelquefois être accablés dans un songe. Si, sur la montagne, on prie si ardemment pour nous, que ne doivent pas dire et faire sur la terre ceux qui ont la volonté dirigée par la grâce qu'ils obtiennent de Dieu? Il faut donc aider les ombres à laver promptement les taches qu'elles ont apportées du monde, afin que bientôt plus légères et plus pures, elles puissent s'élever vers les globes resplendissans.

Mon guide parla ainsi : « Que la justice et

la piété vous soulagent bientôt, pour que vous puissiez agiter vos ailes selon votre ardent désir! Montrez-nous par quelle voie on franchit plutôt la montagne, et s'il y a plus d'un chemin, enseignez-nous le plus facile. Celui-ci que je guide sent, malgré son courage, ses pas alourdis par la chair d'Adam dont il est encore revêtu. » Nous ne sûmes pas laquelle des ombres répondit à mon guide; mais nous entendîmes ces paroles : « Venez avec nous à main droite, et vous trouverez un chemin où peut s'engager une personne vivante. Si je n'étois pas empêché par cette pierre qui écrase mon front orgueilleux et me fait ainsi courber la tête, je tâcherois, pour exciter sa compassion en ma faveur, de savoir si je connois celui qui t'accompagne et que tu ne nommes pas. Je fus italien; un célèbre toscan, Guillaume Aldobrandeschi, fut mon père. Je ne sais si jamais vous avez entendu ce nom : la noblesse de mon sang, les belles actions de mes ancêtres me rendirent arrogant : ne pensant plus à notre mère commune, je méprisai tellement tous les hommes, que je me vis arracher la vie, comme ne peuvent l'oublier les Siennois et les habitans de Campagnatico. Je suis Humbert; l'orgueil

n'a pas seulement causé ma ruine, il a entraîné dans le malheur tous mes parens. C'est donc à cause de mon orgueil que je porte ce fardeau, jusqu'à ce que j'aie satisfait à la justice de Dieu : je fais parmi les morts ce que je n'ai pas fait parmi les vivans. » En l'écoutant, je sentis quelques remords, et je baissai les yeux. Alors une des ombres, non pas celle qui parloit, tourna sa tête sous le poids qui l'écrasoit, me vit, me reconnut, et m'appela en fixant les yeux sur moi qui marchois avec elles la face inclinée. « Mais, lui dis-je, n'es-tu pas Odérigi, l'honneur de Gubbio, l'honneur de cet art qu'on appelle, à Paris, enluminure. » — « Frère, répondit-il, on trouve plus brillans les ouvrages de Franco Bolognèse. La gloire est à lui seul; je n'ai que celle d'avoir été son maître. Je n'aurois pas été si courtois pendant ma vie, à cause du grand désir que j'avois d'exceller dans l'art qui fut la passion de mon cœur. Je paie en ce moment ce que je dois pour un semblable orgueil, et je ne serois pas même en ce séjour, si, pouvant encore pécher, je ne me fusse tourné vers Dieu. O vaine gloire des avantages humains! plante fragile! comme à peine élevée elle commence à se dessécher, si

les premiers momens de sa croissance ne sont pas suivis d'un siècle de barbarie! Cimabué crut, dans la peinture, avoir atteint la place la plus honorable; maintenant Giotto a obtenu toute la célébrité, et la renommée de celui-là est obscurcie. C'est ainsi qu'un autre Guido a enlevé au premier de ce nom la gloire d'avoir ennobli la langue, et peut-être est-il né un troisième qui détrônera celui-ci. La réputation n'est qu'un souffle de vent qui s'agite d'un côté ou d'un autre, et change de nom en changeant de direction. Avant qu'il se soit écoulé mille années, espace de temps qui, comparé à l'éternité, passe plus rapidement qu'un froncement de sourcil comparé au mouvement de rotation qui s'opère le plus lentement dans le ciel, si tu ne te dépouilles que d'une chair vieillie, auras-tu une réputation différente de celle qui t'auroit été réservée, si tu fusses mort en balbutiant les premiers mots de l'enfance? Celui-ci qui marche si lentement fut célèbre dans toute la Toscane; maintenant à peine prononce-t-on son nom à Sienne. Il gouvernoit cependant cette ville à l'époque où fut détruite la rage de Florence qui, dans ce temps, étoit aussi orgueilleuse qu'elle est aujourd'hui vile et vénale. Votre renommée

a le sort de l'herbe qui naît et se flétrit : celui qui la fait croître lui enlève sa fraîcheur. »

Je répondis : « Les vérités que tu me dis insinuent dans mon cœur une sage humilité : tu abaisses l'orgueil dont j'étois gonflé. Mais qui est celui dont tu parlois à l'instant ? » — « C'est, reprit-il, Provenzano Salvani. Il est ici, parce que dans sa présomption il soumit Sienne à son caprice. Il a marché et il marche toujours sans repos depuis qu'il est mort. Telle est l'obligation imposée en satisfaction de sa faute à celui qui a mérité ce châtiment sur la terre. » Je repris ainsi : « Mais si un esprit, qui attend les derniers momens de son existence pour se repentir, demeure en bas de la montagne et ne monte pas jusques en ce lieu, pendant autant de temps qu'il en a mis à différer sa pénitence, à moins qu'une prière salutaire ne le vienne protéger ; dis-moi, comment cet esprit a-t-il obtenu de parvenir jusques dans ce cercle ? » — « C'est, reprit l'ombre, parce qu'un jour, pendant le moment le plus glorieux de sa vie, il s'agenouilla volontairement sur la place de Sienne, en déposant toute honte, et il se soumit au point de demander, en tremblant de tous ses membres, des secours pour arracher aux hor-

reurs de la captivité son ami qui languissoit dans les prisons de Charles. Je n'en dirai pas davantage : je sais bien que mes réponses sont obscures, mais dans peu de temps tes concitoyens te feront mieux comprendre mes paroles. C'est cette action qui fit obtenir à Provenzano de ne pas attendre à la porte du Purgatoire. »

CHANT XII.

ARGUMENT.

Les deux poètes quittent Odérigi et continuent de marcher. Ils voient sculptés sur le marbre de la corniche beaucoup d'exemples d'orgueil. Le Dante commence ensuite à décrire le second cercle où se purifie le péché d'envie.

TANT que le permit mon aimable maître, nous marchâmes sur la même ligne, l'ame chargée d'un poids énorme et moi, comme deux taureaux assujettis au même joug; mais quand Virgile me dit : « Laisse cette ombre et avance; il faut que chacun ici pousse sa barque le mieux qu'il pourra avec la voile et les rames, » je me redressai, comme il convient de le faire pour marcher, quoique mes pensées restassent abattues et consternées. Je m'étois mis en mouvement; je suivois avec plaisir les pas de mon guide, et déjà nous avions fait quelque chemin, lorsqu'il me dit : « Porte tes yeux en bas;

il sera bon que, pour alléger la fatigue du voyage, tu considères le sol où tu marches. De même que les tombeaux portent des inscriptions où l'on peut lire ce qu'étoient dans leur vie ceux qui y furent déposés (inscriptions qui ne renouvellent de tristes souvenirs que chez les hommes reconnoissans); de même la route étoit couverte de figures sculptées avec goût. On voyoit d'un côté celui qui, créé plus noble qu'aucune autre créature, fut précipité du ciel au milieu des éclats du tonnerre : de l'autre on voyoit Briarée atteint d'un trait lancé par une main divine, étendu sur la terre que sa mort accable de douleur. On voyoit Tymbrée, Pallas et Mars armés, autour de leur père, et contemplant les membres épars des géans écrasés. On voyoit Nembrot au pied de sa tour insensée, hors de lui, et regardant, plein de dépit, les nations qui l'accompagnoient dans la contrée de Sennaar. O Niobé, quelle douleur altéroit ton visage, lorsque je t'aperçus sur ce funeste chemin, entourée de tes quatorze enfans frappés de mort! O Saül, tu languissois sans vie, percé de ta propre épée sur le mont Gelboë que ne fécondèrent plus ni les rosées ni les pluies! O folle Arachné, je

te voyois déjà à moitié métamorphosée en araignée, triste et gémissant sur les débris de la toile qui fit ton malheur! O Roboam, tes traits ici n'ont rien de menaçant; mais rempli d'effroi, tu t'enfuis sur un char avant d'être chassé par la fureur populaire! Le sol montroit encore comment Alcméon fit payer à sa mère son orgueilleuse parure, et plus loin comment les fils de Sennachérib se précipitèrent sur lui dans le temple, et l'y massacrèrent sans pitié. On distinguoit la scène cruelle de Tamyris qui disoit à Cyrus : « Tu as soif de sang, et je t'emplis de sang. » Plus loin, les Assyriens fuyoient honteusement, après la mort d'Holopherne, et les Hébreux poursuivoient avec fureur l'armée fugitive. On voyoit Troie en ruines et en cendres. O Ilion, comme le sculpteur qui avoit figuré tes remparts te montroit désolée et avilie! Il fut un dessinateur exact et un coloriste habile, celui qui traça les ombres et les poses de ces scènes que le génie le plus profond n'auroit pu voir sans un sentiment d'admiration. Dans cette image fidèle, les morts paroissoient privés de la vie, les vivans paroissoient respirer. L'homme qui fut témoin de ces événemens funestes, ne les connut pas mieux que je ne les

vis en foulant ce sol rempli de leçons terribles. O fils d'Ève, enorgueillissez-vous, marchez avec une contenance altière; ne baissez pas votre tête, vous verriez de trop près vos excès.

Nous avions déjà parcouru plus de chemin, et le soleil étoit plus avancé dans son cours que ne le pouvoit concevoir l'imagination ainsi occupée, quand celui qui me précédoit, continuellement attentif à ce qu'il falloit faire, me dit: « Lève les yeux, ces objets ne doivent plus retarder ta marche; vois un ange qui s'apprête à venir vers nous: la sixième servante a terminé son office du jour. Que tes traits et tes actions offrent l'empreinte d'une tendre vénération! Qu'il daigne nous envoyer plus haut! Pense que ce jour-ci ne se retrouvera jamais. » J'approuvois le conseil qui m'étoit donné de ne pas perdre de temps; aussi compris-je facilement les paroles de mon maître.

La belle créature vêtue de blanc venoit vers nous en scintillant comme l'étoile du matin; elle ouvrit ses bras, étendit ses ailes, et dit: « Venez, il y a ici des degrés, et l'on monte facilement: peu d'élus sont appelés à m'entendre. O mortels destinés à voler vers le ciel, pourquoi le moindre vent vous fait-il

tomber? » Il nous mena dans un point où la roche étoit coupée; il me frappa le front de ses ailes, et me promit un heureux voyage.

De même que pour parvenir au mont où est placée une église qui domine cette ville si bien gouvernée, dans le voisinage de Rubaconte, la pente, à main droite, est rendue plus accessible par des escaliers construits dans un temps où l'on ne falsifioit pas les registres et les mesures publiques; de même ici la pente qui conduisoit à l'autre cercle devenoit plus douce : seulement le chemin plus étroit serroit le voyageur à droite et à gauche. En marchant dans ce sentier, nous entendîmes des voix chanter : « *Heureux les pauvres d'esprit,* » avec un charme que je ne puis exprimer.

Ah! combien ces sentiers sont différens de ceux de l'Enfer! Ici, en entrant, on n'entend que des chants; et là on n'entend que des cris lamentables. Nous franchissions ces escaliers sacrés, et il me sembloit que je montois plus légèrement que je n'avois marché auparavant sur le terrein uni; aussi je m'écriai : « O maître, de quel poids m'a-t-on délivré? Il me semble qu'en marchant je n'éprouve aucune fatigue. » Il répondit : « Quand les P qui sont

en partie effacés sur ton front auront tout-à-fait disparu, tes pieds seront si légers, que tu ne sentiras aucune lassitude, et que tu auras du plaisir à continuer le voyage. » Alors je devins semblable à ceux qui, portant à leur tête un signe qu'ils ne connoissent pas, mais dont on leur fait bientôt soupçonner la présence, y placent la main, cherchent, trouvent, et acquièrent une certitude que la vue ne pouvoit obtenir : aussi en étendant les doigts de la main droite, je trouvai encore six des lettres que l'ange gardien des clefs avoit imprimées sur mon front.

Mon guide alors me regarda en souriant.

CHANT XIII.

ARGUMENT.

Le Dante avance dans le second cercle où l'on se purifie du péché de l'envie, et trouve quelques ames, couvertes d'un cilice, qui avoient les yeux cousus avec un fil de fer. Parmi elles, il rencontre Sapia, dame siennoise.

Nous étions arrivés au sommet du sentier qui conduit au second cercle de la montagne où l'on se purifie des péchés : là, un autre cercle l'entoure comme plus bas : seulement il est d'une circonférence moins grande. On n'y voit ni reliefs ni sculptures au trait; les bords et la voie sont unis, et la pierre offre une couleur livide. Mon maître disoit : « Si nous attendons quelqu'un ici pour demander notre chemin, je crains que nous ne tardions trop à nous décider sur la route qu'il faut suivre. » Alors il regarda fixement le soleil en se tournant à droite, et en ajoutant : « O douce

lumière que je prends pour guide en entrant dans cette nouvelle enceinte, tu nous conduis sans nous égarer, tu réchauffes le monde, tu lui dispenses l'éclat de ta lumière : tes rayons doivent me maintenir dans le sentier véritable, si quelque raison n'y met obstacle. »

Nous avions parcouru l'espace d'un mille avec une grande légèreté, tant notre volonté avoit de force. Nous entendîmes, sans les voir, voler vers nous quelques-uns de ces esprits qui sont appelés à s'abreuver de charité et d'amour. La première voix qui passa en volant dit : « *Ils n'ont pas de vin,* » et elle répéta ces paroles, après nous avoir dépassés. Une autre voix survint et s'éloigna promptement en criant : « *Je suis Oreste.* » — « O mon père, dis-je, quelles sont ces voix ? » Comme je parlois ainsi, une troisième dit : « *Aimez ceux qui vous ont fait du mal.* » Mon bon maître reprit : « Ce cercle retient les coupables qui ont commis le péché d'envie. La charité agite les cordes du fouet qui les châtie ; le frein qui les gourmande retentit d'un son tout contraire. Tu l'entendras, je crois, avant d'arriver au degré où ce crime se pardonne. Mais porte ici tes yeux, et tu verras des ames assises devant

nous le long du rocher. » J'obéis, et j'aperçus en effet des ombres couvertes de manteaux de la même couleur que la pierre. A peine fûmes-nous un peu plus avancés, que j'entendis crier: « Marie, prie pour nous; Michel, Pierre et tous les Saints, priez pour nous. » Je ne crois pas qu'il y ait sur la terre un homme assez dur pour n'être pas ému de compassion au spectacle qui s'offrit à mes yeux. Quand je fus arrivé près de ces ames, dont tous les mouvemens ne m'étoient plus dérobés, mes yeux se baignèrent de larmes. Ces ombres me paroissoient couvertes d'un vil cilice; chacune d'elles appuyoit sa tête sur les épaules de sa voisine, et toutes se soutenoient contre le rocher : tels les aveugles qui demandent du pain sont placés à la porte des églises en appuyant la tête l'un sur l'autre. Pour exciter la compassion, je vais m'expliquer autrement que par des paroles : je veux offrir au sens de la vue qui comprend plus facilement, ces infortunés tels qu'ils étoient devant moi.

De même que les aveugles sont privés de la lumière du soleil, de même ces ombres sont privées de la lumière du ciel. Toutes ont les yeux cousus avec un fil de fer semblable à

celui qui ferme les yeux du faucon encore indocile et sauvage. Il me sembloit que c'étoit commettre une incivilité de voir ainsi sans être vu; aussi me tournai-je vers mon sage protecteur. Il devinoit ce que je voulois lui apprendre sans lui parler : il n'attendit pas ma demande et me dit : « Parle, mais que tes paroles soient brèves et sensées. » Virgile étoit placé du côté où l'on peut tomber dans l'abîme, parce qu'aucune barrière n'en empêche; de l'autre côté se trouvoient les ombres à qui l'horrible couture de leurs yeux faisoit souffrir d'affreuses douleurs, et dont les traits étoient baignés de larmes. Je me tournai vers ces ames, et je dis : « O vous ombres, qui êtes assurées de voir un jour la lumière du ciel à laquelle votre désir aspire avec tant d'ardeur, que la grâce purifie les impuretés de votre conscience, et que vos pensées deviennent chastes et saintes. Dites-moi, et vous me charmerez, y a-t-il parmi vous un italien: si je le connois, peut-être pourrai-je lui être favorable? » — « O mon frère, chacune de nous habite une seule et véritable cité : tu veux dire sans doute une ame qui ait consommé son pélerinage en Italie. » Telles furent les paroles que j'entendis prononcer plus loin; aussi je fis

quelques pas en avant. Entr'autres je vis une ombre qui avoit l'air d'attendre une réponse. Si l'on me demande comment je m'en aperçus, je dirai qu'elle tenoit la tête élevée comme un aveugle à qui l'on parle: « Esprit, dis-je, qui te purifies ici pour devenir digne du ciel, si c'est toi qui m'as répondu, donne-moi à connoître ton nom ou le lieu de ta naissance. » L'ombre reprit : « Je fus siennoise; j'expie avec ces coupables ma vie criminelle, en pleurant celui que je désire si vivement. Je ne sus pas être sage, quoiqu'on m'appelât *Sapia*, et je me réjouis plus du malheur des autres que de mon propre bonheur. Pour que tu ne croies pas que je t'en impose, écoute combien je fus insensée. Lorsque je penchois déjà vers le déclin de mes jours, mes concitoyens étoient près de *Colle* en présence de leurs ennemis, et je priai Dieu de leur envoyer un revers, qu'il avoit déjà arrêté dans ses décrets. Ils furent battus et mis en fuite; et en apprenant leur déroute, j'en conçus une telle joie, qu'élevant vers Dieu ma face téméraire, je criai : « Maintenant je ne te redoute plus. » J'imitai l'imprudent oiseau qui se fie à la première température du printemps. Sur la fin de ma vie,

je voulus me mettre en paix avec Dieu, et je n'aurois pas obtenu même une place dans ce séjour, si Pierre Pettinagno, qui se dévoua tendrement en ma faveur, n'eût intercédé pour mes fautes dans ses saintes oraisons. Mais toi, qui es-tu, toi qui demandes qui nous sommes, et qui, à ce que je crois, as les yeux ouverts et parles en respirant. » Je répondis : « Mes yeux seront cousus aussi dans ce lieu, mais pour peu de temps, car j'ai peu commis le péché de l'envie. Mon ame est plus tourmentée du supplice du premier cercle, et il me semble déjà que je suis écrasé du poids de ses fardeaux. » — « Mais, reprit l'ombre, qui t'a conduit parmi nous, toi qui espères retourner parmi les hommes? » — « C'est, dis-je, celui qui m'accompagne et qui se tait. Moi, je suis vivant : mais apprends-moi, ô esprit élu! si tu veux que je porte aussi de tes nouvelles sur la terre. » — « Ta venue est un événement si miraculeux, repartit l'ame, qu'elle prouve combien Dieu te chérit; aide-moi donc de tes prières. Je te demande encore, au nom de ce que tu désires le plus au monde, que si jamais tu foules le territoire de la Toscane, tu me rappelles au souvenir de mes proches. Tu les trouveras au

milieu de cette nation vaine qui espère tant de la possession de Talamone, et qui y perdra plus de temps et de vœux qu'à trouver la Diana : mais ceux qui seront le plus trompés sont les amiraux qui voient déjà des flottes parcourir les mers. »

CHANT XIV.

ARGUMENT.

Continuation du cercle où l'on se purifie du péché de l'envie. Le poète rencontre messer Guidó del Duca, da Brettinoro, et messer Riniéri da Calboli, de Romagne.

« Qui est celui qui fait le tour de notre montagne, avant que la mort l'ait dégagé des liens terrestres, et qui ouvre et ferme les yeux à volonté? — Je ne sais pas qui il est: mais il n'est pas seul: prie-le de s'approcher, et accueille-le d'une manière si gracieuse, qu'il consente à te parler. » C'est ainsi que des esprits appuyés l'un sur l'autre discouroient ensemble à ma droite; ensuite ils levèrent la tête pour m'interroger. L'un d'eux s'exprima ainsi: « O ame qui es renfermée dans un corps, et qui vas droit au ciel, par charité, console-nous, et apprends-nous d'où tu viens, et qui tu es. Nous sommes émerveillés de l'insigne

faveur que Dieu t'accorde. » Je répondis : « Au milieu de la Toscane coule un petit fleuve qui naît à Faltérona, et un cours de la longueur de cent milles ne lui suffit pas : c'est près de ce fleuve que j'ai reçu mon enveloppe mortelle. Vous dire qui je suis, seroit parler en vain ; la renommée n'a pas encore beaucoup fait connoître mon nom. » L'ombre qui m'avoit interrogé la première reprit : « Mais si je te comprends bien, tu veux parler de l'Arno. » Et l'autre repartit : « Pourquoi a-t-il caché le nom de ce fleuve ? On n'en use ainsi qu'en rappelant des choses qui font horreur. » — « Je ne sais, dit ensuite sa compagne, mais le nom de la vallée où coule ce fleuve est bien digne de sortir de la mémoire des hommes ; car dès sa source, là où la montagne dont a été détaché Péloro déverse des eaux si abondantes, jusqu'au point où ce fleuve vient réparer la perte de celles que, sur la mer, le soleil réduit en vapeurs destinées à leur tour à former de nouveau les rivières, les habitans de ses bords fuient la vertu comme un serpent ennemi, ou par l'effet d'une situation désavantageuse, ou par l'empire d'une funeste habitude. Ceux qui rampent dans cette vallée perverse ont tellement changé leur

caractère qu'il semble que Circé les repaisse de mets souillés par ses maléfices. D'abord ce fleuve creuse son lit maigre à travers les toits de pourceaux hideux plus faits pour dévorer des glands, que pour se nourrir des alimens des hommes. En continuant sa route, il trouve des *roquets criards*, plus hargneux que ne le comporte leur force; aussi, dans son dédain, il leur tourne le museau, et poursuit son cours. Plus elle s'agrandit, plus cette fosse maudite et ingrate rencontre des chiens qui se font loups. Après être descendue à travers des gorges profondes, elle trouve des renards si frauduleux qu'aucune ruse ne peut parvenir à les tromper. Je ne cesserai pas de parler, quoique d'autres puissent m'entendre, et il sera utile à celui qui se dit d'un pays voisin de l'Arno de connoître ce qu'un esprit prophétique me fait annoncer. Je vois ton fils qui chasse ces loups sur la rive du fleuve cruel, et qui les met en fuite. Il vend leur chair toute vivante, ensuite il les tue comme de vieilles bêtes; il fait perdre ainsi à beaucoup d'entr'eux la vie, et à lui, l'honneur. Il sort, teint de sang, de la triste forêt, et il la laisse telle que d'ici à mille ans elle ne pourra reverdir. »

Comme la figure de celui à qui l'on prédit des malheurs prochains exprime bientôt le trouble, de quelque côté qu'il soupçonne le danger, de même le visage de l'autre ame qui écoutoit se plongea dans l'affliction, après qu'elle eut entendu ces paroles. Les prophéties de l'une et la tristesse de l'autre me firent désirer de connoître leur nom, et je les priai de me le dire. L'esprit qui m'avoit entretenu le premier parla ainsi : « Tu veux que je t'accorde ce que tu ne veux pas m'accorder toi-même! Mais puisque Dieu permet que sa grâce brille en toi, je te satisferai. Apprends que je suis Guido del Duca : mon sang fut tellement brûlé par l'envie, que si j'eusse su qu'un homme avoit eu lieu de se réjouir, on m'auroit vu devenir pâle et livide. Voilà le fruit du grain coupable que j'ai semé. O hommes! pourquoi vous attachez-vous à des biens qui nécessitent un *empêchement de bonne intelligence?* Celui-ci est Riniéri, l'honneur et la gloire de la maison de Calboli, où personne ne s'est fait héritier de ses vertus. Entre le Pô et la montagne, la mer et le Réno, ses descendans sont non-seulement dépourvus de tout ce qui est utile pour bien penser et bien vouloir, mais dans l'intérieur

même le pays est rempli de races venimeuses qu'on ne pourroit extirper qu'avec peine. Où sont le bon Licio et Arrigo Manardi, Pierre Traversaro et Guido de Carpigna? O habitans de la Romagne redevenus sauvages, quand un forgeron s'élève, à Bologne, au rang des premiers seigneurs; quand un Bernardin di Fosco devient, à Faenza, d'une vile graminée un arbre superbe! Ne t'étonne pas que je verse des larmes, ô Toscan, quand je rappelle Guido da Prata, Ugolin d'Azzo, qui vécut avec nous, Frédéric Tignoso et les siens, la famille Traversara, les Anastagi : ces deux races ont perdu leur valeur et leurs antiques vertus. Je pleure quand je pense à nos dames et à nos chevaliers qui s'illustroient par de nobles fatigues et de si précieux secours. L'amour et la courtoisie remplissoient leurs cœurs de vertus, là où il n'y a plus que des ames si dépravées. O Brettinoro, que n'accompagnes-tu dans leur fuite ta propre famille, et tant de personnages honnêtes qui n'ont pas consenti à être coupables? Bagnacavallo mérite des éloges pour ne plus produire d'autres enfans. Il faut reprocher à Castrocaro de donner le jour à des nobles aussi corrompus. Conio est encore plus

criminel. Quand leur démon aura disparu, les Pagani pourront se reproduire, mais non pas tellement que leur réputation soit sans tache. O Ugolin de' Fantoli, ton nom n'a rien à redouter, puisqu'on n'attend aucun rejeton qui puisse le déshonorer! Mais poursuis ta route, ô Toscan, la décadence de mon pays m'a plongé dans une si vive douleur, que j'aime mieux maintenant pleurer que parler. »

Nous savions que ces ames nous entendoient marcher; aussi, même en se taisant, elles nous assuroient que nous ne pouvions nous égarer. Mais à peine fûmes-nous seuls après avoir continué d'avancer, qu'une voix, imitant le bruit d'un éclair qui fend la nue, vint nous frapper en disant : « Quiconque me trouvera, doit me tuer; » et elle prit la fuite avec la vélocité de la foudre qui éclate, si la nuée vient à se rompre.

A peine ce bruit eut-il cessé, que nous en entendîmes un autre qui retentit avec tant de fracas, qu'on l'eût pris pour une suite de coups de tonnerre. La voix crioit : « Je suis Aglaure qui suis devenue rocher. » Alors je reculai pour me serrer contre le poète.

Déjà l'air étoit calme, et Virgile me dit :

« Voilà le *frein* plus redoutable dont je t'ai parlé, et qui doit contenir l'homme plus sévèrement dans le devoir : mais vous vous laissez prendre à l'appât que vous offre l'antique ennemi, et le frein et les leçons vous sont peu profitables. Le ciel vous appelle et tourne autour de vous en vous montrant ses beautés éternelles, mais votre œil ne regarde que la terre ; aussi êtes-vous punis par celui à qui rien n'est caché. »

CHANT XV.

ARGUMENT.

Le Dante annonce qu'un ange lui indiqua le chemin qui conduisoit au troisième cercle où l'on punit la colère. Là les deux poètes trouvèrent une grande fumée qui les empêcha de distinguer les objets.

Le soleil avoit à parcourir encore autant d'espace qu'il lui en reste à franchir entre la fin de la troisième heure et le commencement du jour, dans la sphère qui, comme l'enfant folâtre, est dans un mouvement continuel; Vesper éclairoit les cercles du Purgatoire, et il étoit minuit sur la terre : les rayons nous frappoient la figure, parce que nous avions tourné toute la montagne, et que nous avancions vers le couchant. Je vis alors un éclat surnaturel qui éblouit mes yeux, et n'en connoissant pas la cause, je me sentis glacé de stupeur. Je levai mes mains au-dessus de

mes yeux, pour les garantir de cette lumière excessive.

Ainsi que le rayon du soleil réfléchi par l'eau ou par un miroir, remonte dans la partie opposée de la même manière qu'il est descendu, en suivant des lois contraires à celles auxquelles obéit la pierre qui tombe perpendiculairement, comme le démontrent la catoptrique et l'expérience, de même une lumière réfléchie, et telle que ma vue en étoit éblouie vint me frapper de son éclat. Je dis: « O mon doux père, quelle est cette splendeur que je ne puis soutenir, et qui semble venir vers nous ? » Il répondit: « Ne t'étonne pas si tu ne peux supporter la vue de l'auguste famille du Ciel; c'est un envoyé qui vient nous inviter à monter au céleste séjour. Bientôt tu considéreras sans peine un spectacle de cette nature, et tu auras autant de plaisir qu'il te sera permis d'en éprouver. » Quand nous fûmes arrivés aux pieds de l'ange béni, il nous dit d'une voix suave: « Entrez dans ce sentier qui est moins âpre que les autres. » Nous montâmes à l'instant, et nous entendîmes chanter derrière nous « *Heureux les miséricordieux ! Jouis, ô toi qui es vainqueur !*

Mon maître et moi nous marchions seuls,

et, tout en marchant, je pensai à tirer quelque fruit de son entretien. Je m'adressai donc à lui et lui demandai ce qu'avoit voulu dire l'esprit de la Romagne en parlant d'*empêchement* de *bonne intelligence*. Virgile répondit : « Il connoît maintenant le danger de son vice le plus odieux. Qu'on ne s'étonne donc pas s'il signale ce vice, pour que vous ayez moins à le pleurer, parce que votre cœur s'attache à une telle sorte de biens que, plus on est de monde à les partager, moins on possède : c'est ce qui excite l'envie. Si l'amour du séjour des bienheureux occupoit vos désirs, vous n'auriez pas de telles douleurs ; car dans l'Empyrée, plus on est de monde à jouir du même bien, plus on possède, et plus une brûlante charité embrase ses fortunés habitans. » Je parlai ainsi : « Mais je suis plus embarrassé que si j'avois continué de garder le silence, et un doute plus fort me tourmente. Comment peut-il arriver qu'un bien partagé rende plus riches ceux qui le possèdent en grand nombre, que ceux qui, en petit nombre, seroient appelés à le partager ? » Mon guide reprit : « Comme tu ne penses qu'aux choses terrestres, ma doctrine, qui est la véritable, t'enveloppe de ténèbres.

» Ce bien infini et ineffable qui est là haut est entraîné vers la charité, comme un rayon vient plus facilement frapper un corps lucide. La lumière glorifiante se communique autant qu'elle trouve d'ardeur, et plus la charité s'étend, plus l'éternelle vivacité de cette lumière embrâse les ames de ses feux divins. Plus, là haut, il y a d'ames qui se rencontrent, plus il y a lieu à bien aimer, plus on aime, et comme des miroirs, on se renvoie respectivement son amour.

» Si mes raisons ne te satisfont pas, tu verras Béatrix; ce sera elle qui dissipera pleinement en toi ce doute et tous les autres: cependant, avance pour obtenir promptement la guérison des cinq plaies que la douleur seule peut guérir: déjà deux se sont refermées. » J'allois remercier mon guide, lorsque je me vis arrivé à l'autre cercle, et je me tus, dans l'espoir de contempler un spectacle nouveau: là, il me sembla que j'eus subitement une vision extatique. J'aperçus d'abord dans un temple un grand nombre de personnes. Une femme, sur le seuil de la porte, disoit avec l'accent d'une tendre mère: « Pourquoi en as-tu donc ainsi agi avec nous? ton père et moi, tout en pleurs, nous te cherchions. » A

peine eut-elle dit ces paroles que tout disparut à mes yeux. Je vis une autre femme dont les yeux étoient baignés de ces larmes que la douleur arrache quand nous éprouvons un grand dépit. Elle disoit : « Si tu es le seigneur de cette ville pour laquelle les dieux eurent une si grande querelle, et qui est l'inventrice des sciences utiles, venge-toi, ô Pisistrate, de ces mains coupables qui ont osé tenir notre fille embrassée. » Ce noble Athénien, doux et bienveillant, répondoit : « Que ferons-nous à celui qui nous désire du mal, si nous condamnons celui qui nous aime ? »

Je vis ensuite une foule d'hommes enflammés de colère qui tuoient un jeune homme à coups de flèches, en criant : « Mort, mort! » Je le voyois succomber à son supplice et tomber à terre, sans cesser de fixer ses yeux au ciel. Au milieu de cette horrible souffrance, il prioit le souverain maître de pardonner à ses persécuteurs, et il prioit avec cet accent de vérité qui obtient la compassion.

Quand mon ame revint aux objets véritables qui sont hors d'elle, je reconnus que mes péchés de colère étoient réels. Mon guide, pour qui je devois ressembler à un homme qui cherche

à se réveiller d'un sommeil profond, me dit : « Qu'as-tu donc? Ne peux-tu plus te soutenir? Tu as marché plus d'une demi-lieue en fermant les yeux, et les jambes embarrassées, comme un homme que l'ivresse ou le sommeil accable. » — « O mon tendre père, répondis-je, si tu daignes m'écouter, je te dirai ce qui m'apparut, quand mes jambes sembloient plier sous le poids de mon corps. » Il reprit : « Cent masques recouvriroient ton visage, que je n'en connoîtrois pas moins toutes tes pensées! Ce que tu as vu s'est manifesté, pour que tu ne pusses pas te dispenser d'ouvrir ton cœur à ces eaux qui coulent de la fontaine éternelle d'amour et de charité: et moi je ne t'ai pas demandé ce que tu ressentois, comme auroit fait celui qui ne voit qu'avec l'œil à qui tout est caché quand le corps gît inanimé. Je t'ai parlé pour rendre à tes pieds quelques facultés : il faut ainsi exciter les esprits paresseux à bien employer le temps où ils sont éveillés, et à braver le besoin du sommeil, au moment où il convient de veiller encore. »

Nous marchions aux approches de la nuit, en regardant les objets autant que le permettoient nos yeux offusqués par l'éclat des rayons

du soleil dont le flambeau s'éteignoit devant nous. Alors nous vîmes s'approcher de nous une fumée épaisse et noire comme les ténèbres; elle obscurcit l'air, et nous empêcha de rien distinguer.

CHANT XVI.

ARGUMENT.

Le Dante trouve, dans le cercle des ombres adonnées à la colère, Marc Lombard. Celui-ci démontre l'erreur des hommes qui croient que nos actions ont pour causes les influences du ciel.

Le noir abîme de l'enfer et les nuages d'une nuit privée d'étoiles sous la partie du ciel qui en offre le moins, ne m'avoient pas présenté un voile aussi épais que la fumée qui nous couvrit, et n'avoient pas offensé notre vue aussi cruellement. Il ne m'étoit pas possible de tenir les yeux ouverts. Mon guide sage et fidèle s'approcha de moi, et m'offrit son épaule pour appui, afin que je marchasse comme l'aveugle que l'on conduit pour qu'il ne s'égare pas, et qu'il ne heurte pas en chemin un objet contre lequel il risque de se blesser ou de perdre la vie. Je marchois à travers l'air obscurci et amer, en écoutant mon guide qui me disoit;

« Prends garde de te séparer de moi. » J'entendois des voix, et il me sembloit que chacune d'elles demandoit paix et miséricorde au bien aimé de Dieu qui efface les péchés. Elles commençoient toujours par ces mots : « *Agneau de Dieu.* » Elles chantoient toutes à l'unisson les mêmes paroles avec les accens les plus tendres. « O maître, dis-je, ce sont des esprits que j'entends ? » Il me répondit : « Tu as raison, et ils se purifient du péché de colère. » Une voix dit alors : « Qui es-tu, toi qui marches à travers notre fumée, et qui parles de nous comme si tu vivois encore dans les temps et non dans l'éternité ? » Mon maître ajouta : « Réponds, et demande-leur si, par ce côté, on gravit la montagne. » Je repris ainsi : « O créature qui te purifies pour retourner plus belle vers ton créateur, tu apprendras des merveilles, si tu t'approches de moi. » Elle reprit : « Je te suivrai autant qu'il me le sera permis, et si la fumée nous empêche de nous voir, le son nous rapprochera l'un de l'autre. » Alors je commençai en ces termes : « Je vais dans un séjour plus fortuné, avec cette enveloppe que la mort détruit, et je suis arrivé ici en traversant l'empire des pleurs. Si

Dieu m'a tellement reçu dans sa grâce qu'il me permette, contre tout usage établi par ses lois, de voir sa sainte cour, ne me cache pas qui tu as été avant ta mort. Dis-moi encore si je suis le chemin de la béatitude; qu'enfin tes paroles me servent de guide. » L'esprit répondit : « Je fus Lombard : on m'appela Marc : j'eus des succès dans l'étude des affaires publiques. J'aimai cette sévère probité que tout le monde abandonne aujourd'hui. Tu es dans le chemin qui conduit au haut de la montagne. » Il ajouta ensuite : « Je te conjure de prier pour moi, quand tu seras......... » Je l'interrompis par ces paroles : « Je me lie par la foi du serment, et te promets de faire ce que tu demandes. Mais je m'embarrasse dans un doute, si je ne m'explique pas sur-le-champ. Mon doute étoit simple; ce que tu m'as dit le rend encore plus fort, si je réunis ensemble tes confidences et celles que j'ai entendues plus bas. Le monde a donc abandonné la vertu ainsi que tu me le dis; il est rempli et couvert de malice : mais donne-m'en une raison si claire, que je la comprenne, et que je la fasse comprendre aux autres. Les uns placent la cause de ce mal dans le ciel; les autres

la placent sur la terre. » L'ame poussa d'abord un profond soupir, puis me dit : « Hélas, mon frère, le monde est aveugle, et tu démontres bien que tu l'as quitté depuis peu. Vous qui habitez encore la terre, vous attribuez toutes les causes au ciel, comme s'il ordonnoit tout nécessairement. S'il en étoit ainsi, le libre arbitre seroit détruit en vous, et il ne seroit pas juste de récompenser le bien et de punir le mal.

» Le ciel donne le mouvement à vos impulsions; je ne dis pas à toutes : mais supposons que je le dise, vous avez la lumière de la raison pour distinguer le bien et le mal. Vous avez de plus le libre arbitre : si on l'emploie dans les premiers combats que livrent les influences célestes, il n'est pas détruit; si on a recours à l'appui de la sagesse, il est vainqueur. Quoique libres, vous êtes soumis à une force supérieure et à une nature plus élevée. Cette autre puissance crée enfin l'esprit que l'influence des astres ne domine pas. Si le monde actuel est coupable, la cause en est en vous; c'est en vous qu'il faut la chercher, et pour toi je vais trahir ce secret.

» L'ame sort de la main de celui qui se

plaît en elle, avant qu'elle existe, simple et naïvement ignorante comme un enfant qui joue au milieu des pleurs et des ris : séparée de son créateur bienfaisant, elle retourne volontiers et par inclination à l'objet qui fait sa félicité; elle s'attache d'abord à des biens périssables qui la trompent; elles les suit avec ardeur, si un frein ou un guide ne dirigent ailleurs son amour. Il fallut des lois pour modérer le feu des passions; il fallut élire des rois qui sussent faire administrer la justice : les lois existent, mais qui se présente pour les exécuter? personne. Le pasteur qui précède le troupeau peut comprendre la force des lois, mais il n'a pas ce génie libéral qui donne de beaux exemples. Les brebis qui voient le berger rechercher l'herbe dont elles sont avides, s'en repaissent, et ne demandent aucune autre pâture. Tu vois donc qu'une mauvaise direction est ce qui rend le monde coupable, et que ce n'est pas la nature qui est corrompue chez les hommes.

» Rome, qui jeta la lumière dans l'univers, avoit deux soleils destinés à éclairer le chemin qui conduit au monde et à Dieu. L'un des deux astres a obscurci l'autre : le glaive est dans la même main que le bâton pastoral.

Tous deux doivent nécessairement peu s'accorder entr'eux. Ainsi réunis, ils ne se redoutent plus. Si tu ne me crois pas, vois les effets de cette confusion : on connoît l'herbe à sa semence.

» Dans la contrée qu'arrosent le Pô et l'Adige, on admiroit des prodiges de valeur et de courtoisie, avant les querelles suscitées à Frédéric. Or, quiconque par un mouvement de honte fuiroit la société des hommes honnêtes, pourroit traverser ce pays sans crainte d'en rencontrer. Il y a bien encore trois vieillards par qui l'ancien âge réprimande le nouveau; mais il leur tarde que Dieu les appelle à une meilleure vie. Ces vieillards sont Conrad de Palazzo, le bon Ghérardo et Guido da Castel, que l'on nomme mieux en français Lombard-le-Simple. Dis-donc aujourd'hui que l'Eglise de Rome, pour avoir confondu les deux pouvoirs, tombe dans la fange et se salit elle-même et la mule qui la porte. »

Je répondis : « O Marc, mon ami, tu as parlé raisonnablement : je comprends maintenant pourquoi les enfans de Lévi furent exclus de l'héritage. Mais quel est ce Ghérardo que tu dis être demeuré comme un échantillon des anciens sages et un reproche vivant pour

ce siècle sauvage ? » L'esprit repartit : « Tu me trompes, ou tu veux savoir si je le connois bien : comment, en me parlant ainsi la langue toscane, n'as-tu aucune idée du bon Ghérardo? Je ne lui connois pas d'autre surnom, à moins que je ne l'appelle le père de Gaja. Maintenant, que Dieu soit avec vous, je ne puis pas vous accompagner davantage. Vois l'aube qui lance ses rayons blanchissans à travers la fumée. L'ange est ici, je dois vous quitter avant qu'il paroisse. »

Il parla en ces termes, et ne voulut plus m'écouter.

CHANT XVII.

ARGUMENT.

Les deux poètes sortent du lieu obscurci par la fumée, et retournent à la lumière. L'imagination du Dante lui retrace plusieurs exemples de colère. Il est conduit ensuite par un ange à la voie qui mène au quatrième cercle dans lequel on purifie le péché de la paresse.

O LECTEUR, si jamais, dans les Alpes, tu as été surpris par un brouillard à travers lequel on ne pût pas distinguer les objets, plus que les taupes ne peuvent les reconnoître à travers la peau qui recouvre leurs yeux, rappelle-toi comment le rayon du soleil pénètre peu à peu les humides et noires vapeurs, quand elles commencent à se dissiper, et tu auras une foible idée de l'aspect que m'offrit cet astre qui alloit disparoître. C'est ainsi que, continuant de marcher sur la même ligne que mon fidèle guide, je sortis de cette fumée épaisse pour retrouver le soleil qui avoit déjà disparu pour

la partie inférieure de la montagne. O puissance de l'imagination, toi qui nous dépouilles de l'usage des sens, tellement, que souvent nous ne nous apercevons pas qu'on fait retentir autour de nous le bruit de mille trompettes, quelle force te représente l'objet que tu contemples, quand les sens ne t'en offrent pas l'image! tu es l'effet d'une lumière qui se forme dans le ciel, ou naturellement, ou par la volonté de la divine Providence dont nous recevons cette faculté.

Je vis devant moi la femme que son impiété cruelle fit métamorphoser en cet oiseau qui se plaît le plus à faire entendre ses chants. Alors mon esprit fut tellement renfermé dans ce spectacle, qu'aucun objet ne put l'en distraire.

Ensuite s'offrit à mon imagination détachée des sens, le supplice de cet homme fier et dédaigneux qui mourut sur la croix : près de lui on voyoit Assuérus, Esther son épouse, et le juste Mardochée, dont les paroles et les actions furent si magnanimes. Quand cette image se fut dissipée comme la bulle légère qui est privée de l'eau, son aliment, j'aperçus dans ma vision une jeune fille qui versoit un torrent

de larmes en disant : « O reine, pourquoi, dans ta colère, t'es-tu donné la mort ? Tu t'es détruite ; pour ne pas perdre Lavinie, tu m'as perdue. Je pleure, ô ma mère, la mort qui doit en précéder une autre. »

De même que le sommeil se dissipe quand une lueur subite frappe les yeux qui se débattent avant de se réveiller, de même le spectacle que je me figurois, cessa tout-à-coup aussitôt que je fus frappé par l'éclat d'une lumière surnaturelle. Je me retournois pour voir où je me trouvois, quand une voix, qui fit cesser en moi toute pensée, dit : « On monte par ici. » J'eus un si vif désir de voir celui qui parloit que, si je ne l'eusse rencontré des yeux, ce désir n'auroit pas cessé de me tourmenter : mais ici mes facultés manquèrent de puissance, de même que les yeux ne peuvent soutenir les rayons du soleil qui blesse notre vue et qui se voile de son propre éclat. Mon maître parla ainsi : « Ce ministre est un esprit divin ; sans que nous lui ayons adressé aucune prière, il nous indique le chemin qui conduit en haut et se dérobe lui-même sous ses propres rayons. Il agit avec nous, comme tout homme agit avec lui-même. Quiconque, voyant

le besoin, attend une prière, se dispose malignement à refuser tout secours. Marchons pour répondre à cette invitation glorieuse, tâchons de monter avant que la nuit arrive; nous ne pourrions plus continuer notre chemin qu'avec le retour de la lumière. »

Alors je suivis mon maître et nous arrivâmes aux degrés. Aussitôt que je fus sur la première marche, j'entendis comme un mouvement d'ailes qui rafraîchit ma figure; on disoit en même temps: « *Heureux les pacifiques exempts de colère criminelle.* » Déjà l'on n'apercevoit plus dans l'air que ces derniers rayons qui sont immédiatement suivis des ténèbres, et les étoiles se développoient de toutes parts. Je disois en moi-même, ô mon courage, pourquoi commences-tu à t'abattre? Je sentois mes genoux défaillir.

Nous avions atteint le point où se terminent les degrés, et nous étions arrêtés comme la nef amarrée sur la plage. Je tâchai d'écouter si je n'entendrois pas quelque bruit dans ce nouveau séjour; ensuite je me retournai vers mon maître et je dis: « O mon père bienfaisant, quelle est la faute que l'on purifie dans ce cercle? Si tu te reposes, ne cesse pas de me parler. » Mon

maître répondit : « Ici on punit la paresse qui a négligé ses devoirs : ici l'on châtie le rameur qui a été trop lent. Si tu veux me mieux comprendre, écoute-moi, tu retireras quelqu'avantage de notre retard : le créateur et la créature, tu le sais, ô mon fils, ont ressenti toujours ou un amour naturel, ou un amour qui naît de leur choix. L'amour naturel est toujours exempt d'erreur ; mais l'autre peut errer en choisissant un objet indigne, ou en aimant trop un bien périssable, ou en n'aimant pas assez un bien infini : tant que cet amour est sagement dirigé vers les biens principaux, et garde une juste mesure dans son affection pour les biens inférieurs, il n'en peut naître alors aucun plaisir coupable ; mais aussi quand la créature s'attache avec moins de zèle aux biens célestes, ou avec trop de passion à ceux qui mérient moins d'estime, alors elle agit contre son propre créateur. Tu dois comprendre qu'en vous l'amour est la source de toute *opération* bonne ou mauvaise. L'amour incline toujours au bien de celui en qui il réside, parce que tout être répugne à se haïr ; et comme aucun être créé ne peut subsister par lui-même, et indépendant de l'existence qu'il

a reçue du créateur, de même il ne peut aussi parvenir à haïr ce créateur : il en résulte, si cette division est juste, qu'on ne peut aimer qu'à faire du mal à son prochain, et cet amour naît chez vous de trois manières.

» L'un espère de l'élévation, parce que son voisin est abattu, et il désire qu'il rampe aux pieds de sa grandeur. Celui-ci craint de perdre et de voir son rival acquérir la considération, la faveur, l'honneur et la réputation, et il lui souhaite toutes sortes de maux. Un autre se livre aux tourmens de la colère pour une injure, il appelle avec fureur la vengeance, et ne veut que la ruine de l'offenseur. Ces trois sortes de passions se punissent dans les cercles que tu as parcourus.

» Je vais te parler de l'autre amour qui court vers la félicité sans aucune mesure. Chacun désire confusément un bien qui fait l'objet constant de ses vœux, et chacun s'efforce d'atteindre à ce but. Si vous n'êtes poussés à connoître ce bien, ou à l'acquérir après l'avoir connu, que par un amour attiédi, vous en êtes punis dans ce cercle après un juste repentir.

» Il est un autre bien qui ne rend pas l'homme heureux. Il n'est pas la vraie félicité; il n'est

pas l'essence du bonheur, la source de toute grace, la récompense de toute vertu. L'amour qui s'abandonne trop à ce bien étranger à Dieu est puni dans les trois cercles supérieurs. Mais je ne te dirai pas comment sont répartis ceux qui s'en sont rendus coupables, afin que tu en cherches l'explication toi-même. »

CHANT XVIII.

ARGUMENT.

Virgile décrit dans ce chant ce qu'est proprement l'amour. Le Dante présente ensuite plusieurs exemples de célérité opposés au péché de la paresse, puis il se livre au sommeil.

MON savant maître avoit cessé de parler, et il cherchoit à lire dans mes yeux si j'avois compris ses explications. Moi, qu'une nouvelle soif tourmentoit, je disois en moi-même, tout en me taisant, peut-être est-il blessé de ce que je lui adresse trop de demandes. Mais ce père tendre, qui devinoit le désir timide que je n'osois avouer, me donna la hardiesse de parler, en me prévenant avec bonté; aussi, lui répondis-je : « O maître, mon entendement s'éclaircit dans les rayons de ta lumière! Je discerne évidemment ce que tu m'as expliqué: cependant, je t'en conjure, ô père aimable et chéri, définis-moi cet amour à qui tu attribues

les actions estimables et celles qui ne le sont pas. » — « Élève vers moi, dit le sage, les facultés de ton intelligence, et vois jusqu'où peut aller l'erreur de ces aveugles qui se font les guides des autres. Le cœur qui est créé pour aimer, se dirige vers tout ce qui lui plaît, aussitôt qu'il a senti l'attrait du plaisir; votre faculté imaginative vous retrace l'objet réel, et en même temps en développe tellement le charme, que l'esprit est captivé, et se porte tout entier vers cet objet. Ce sentiment est un amour, une nouvelle nature qui se détermine en vous. Ensuite, de même que le feu s'élève en en-haut, par sa nature qui tend à monter dans la portion de matière avec laquelle il s'agglomère le plus facilement, de même l'esprit conçoit un désir qui est un continuel mouvement spirituel, et il ne s'arrête plus qu'il n'ait joui de la chose aimée. Tu comprends quelle est l'erreur de ceux qui regardent tout en vous comme une chose louable en elle-même. Peut-être cet amour paroîtra-t-il toujours vertueux, mais toutes ses empreintes ne sont pas exactes, quoique la cire soit d'une qualité propre à les retracer fidèlement. »

Je répondis : « Ces paroles et mon esprit

qui les recueilloit avec attention, m'ont expliqué suffisamment ce qu'est l'amour; mais je n'en suis que plus embarrassé dans mes doutes; car si l'amour nous est offert par des objets extérieurs, et que l'esprit y accède sur-le-champ, il n'a aucun mérite à se diriger bien ou mal. » Virgile reprit : « Je puis te dire tout ce que notre raison comprend à cet égard; mais pour obtenir plus de détails, tu entendras, dans une région supérieure, Béatrix qui est une lumière de foi. Toute forme substantielle qui est distincte de la matière, et qui lui est seulement unie, renferme en soi une vertu particulière. On ne la distingue qu'au milieu de ses opérations; elle ne se démontre que par ses effets, comme une plante vivante est reconnue à la verdeur de ses feuilles. L'homme ne sait d'où provient la source de ses premières connoissances, et celle des premières passions qui sont en lui, de même que l'abeille n'a pas étudié l'art de composer le miel; et cette première volonté, essentiellement naturelle, ne mérite ni blâme ni récompense.

» Mais pour régler cette première volonté innocente, vous avez reçu la raison qui vous conseille et qui vous dirige en gardant la porte de vos pensées. Cette raison régulatrice est la

source de vos mérites, selon qu'elle admet ou repousse les amours coupables ou les amours vertueux. Les sages, qui par de profondes méditations sont parvenus à découvrir la nature des choses, ont connu cette liberté innée; aussi l'ont-ils décrite dans des livres de philosophie morale. Ainsi, supposons que tout amour qui s'élève en nous s'y allume de nécessité, vous n'en avez pas moins la puissance de le réprimer. Béatrix appelle cette noble vertu le libre arbitre. Souviens-toi de mes préceptes, si elle vient à t'en parler. »

La lune, qui alors se levoit très-tard sur l'horizon, éclipsoit la splendeur des étoiles, et étoit suspendue comme un seau enflammé. Elle parcouroit dans le ciel cette partie que le soleil éclaire lorsque l'habitant de Rome le voit descendre entre la Sardaigne et la Corse. L'ombre bienfaisante, qui honore plus Piétola qu'aucune autre ville du Mantouan, avoit pleinement satisfait à mes demandes; et moi, après avoir reçu de Virgile des explications si promptes et si précises, je ressemblois à un homme que le sommeil vient de saisir: mais ce sommeil fut interrompu par le bruit que firent des ames qui s'avançoient derrière nous.

De même que l'Ismène et l'Asope virent une foule immense de Thébains parcourir leurs rivages en courant avec impétuosité dans les fêtes de Bacchus, de même je vis s'avancer une foule innombrable de ces ames qu'une volonté sage et un juste amour animoient dans ce cercle d'expiation. Elles furent bientôt arrivées auprès de nous, tant cette foule immense couroit avec ardeur. Deux qui les précédoient crioient en versant des larmes : « *Marie courut en toute hâte à la montagne. César laissa Marseille et courut en Espagne pour assiéger Lérida.* » Celles qui suivoient crioient à leur tour : « *Vite, vite, ne perdons pas de temps par l'effet d'un amour lent et paresseux. Que notre sollicitude à bien faire nous fasse recouvrer les grâces de l'Eternel!* »

« O vous, en qui une ferveur ardente expie maintenant votre négligence passée, et la lenteur tiède que vous avez mise à bien faire, celui-ci qui est vivant, et ma voix ne vous en impose pas, veut continuer d'aller en en-haut, quand le soleil aura ramené son char lumineux! Dites-nous où sont les degrés qui conduisent au cercle supérieur. »

Telles furent les paroles que leur adressa

mon guide; un des esprits répondit : « Viens derrière nous, tu trouveras la route. Nous avons tant de désir de nous mettre en mouvement, que nous ne pouvons nous arrêter. Excuse-nous, si tu peux regarder comme une impolitesse ce que nous commande la suprême justice. Je fus abbé de Saint-Zénon à Vérone, sous l'empire du bon Barberousse, dont Milan dans la douleur s'entretient encore. Tel qui a déjà un pied dans le tombeau pleurera pour ce monastère, et gémira d'y avoir eu de la puissance. C'est dans ce lieu que cet ambitieux a mis pour pasteur véritable son propre fils né d'un commerce illégitime, difforme de corps et encore plus difforme d'esprit. » Je ne sais pas si l'ombre continua de parler ou garda le silence : elle fut bientôt hors de notre vue; mais j'entendis les paroles que je viens de retracer, et je m'étudiai à les retenir.

Celui qui ne m'avoit jamais refusé une main secourable parla ainsi : « Tourne-toi; écoute ces deux voix qui mordent la paresse en racontant les tristes effets de ce vice. Elles disoient derrière la foule des ames : « *La nation pour laquelle l'Éternel entr'ouvrit la mer, s'éteignit avant que le Jourdain eût vu les hé-*

ritiers que Dieu avoit désignés. Ce peuple, qui ne continua pas de partager les périls du fils d'Anchise, se dévoua volontairement à une vie sans gloire.»

Quand ces ombres furent tellement éloignées de nous, qu'il ne fut plus permis de les apercevoir, une nouvelle pensée entra dans mon ame : cette pensée en fit naître une foule d'autres qui étoient différentes de la première, et je m'absorbai tellement dans ces réflexions vagues, que mes yeux se fermèrent, et que je m'abandonnai insensiblement au sommeil.

CHANT XIX.

ARGUMENT.

Le Dante monte au cinquième cercle ; il y trouve le pape Adrien V qui lui dit qu'il se purifie du péché d'avarice.

A L'HEURE où la chaleur, qui la veille a desséché les fleuves, vaincue par la froidure de la terre ou par celle de Saturne, ne peut tempérer le froid de la nuit, à l'heure où les sectateurs de la géomancie voient la disposition d'étoiles qu'ils regardent comme la plus heureuse, s'élever à l'Orient, avant l'aube, dans cette partie du ciel que doivent bientôt éclairer les rayons du soleil ; je vis une femme bègue, à l'œil louche, boîteuse, manchotte, et d'un teint hâve. Je la considérois, et de même que l'astre du monde rend de l'activité aux membres engourdis par les glaces de la nuit, de même mon regard délioit la langue de cette femme, en peu de temps redressoit

sa taille, et coloroit sa figure pâlie, de ces teintes que demande l'amour. Aussitôt qu'elle eut recouvré la facilité de parler, elle chanta avec tant de grâce que je ne pouvois cesser de l'écouter. « Je suis, chantoit-elle, je suis la douce sirène qui fais périr les navigateurs au milieu des mers, tant ils prennent de plaisir à m'entendre. Je fis perdre à Ulysse, par mes doux accens, le chemin véritable, et celui qui s'arrête auprès de moi me fuit rarement, tant est puissante la force de mes enchantemens. »

La sirène n'avoit pas cessé de parler, qu'il parut tout-à-coup près de moi une femme sainte dont la présence couvrit la première de confusion, et qui dit fièrement : « O Virgile, Virgile, quelle est cette femme ? » Et Virgile ne regardoit que la femme sainte. Celle-ci saisissant la première, dont elle entr'ouvrit la robe, me montra son sein qui exhaloit une puanteur si horrible que je me réveillai tout-à-coup. Je portai mes yeux autour de moi, et le généreux Romain me disoit : « Je t'ai déjà appelé trois fois, lève-toi et viens, cherchons l'entrée par laquelle nous pourrons pénétrer plus haut. » Je me levai. Le jour éclairoit tous les cercles de la montagne, et nous laissions

derrière nous le soleil. En suivant Virgile, je m'avançois comme un homme qui est absorbé dans de graves pensées, et qui rapproche sa tête de sa poitrine. J'entendis alors ces mots: « Venez, c'est ici que l'on passe. » Ils furent prononcés par une voix douce et suave, telle qu'on n'en entend pas dans ce monde.

Celui qui avoit parlé ainsi, en étendant ses ailes dont la blancheur ne le cédoit pas à celles du cigne, nous dirigea à travers les deux parois de la montagne escarpée. Il agita ses plumes sacrées autour de mon front en disant: « *Que ceux qui pleurent sont heureux, et qu'ils trouveront de consolation pour leurs ames généreuses !* »

A peine eûmes-nous quitté l'ange, que mon guide commença à me dire: « Hé bien! que regardes-tu à terre? » Je répondis: « Une nouvelle vision, que je viens d'avoir, a laissé dans mon esprit tant de doutes qu'ils me poursuivent, et que je ne puis cesser d'en être tourmenté. » Tu as vu, reprit le sage, tu as vu cette enchanteresse aussi ancienne que le monde, et qui seule fait verser tant de pleurs dans les parties de la montagne que tu as à parcourir. Tu as vu comment l'homme peut parvenir à

s'en détacher; que cela te suffise: maintenant marche plus vite; tourne-toi vers ce *rappel* que te fait le roi éternel qui met en mouvement les sphères célestes. » J'obéis ainsi que le faucon qui, après avoir regardé si ses pieds sont affranchis de leurs liens, se dresse au cri du chasseur, et se montre impatient de voler, par l'effet du désir de la pâture qui l'attire, et sans m'arrêter, je franchis tous les degrés qui, à travers la roche lamentable, conduisoient au cercle suivant.

A peine arrivé dans le cinquième cercle, je vis des ames couchées à terre et toutes renversées, qui répandoient des larmes. Je les entendois s'écrier, avec des soupirs si profonds que je pouvois à peine comprendre leurs paroles: « Mon ame s'est attachée au sol. » Le poète leur parla ainsi: « O élus de Dieu, dont la justice et l'espérance adoucissent les tourmens, indiquez-nous les degrés les plus élevés! » Une ame répondit peu après: « Ombres, si vous venez ici pour être exemptes d'y rester étendues, et si vous voulez connoître votre chemin, marchez toujours à droite. » A ces mots je vis que mon sort étoit ignoré de l'ame qui avoit répondu. Je tournai donc mes yeux vers ceux de mon

maître, et, par un signe amical, il me fit comprendre qu'il approuvoit le désir qui étoit gravé dans mes traits. Quand je me trouvai ainsi libre, je m'approchai de l'esprit qui par ses paroles m'avoit laissé pénétrer son ignorance, et je dis : « O toi dont les pleurs accélèrent la satisfaction sans laquelle on ne peut retourner auprès de Dieu ; suspends un moment ton expiation douloureuse ! dis-moi qui tu es, et pourquoi vous avez toutes le dos tourné en en-haut ; dis en même temps si tu veux quelque service de moi, dans ce monde dont je suis sorti encore vivant. » Il repartit : « Tu sauras pourquoi le ciel a ordonné que nos épaules fussent retournées ainsi, mais d'abord apprends que je fus successeur de Pierre. Un fleuve limpide s'abîme entre Sestri et Chiavari, et ma famille tire son nom de celui de ce fleuve. J'ai éprouvé pendant un mois et quelques jours combien pèse le manteau pontifical, pour celui qui ne veut pas le souiller. Tous les autres vêtemens ne pèsent pas plus qu'une plume légère. Hélas! ma conversion fut tardive; mais quand je fus nommé pasteur romain, je sus combien la vie étoit trompeuse; je vis que là le cœur ne pouvoit être en repos, et qu'on ne pouvoit pas

s'élever plus haut dans la vie périssable; aussi je sentis un vif désir d'obtenir la vie immortelle. Je fus une ame abandonnée de Dieu : mon avarice ne connut pas de bornes; maintenant tu m'en vois puni. Ce que l'avarice exige de nous sur la terre, on le retrouve ici dans les supplices des ames qui se convertissent, et la montagne n'a pas de peine plus amère. Comme notre œil ne s'éleva pas en haut, ainsi la justice céleste le fixe sur le sol en le vouant aux choses terrestres; enfin comme l'avarice a détourné notre amour de tout vrai bien qui nous pût être utile, de même la justice divine nous retient ici liés par les pieds et par les mains, et nous demeurerons ainsi immobiles et étendus, tant qu'il plaira au maître suprême. »

Je m'étois agenouillé, et je voulois parler; mais à peine eus-je commencé, que l'esprit s'apercevant seulement au bruit de ma voix de cet acte de soumission, ajouta : « Quelle raison te fait agir ainsi? » Je répondis : « Ma conscience m'impose naturellement un tel respect. » Mais l'ame reprit en ces termes : « Relève-toi; ô frère ne te trompe pas à ce point! Toi, moi et les autres, nous servons la même puissance; si tu te souviens de ce passage de

l'Evangile où il est dit : « *Et ils ne sont pas époux,* » tu sauras pourquoi je raisonne ainsi. Retire-toi, je ne veux pas que tu t'arrêtes davantage; ta présence m'empêche de verser les larmes avec lesquelles je tâche de hâter pour moi le jour de la félicité. J'ai sur la terre une nièce qui se nomme Alagia, la seule en qui je puisse mettre de la confiance. Cette femme est bonne par elle-même; puisse Dieu permettre que le mauvais exemple ne la rende pas criminelle! »

CHANT XX.

ARGUMENT.

Le poète raconte qu'après avoir suivi quelque temps le même chemin, il rencontra Hugues Capet, et qu'ensuite il entendit trembler la montagne, et qu'alors les ames chantèrent : « *Gloire à Dieu.* »

Un désir plus prononcé surmonte toujours un désir moins pressant ; aussi pour plaire à cet esprit, malgré moi je me retirai, sans que toute ma curiosité fût satisfaite. Je me mis en mouvement, et mon guide reprit sa marche dans l'espace laissé libre le long des roches pour cette grande quantité d'ames, en s'avançant comme on marche dans une voie resserrée par deux murailles ; car ces infortunés qui versent goutte à goutte tant de larmes pour expier le mal dont le monde est infesté, occupoient toute l'autre partie du chemin.

Puisses-tu être maudite, louve antique, dont

la faim insatiable te fait engloutir plus de proies que n'en dévore aucune autre bête. O ciel, aux influences duquel on attribue les révolutions de la terre, quand viendra celui qui détruira cette bête homicide? Nous nous avancions lentement, et je regardois attentivement les ombres que j'entendois pleurer et se plaindre. On cria alors devant moi, avec les accens de douleur d'une femme qui est dans le travail de l'enfantement : « *O douce Marie!* » On ajouta : « Tu fus si pauvre, comme on l'a vu, quand tu déposas dans l'étable ton fardeau sacré! » J'entendis ensuite ces paroles : « Bon Fabricius, tu aimas mieux la vertu avec la pauvreté, que de grandes richesses avec le vice. »

Ces paroles m'avoient charmé tellement, que je m'écartai pour connoître l'ame qui les avoit prononcées. Elle parloit encore de la libéralité de Nicolas, qui assura une dot à des vierges, pour sauver leur honneur. Je dis alors : « O ame qui parles si sagement, apprends-moi qui tu as été, et pourquoi tu es seule à renouveler de semblables louanges! Tes paroles auront une récompense, si je retourne pour achever le court chemin de cette vie qui vole à son terme. » L'esprit répondit : « Je te parlerai,

non pas que j'attende quelque récompense de là-bas, mais parce qu'une si éclatante faveur de Dieu brille en toi avant ta mort.

» Je fus la racine de cette plante coupable qui nuit, par son ombre funeste, à toute la terre chrétienne, et qui l'empêche de porter des fruits. Si Douai, Gand, Lille et Bruges étoient armés d'un plus grand pouvoir, il en seroit tiré vengeance; et je la demande au juge dont les volontés sont irrévocables. On m'appela Hugues Capet; c'est de moi que sont nés les Philippe et les Louis qui gouvernent depuis peu la France : moi je fus fils d'un boucher de Paris. Quand les anciens rois furent tous éteints, excepté un prince qui était vêtu de l'habit d'un sujet, je vis dans mes mains le gouvernail de l'état, une autorité si étendue, et autour de moi tant d'amis, que la tête de mon fils reçut la couronne vacante; et c'est de cette famille que sont provenus ceux que l'huile sainte a consacrés. Tant que la grande dot apportée par la Provence à mon sang ne lui ôta pas la honte, il valoit peu; mais il ne faisoit pas de mal : mais là il commença à se livrer aux rapines, à la violence, au mensonge; et ensuite, pour se purger d'une faute

par une faute plus criminelle, il se saisit du Ponthieu, de la Normandie et de la Gascogne. Charles vint en Italie, fit une victime de Conradin; ensuite, pour expier tous ses torts, rejeta Thomas dans le ciel. Je lis dans l'avenir qu'avant peu on enverra hors de France un autre Charles, pour mieux le faire connoître lui et les siens. Il en sort sans armes, et seulement muni de la lance avec laquelle combattit Judas. Il frappe Florence qu'il déchire de ses coups : il n'en rapportera pas pour lui des domaines, mais de la honte et des remords d'autant plus accablans, qu'il attachera moins d'importance à ce crime. L'autre, qui est déjà sorti, je le vois prisonnier sur sa flotte, vendre sa fille et en faire l'objet d'un contrat, comme font les corsaires pour les autres esclaves. O avarice! que peux-tu produire de plus coupable, puisque tu as réduit mon sang à ne pas respecter mes propres enfans! Mais pour que le mal passé et le mal futur soient effacés, je vois les lys entrer dans Anagni, et le Christ prisonnier; je le vois une autrefois moqué; je vois renouveler la scène du vinaigre et du fiel, et je vois qu'il meurt entre deux larrons vivans; je vois un nouveau Pilate que ce supplice ne

rassasie pas : il porte dans le temple ses désirs cupides. O mon souverain maître! quand serai-je assez heureux pour être témoin de la vengeance, qui, cachée dans tes vues secrètes, satisfait ta juste colère!

» Ce que je rapportois de l'unique épouse de l'esprit-saint t'a fait tourner tes regards sur moi pour savoir ce que je voulois dire. Telles sont nos prières tant que dure le jour; mais quand la nuit arrive, nous ne rappelons que des exemples contraires; alors nous nous entretenons de Pygmalion, que sa passion avide pour l'or rendit traître, voleur et parricide; nous retraçons la misère de l'avare Midas, qui vit exaucer sa folle demande dont rit la postérité. Chacun se souvient d'Acham, qui déroba les dépouilles de l'ennemi, et qui semble encore être poursuivi par la colère de Josué; nous accusons Saphyra et son époux; nous applaudissons à celui qui foula Héliodore sous les pieds de son coursier. Dans toute la montagne on voue à l'infamie Polymnestor si avide qui tua Polydore; enfin on nous dit : « *Crassus, apprends-nous, puisque tu le sais, quelle est la saveur de l'or?* » Quelquefois nous parlons, l'un à voix haute, l'autre à voix basse,

suivant l'impression qui nous porte à citer des exemples plus ou moins terribles. Cependant je ne suis pas seul à rappeler ici les bons exemples dont on s'entretient pendant le jour; mais quand tu as passé, aucun autre n'élevoit la voix. »

Nous avions quitté cet esprit, et nous tâchions d'avancer aussi vite que nous pouvions, quand je sentis trembler la montagne comme si quelque masse se fût écroulée. Je fus glacé de terreur, ainsi que l'homme que l'on conduit à la mort. Certes, Délos n'étoit pas agitée de tremblemens aussi épouvantables avant que la terre y eût préparé sa couche, pour enfanter les deux flambeaux de l'univers; alors on entendit un cri tel que mon maître se tourna vers moi, en disant: « Ne crains rien tant que je suis ton guide. » Tous chantoient: « *Gloire à Dieu dans le ciel,* » autant que je pus le distinguer à la voix de ceux qui chantoient le plus près de moi.

Nous restâmes immobiles et en suspens comme les bergers la première fois qu'ils entendirent cet hymne, et bientôt le tremblement cessa de nous effrayer par ses oscillations.

Nous continuâmes notre voyage sacré, en

regardant les ombres qui étoient étendues à terre, retournées sur le dos pour pleurer suivant l'ordre du ciel.

Si ma mémoire ne m'abuse pas, jamais je ne désirai si vivement de connoître la cause ignorée d'un événement. Je n'osois pas interroger mon guide qui marchoit plus vite, et par moi-même je ne pouvois rien comprendre ; aussi continuois-je d'avancer, timide et pensif.

CHANT XXI.

ARGUMENT.

Le Dante, en continuant son chemin, rencontre le poète Stace qui, après s'être purifié, montoit au Paradis. Il apprend de lui la cause du bruit extraordinaire qu'il a entendu.

Cette soif naturelle, qui n'est apaisée que par l'eau salutaire avec laquelle la femme de Samarie demanda la grâce divine, me tourmentoit et m'excitoit à suivre mon chemin sans retard à travers la voie couverte de ces ames; et je suivois mon guide tout en compatissant à la juste vengeance qu'elles éprouvoient. Mais de même que, suivant la parole de Luc, Jésus sorti du sépulcre, apparut à deux voyageurs, voilà qu'il survint une ombre qui marchoit derrière nous, en regardant à terre la foule d'ames qui y étoient couchées. Nous ne nous en étions pas d'abord aperçus; mais elle parla la

première : « O mes frères, dit-elle, que Dieu vous donne la paix! » Nous nous retournâmes sur-le-champ, et Virgile fit un geste de respect, et répondit : « Que la Cour divine qui me relègue dans un exil éternel, te tienne aussi en paix dans l'assemblée céleste. » — « Comment, dit l'esprit, continuez-vous de marcher si vite, si vous êtes des ombres que Dieu n'admet pas dans son empire? Qui vous a conduits si avant sur les degrés par lesquels on peut y parvenir? » Mon maître reprit : « Si tu regardes les signes que porte celui-ci et que l'ange trace sur le front, tu conviendras qu'il a droit de vivre avec les bienheureux. Mais comme celle qui travaille la nuit et le jour n'a pas cessé de filer toute la quenouille qui lui est offerte par Cloto, l'ame de mon compagnon, qui est sœur de la tienne et de la mienne en venant ici, ne pouvoit y arriver seule, parce qu'elle ne jouit pas des mêmes avantages que nous ; aussi j'ai été tiré des gouffres ténébreux de l'enfer pour le guider, et je le guiderai tant que mes facultés me le permettront. Dis-moi, si tu le sais, pourquoi la montagne a tremblé jusques dans ses fondemens baignés par la mer, et pourquoi les

ames ont répondu à ce tremblement par un cri universel. »

Virgile, en faisant cette demande, rencontra justement mon désir; et ma soif pleine d'espérance, commençoit à devenir moins avide. L'esprit parla en ces termes : « La montagne sainte n'entend pas ce bruit sans l'ordre de la divinité, et il n'est pas contraire à ses lois : ce lieu est exempt des altérations physiques qu'on peut craindre des élémens; la cause de ce bruit ne peut provenir que de ce que cette montagne transmet au ciel; car il ne tombe en ce lieu de la pluie, de la grêle, de la neige et du brouillard qu'au-delà des trois degrés de la porte; ici l'on ne voit ni nuées épaisses, ni vapeurs enflammées, ni éclairs, ni les vives couleurs de la fille de Thaumas, qui, pour vous, paroît à-la-fois dans plusieurs points du ciel : le vent ne s'élève aussi qu'au-delà des trois degrés dont je t'ai parlé, là où est placé l'ange vicaire de Pierre. La partie inférieure peut éprouver des tremblemens plus ou moins prolongés; mais ici où tu te trouves, il n'y en a jamais eu qui aient été occasionnés par des translations d'air souterrain. La montagne ne tremble que quand une ame se sentant purifiée

s'élève ou se met en mouvement pour monter plus haut, et un cri semblable à celui que tu as entendu, accompagne chaque fois ce tremblement.

» La volonté seule donne un indice certain de la purification. Cette volonté toute libre pousse l'ame à changer de séjour, et lui suffit pour obtenir cette faveur. D'abord l'ame est bien animée par ce désir, mais une inclination divine combat, dans le supplice, ce désir trop prompt, comme la céleste justice faisoit combattre le péché par le remords. Moi qui suis resté étendu et exposé à ces douleurs, pendant cinq siècles, je n'ai senti qu'à cet instant même une volonté efficace d'atteindre à un empire plus heureux. Tu as entendu un tremblement de terre, et les pieux esprits ont glorifié le Seigneur pour qu'il les admît bientôt au sein de ses voluptés célestes. »

L'ombre cessa de parler; comme on a d'autant plus de plaisir à se désaltérer, qu'on ressent davantage la soif, je ne saurois exprimer toute la satisfaction que me donna cette explication. Mon sage guide prit alors la parole et dit : « Je vois quel est le filet qui vous enveloppe ici, et comment on le déroule, et pourquoi la mon-

tagne a éprouvé une secousse dont les autres se sont réjouis. Maintenant fais-moi connoître qui tu es, et pourquoi tu es resté ici pendant tant de siècles. »

L'ombre prit ainsi la parole : « Dans le temps où le bienfaisant Titus, avec l'aide du roi des rois, vengea la blessure dont sortit le sang vendu par Judas, je portois sur la terre ce titre qui dure et qui honore le plus. J'étois assez célèbre, mais je n'étois pas éclairé par la foi chrétienne. Mes accens furent si doux, que, de Toulouse, Rome m'attira dans son sein, où mon front fut orné de myrthe. Les peuples m'appellent encore là du nom de Stace. Je chantai Thèbes et le grand Achille ; mais je n'achevai pas ma seconde entreprise. Mon ardeur s'embrasa de cette divine flamme où tant d'hommes illustres ont puisé leur génie. Je parle de l'Énéide qui fut ma mère et ma tendre nourrice en poésie. Je n'osai jamais faire un pas sans son appui, et j'acheterois d'une année de plus dans cet exil, le bonheur d'avoir vécu dans le même temps que le chantre d'Énée. »

A ces mots le sage Romain me regarda d'un air qui sembloit me recommander le silence.

Mais la puissance qui s'appelle volonté ne peut pas tout : le rire et les pleurs suivent de si près la passion à laquelle on est livré ! Ils se manifestent davantage dans ceux qui ont un cœur franc et sincère. Je souris comme l'homme qui indique une chose sans parler ; alors l'ombre se tut et me regarda dans les yeux que l'on dit être le miroir de la pensée. Il dit : « Puisses-tu achever heureusement ta glorieuse entreprise ! Mais pourquoi ta bouche a-t-elle laissé échapper un léger sourire ? » Je me sentis, en ce moment, dans une grande perplexité. L'une me recommandoit le silence, l'autre me conjuroit de parler. Alors je soupirai, et ma pensée fut devinée.

« Dis, repris mon maître, et n'aies aucune crainte, dis-lui ce qu'il demande avec tant d'instance. » Je parlai ainsi : « Antique esprit, peut-être es-tu étonné de mon sourire ? Celui qui me guide vers les régions bienheureuses est ce même Virgile qui anima ton courage à chanter les hommes et les dieux. Si tu as attribué mon sourire à d'autres motifs, détrompe-toi ; ce que je t'ai dit de lui est la vérité. »

Déjà Stace se baissoit pour embrasser les genoux de mon maître, mais celui-ci lui dit :

« Frère, n'agis pas ainsi, tu es une ombre et tu ne vois qu'une ombre devant toi. » Stace, en se retournant, répondit : « Tu peux juger aisément de la tendre affection que je te porte, puisque j'oublie notre vanité, en traitant une ombre comme un corps réel et solide. »

CHANT XXII.

ARGUMENT.

Les poètes entrent dans le sixième cercle où l'on punit le péché de la gourmandise. Ils y trouvent un arbre couvert de fruits savoureux et baigné par une eau limpide qui tomboit de la montagne.

Nous avions déjà laissé derrière nous l'ange qui nous avoit montré le chemin du sixième cercle, en effaçant une lettre de mon front, et les esprits célestes, dont les désirs se tournent vers la divine justice, avoient chanté : « *Heureux ceux qui ont soif.* » Devenu plus léger qu'à l'entrée des autres degrés, je marchois sans fatigue à la suite des deux ombres. Virgile alors parla ainsi : « Un amour allumé par la vertu en a toujours produit un autre, si sa flamme est bien connue. Depuis que j'ai vu descendre parmi nous, dans les Limbes, Juvénal qui te

chérissoit tendrement, ma bienveillance pour ta personne fut telle qu'elle étoit sans exemple : aussi en faisant la route avec toi, je trouverai ce chemin bien plus court ; mais parle ; comme ami, excuse ma franchise, et comme ami, réponds à ma demande. Comment l'avarice a-t-elle pu habiter dans un esprit aussi raisonnable et aussi sage que le tien ? » Cette question fit un peu sourire Stace, ensuite il répondit : « Toutes tes paroles sont pour moi des gages de ta tendre amitié. Souvent on rencontre des choses dont on doute, parce que les causes secrètes sont inconnues. Peut-être crois-tu, parce que tu m'as rencontré dans le cercle des avares, que moi-même j'ai été avare dans l'autre vie. Apprends donc que je fus au contraire trop éloigné de l'avarice, et la passion qui m'a tourmenté a été punie pendant un grand nombre de révolutions lunaires. Moi aussi je porterois les fardeaux énormes en tournant autour du cercle de douleurs, si je n'avois pas dirigé ma conduite vers ces préceptes que toi, qui es à moitié dans le séjour des tourmens, tu donnas aux mortels, quand tu dis : « *O faim insatiable de l'or, à quels excès ne portes-tu pas les cœurs des hommes ?* » Alors je pensai

que les mains pouvoient ne pas user des richesses avec sobriété, et je me repentis de cette faute comme de toutes les autres. Combien d'hommes viendront, au dernier jugement, privés de leur chevelure, parce qu'ils auront ignoré, après avoir vécu en prodigues, et en se souillant de ce péché, qu'un heureux repentir dans la vie ou au moment de la mort, le fait oublier à Dieu. Apprends que le vice qui est opposé à quelque péché se purifie ici avec ce même péché. Si donc je me trouve au milieu de ceux qui pleurent leur avarice, j'y ai été jeté pour me purifier de la prodigalité. »

Alors le chantre des vers bucoliques parla en ces termes : « Quand tu as décrit, sous les généreuses inspirations de Clio, les cruels combats de ces princes qui furent un double sujet de tristesse pour Jocaste, il paroît que la foi, sans laquelle aucune vertu ne suffit, ne t'avoit pas encore mis au rang des fidèles. S'il en est ainsi, quelle puissance céleste ou terrestre a tellement dissipé les ténèbres qui t'environnoient, que tu aies pu diriger tes voiles vers la barque du pêcheur? » Stace répondit : « Toi, d'abord, tu m'as enseigné le chemin qui conduit aux sources sacrées du Parnasse,

ensuite tu m'as éclairé auprès de Dieu ; tu as ressemblé à celui qui, marchant de nuit, porte derrière lui une lumière qui ne l'éclaire pas, mais qui montre la bonne voie à ceux qui suivent, lorsque tu as dit : « *Le siècle se renouvelle, la justice revient sur la terre avec les premiers temps de la vie, et une autre race descend du ciel.* » Par toi je fus poète ; par toi je fus chrétien : mais afin que tu comprennes mieux cette image, je donnerai un coup de pinceau plus marqué. Déjà le monde étoit rempli de la vraie croyance semée par les messagers du royaume éternel, et tes révélations répétées plus haut se rapportoient à ce qu'annonçoient de nouveaux saints envoyés pour prêcher la parole divine. Je m'accoutumai à les visiter ; ils me parurent si irréprochables, que quand Domitien les persécuta, mes pleurs accompagnèrent leur supplice. Tant que je demeurai sur la terre, je les secourus ; enfin leurs mœurs droites et pures me firent mépriser les autres sectes. Je reçus donc le baptême avant de conduire dans mes vers les Grecs aux fleuves de Thèbes. Mais, par crainte, je fus chrétien honteux, et je professai long-temps le paganisme : à cause de cette tiédeur, le quatrième

cercle m'a vu tourner pendant plus de quatre siècles. Toi donc, qui as soulevé le voile qui me cachoit la vérité de la foi, puisqu'en montant ainsi, nous avons le temps de nous entretenir, dis-moi, si tu le sais, où est Térence, notre ancien Latin, où sont Cécilius, Plaute et Varron? Sont-ils damnés, et dans quel cercle se trouvent-ils? » Mon maître répondit: « Ceux dont tu me parles, Perse, beaucoup d'autres et moi, nous habitons dans le premier cercle de la prison ténébreuse, le même séjour que ce Grec à qui les muses prodiguèrent leurs soins les plus touchans. Souvent nous parlons ensemble de la montagne où résident nos tendres nourrices. Nous voyons près de nous Euripide, Anacréon, Simonide, Agathon et beaucoup d'autres grecs dont le front fut orné de lauriers. Là on rencontre aussi des ames que tu as chantées: Antigone, Déiphile, Argia, et Ismène encore aussi affligée qu'elle le fut sur la terre. On voit celle qui indiqua la fontaine Langia, la fille de Tirésias, Thétis, Déidamie avec ses sœurs. »

Les poètes arrivés au haut des degrés, et cessant de monter, demeuroient en silence, regardant autour d'eux. Déjà les quatre premières servantes du jour étoient restées en

arrière : la cinquième se tenoit au timon du char pour le diriger vers l'ardent méridien, quand mon maître dit : « Je crois qu'il faut marcher à droite pour tourner la montagne, comme nous avons fait jusqu'ici. » Nous continuâmes donc d'avancer ainsi qu'auparavant.

Nous entrâmes dans le chemin avec moins d'hésitation, quand l'autre ame vertueuse y eut consenti. Les poètes marchoient en avant : je suivois leurs traces et j'écoutois des discours qui m'apprenoient les règles de leur science divine ; mais ces entretiens pleins de charmes furent interrompus par la vue d'un arbre que nous trouvâmes au milieu du chemin, et dont les fruits répandoient une odeur suave et agréable.

Le sapin diminue en s'élevant de branche en branche, cet arbre au contraire s'amoindrissoit à mesure qu'il se rapprochoit du sol : c'étoit, je crois, pour que personne n'y pût monter. Du côté où étoit intercepté le chemin que nous suivions, il tomboit du rocher une onde claire qui baignoit les feuilles de l'arbre mystérieux. Les deux poètes s'en étant approchés, une voix qui sortit des feuilles cria : « *Nous ne touchons pas à cette nourriture.* » Elle dit

ensuite : « *Marie, qui intercède maintenant pour vous, ne pensoit pas à satisfaire sa gourmandise, mais vouloit que les noces fussent honorables et complètes. Les anciennes romaines se contentèrent d'eau pour boisson. Daniel méprisa les repas recherchés, et acquit la science. Le premier siècle eut l'éclat de l'or : la faim donnoit de la saveur aux glands ; la soif donnoit à chaque ruisseau le goût du nectar. Des rayons de miel sauvage et des sauterelles furent les seuls mets dont se nourrit Baptiste dans le désert ; c'est pourquoi il est environné de gloire, et aussi grand que le montre l'Evangile.* »

CHANT XXIII.

ARGUMENT.

Beaucoup d'ames rejoignent les poètes. Le Dante reconnoît parmi elles Forèse qui adresse des reproches aux dames florentines à cause de leurs habits immodestes.

PENDANT que je portois mes yeux sur les feuilles de cet arbre, comme a coutume de faire l'homme frivole qui perd son temps à suivre un oiseau entre les feuilles, le sage qui étoit pour moi, plus que mon père, disoit : « Mon fils, viens maintenant, le temps qui nous est accordé peut s'employer plus utilement. » Je tournai alors mes regards et mes pas vers les deux poètes, qui, par leurs entretiens, charmoient si bien les fatigues de la route ; et j'entendis à la fois pleurer et chanter : « *Seigneur, tu ouvriras ma bouche.* » Ces pleurs et ces chants excitèrent en moi le plaisir et la douleur. Je m'écriai : « O tendre

père! qu'entends-je?» — «Ce sont peut-être, répondit-il, des ombres qui vont acquitter la dette de la divine justice.»

De même que des pélerins marchant tout pensifs vers le but de leur voyage, s'ils sont rencontrés en chemin par des gens qu'ils ne connoissent pas, les regardent sans s'arrêter; de même une foule d'ames pieuses et silencieuses qui marchoit après nous, nous regardoit en nous dépassant. Elles avoient les yeux caves et enfoncés, la figure hâve; et elles étoient si maigres que leur peau trahissoit leurs os. Je ne crois pas qu'Erésichthon ait été si décharné quand il fut déchiré par les angoisses d'une faim insatiable. Je disois, en pensant en moi-même: Voilà comme devoit être cette nation qui perdit Jérusalem lorsque Marie dévora son propre fils.

Les yeux de ces ombres paroissoient des chatons privés de leurs pierres. Quiconque pense reconnoître dans la figure des hommes la lettre M entre deux lettres O, auroit facilement reconnu la première. Quel est celui, qui ne sachant pas comment un tel effet peut s'obtenir, croiroit que l'odeur d'un fruit et celle d'une eau excitant un ardent désir, pût tourmenter

si cruellement ces ames! Déjà ne comprenant pas le motif de leur maigreur, et pourquoi elles avoient les traits si difformes, je ne concevois pas ce qui pouvoit ainsi causer ce supplice; mais voilà qu'une ombre porta sur moi ses yeux caves, me regarda fixement, et cria ensuite d'une voix forte : « Quelle faveur m'est donc accordée? » Je n'aurois pas reconnu cette ombre à son visage, mais sa voix me rappela des traits défigurés. Ce souvenir retraça à mon esprit sa figure déformée, et je retrouvai Forèse. Il me disoit : « Ne fais pas attention à la maigreur qui enlaidit si horriblement mes traits; mais dis-moi la vérité sur ce qui te regarde: quelles sont ces deux ames qui t'accompagnent? Ne refuse pas de me satisfaire. » Je lui répondis : « Ton visage, ô toi que j'ai pleuré comme mort, ne m'inspire pas moins de douleur, maintenant que je le vois si défiguré! Mais, au nom du Dieu qui vous punit, ne me demande rien, j'ai un autre désir à satisfaire. » — : « Par l'ordre divin, reprit Forèse, cette plante et cette eau ont une vertu secrète dont la puissance me fait maigrir ainsi. Toutes ces ombres qui, pour avoir aimé, sans mesure, les plaisirs de la table, chantent ici en pleu-

rant, doivent reconquérir leur pureté au milieu du supplice de la faim et de la soif : leur désir de manger et de boire est excité par l'odeur qu'exhalent les fruits et l'eau qui les arrose. Tu nous vois tourner sur ce roc rocailleux, et ce n'est pas pour une seule fois que nous subissons cette peine cruelle ; je dis une peine, j'aurois dû dire une consolation : nous sommes conduits sans cesse à cet arbre par la même volonté qui porta le Christ à dire *Eli*, quand il nous racheta de son sang. » Je repris : « Forèse, depuis le jour où tu as quitté le monde pour obtenir une meilleure vie, il ne s'est pas écoulé cinq années. Comment es-tu venu en ce lieu, si tu as été privé, par la maladie, de la facilité de pécher davantage avant l'heure de cette douleur sage qui peut nous réconcilier avec Dieu ? Je croyois te trouver encore là-bas, où l'on reste autant de temps que l'on en a mis à différer son repentir. » — « C'est ma tendre Nella, reprit-il, qui, par ses prières ferventes, m'a conduit à goûter sitôt les douces peines du Purgatoire. Ses oraisons pieuses, ses profonds soupirs m'ont enlevé de la côte où l'on attend, et m'ont fait échapper aux autres cercles. Ma veuve adorable, que j'aimai si passionnément, est d'au-

tant plus chère à Dieu, qu'elle est seule à se bien conduire. La Barbagia de la Sardaigne a des femmes plus pudiques que la Barbagia où j'ai laissé la mienne. O frère! que veux-tu que je te dise? Je lis dans l'avenir, et ce que je prévois n'est pas éloigné : on défendra dans la chaire aux Florentines déhontées d'aller ainsi le sein découvert. Y eût-il jamais des femmes barbares ou sarrazines que l'on ait forcées à la pudeur par des monitoires ou des châtimens? Mais si ces misérables savoient ce que le ciel leur prépare bientôt, elles ouvriroient déjà la bouche pour se plaindre; enfin si ma faculté de prévoir l'avenir ne m'abuse pas, elles deviendront tristes avant que l'enfant dont la nourrice apaise les cris, ait vu son menton couvert d'un léger duvet. Allons, frère, ne me cache plus ta condition, tu vois que non-seulement moi, mais toutes ces ames regardent attentivement l'ombre que projette ton corps. »

Je dis alors à Forèse : « Si tu te rappelles quelle est la vie que nous avons menée ensemble, le souvenir t'en sera bien amer. Celui qui me précède m'a arraché à cette vie pernicieuse l'autre jour, quand la sœur de

cet astre étoit dans tout son éclat ;» et en parlant ainsi, je montrai le soleil. « Ce guide, à travers la nuit ténébreuse habitée par les véritables morts, m'a conduit encore revêtu de cette chair qui accompagne mon ame. Ses secours m'ont amené ici au milieu des détours de la montagne dont les supplices vous remettent dans la vraie voie, vous que le monde a détournés de la vertu. Il m'a promis de me servir de guide jusqu'à l'endroit où je trouverai Béatrix. Là, je devrai le quitter. Ce guide est Virgile, ajoutai-je en le montrant du doigt; cet autre est l'ombre pour laquelle on a senti trembler, dans ses fondemens, toute la montagne, qui lui permet de se séparer d'elle. »

CHANT XXIV.

ARGUMENT.

Les poètes arrivent près d'un second arbre d'où sortent des voix qui rappellent différens exemples funestes de gourmandise ; enfin ils trouvent l'ange qui les envoie aux degrés du septième et dernier cercle où l'on se purifie du péché de la luxure.

MALGRÉ nos entretiens, nous continuions d'avancer, et en parlant ainsi, nous marchions comme un vaisseau poussé par un vent favorable : les ombres, qu'on auroit cru deux fois mortes, étonnées de ce que je vivois encore, montroient dans leurs yeux enfoncés toute l'admiration qu'elles éprouvoient. Je continuai de parler et je dis : « Cette ombre, à cause de nous, marche peut-être plus lentement qu'elle ne le feroit si elle étoit seule ; mais dis-moi, si tu le sais, ajoutai-je, où est Piccarda ? Dis-moi si dans cette foule d'esprits qui me regarde, je dois en remarquer qui soient dignes d'être

reconnus. » — « Ma sœur, reprit Forèse, modèle de grâce et de bonté (je ne sais lequel de ces deux avantages brilla le plus en elle), triomphe couronnée au milieu du ciel. » Il parla d'abord ainsi, ensuite il ajouta : « Ici rien ne défend de nommer les ombres, puisque nos traits sont si cruellement effacés par la faim. Celui-ci, et il nous l'indiqua du doigt, est Buonagiunta, Buonagiunta de Lucques ; cet autre, plus défiguré encore que ses compagnons, fut un des époux de la sainte Église. Il naquit à Tours, et il expie par la faim les anguilles de Bolséna qu'il faisoit mourir au printemps. »

Forèse m'en nomma un grand nombre un à un ; tous paroissoient satisfaits d'être ainsi nommés, et aucun d'eux n'en montroit de dépit. Je vis condamnés à mâcher à vide, Ubaldino dalla Pila, et Boniface qui nourrit tant de monde du produit de son rochet. Je vis *messer Marchese* qui eut le temps de boire à Forli, avec une soif moins brûlante, et qui cependant ne put l'apaiser jamais. Je regardois celui de Lucques comme fait un homme qui en préfère un autre, et il paroissoit m'avoir connu dans le monde. Il marmottoit je ne sais quoi sur une

certaine Gentucca, là où la divine justice le châtie si rigoureusement. « O ame, dis-je, qui sembles désirer de parler avec moi, permets que j'entende tes paroles : satisfais ton désir et le mien en t'exprimant plus intelligiblement. » — Il commença ainsi : « Il est né une femme qui ne porte pas encore de voile, et qui te rendra agréable le séjour de ma ville, quoique chacun lui reproche cette faute. Pars avec cette prédiction : la vérité t'apprendra si tu t'es trompé en m'entendant murmurer quelques mots. Mais, dis-moi, ne vois-je pas en toi l'auteur de ces vers nouveaux : « *Femmes qui avez l'intelligence de l'amour.* » Je répondis : « J'écris quand l'amour m'inspire, et ainsi je recueille ce qu'il dicte à mon cœur. » — « Frère, reprit-il, je vois maintenant l'obstacle qui a arrêté le Notaire, Guitton et moi, et les a éloignés de l'excellence de style que je reconnois en toi. Je vois bien que vos plumes maintenant écrivent sous la dictée de l'aimable maître, et qu'il n'en fut pas ainsi de nous. Celui qui veut écrire sans cette inspiration voit bientôt la différence de l'un à l'autre style. » A ces mots Buonagiunta paroissant satisfait, garda le silence.

De même que les oiseaux qui vont passer la saison de l'hiver sur les bords du Nil, volent d'abord en ligne arrondie, ensuite s'étendent en files prolongées, de même toutes les ames qui étoient présentes, légères, soit par l'effet de leur maigreur, soit par celui d'une forte volonté, détournèrent la figure, et hâtèrent leur marche. Ainsi que l'homme fatigué d'avance, qui laisse aller ses compagnons, et continue lentement sa route jusqu'à ce qu'il ait repris haleine, Forèse laissa passer le saint troupeau, et marcha derrière lui avec moi, en disant : « Quand te reverrai-je? » — « Je ne sais, répondis-je, combien de temps je vivrai, mais je ne mourrai pas assez tôt pour qu'auparavant je ne sois pas arrivé en idée sur la rive, car le lieu où je devois vivre se détruit de jour en jour et paroît menacé d'une ruine prochaine » — « Va, reprit-il, je vois celui qui en est la cause, entraîné, attaché à la queue d'une bête indomptée, vers la vallée où l'on ne purifie pas ses fautes : à chaque instant l'animal précipite ses pas et déchire son corps qu'il traîne en lambeaux. » Forèse ajouta en regardant le ciel : « Ces sphères ne seront pas encore long-temps en mouvement, avant que tu

entendes facilement ce que mes paroles ne peuvent pas expliquer davantage. Adieu, le temps est précieux dans ce royaume, j'en perds trop à marcher ainsi lentement et en ta compagnie. »

De même que, souvent, un cavalier sort des rangs au galop, pour avoir l'honneur de combattre le premier, de même l'esprit nous quitta avec précipitation.

Je restai sur le chemin avec les deux sages qui furent, sur la terre, de si honorables pères de la poésie: mais quand il se fut éloigné de nous, mes yeux le suivirent comme mon esprit suivoit ses paroles.

Je vis alors les fruits brillans et appétissans d'un autre arbre placé non loin du précédent que la tortuosité de la montagne nous empêchoit de voir en même temps. J'aperçus sous cet arbre des ames qui élevoient leurs mains; elles crioient comme des enfans qui prient et qu'on affecte de ne pas entendre, tout en leur montrant cependant l'objet de leur désir qu'on irrite encore par la vue de ce qu'on leur refuse.

Cette foule partit comme abusée par sa fausse espérance, et nous arrivâmes au pied

de ce grand arbre qui est sourd à tant de larmes et à tant de prières.

Une voix, sortie des branches, cria « *Passez plus avant, sans approcher. Plus haut est un arbre dont Ève mangea le fruit, et dont celui-ci est un rejeton.* » Virgile, Stace et moi, en nous serrant contre la montagne, nous passâmes outre. « *Souvenez-vous*, disoit encore la même voix, *de ces téméraires maudits, formés dans les nuages, et qui osèrent, avec leurs doubles poitrines, combattre contre Thésée. Souvenez-vous des Hébreux qui s'agenouillèrent pour étancher leur soif, de ces lâches que Gédéon ne voulut pas choisir pour compagnons de sa gloire, quand il descendit de ses collines et attaqua les Madianites.*

Ainsi rapprochés d'un des côtés du chemin, nous passâmes en entendant le récit de différens péchés de gourmandise qui sont si souvent suivis du désespoir et de la misère. Après avoir regagné la route libre, nous marchâmes plus de mille pas, en contemplant les ames sans leur parler.

Une voix cria tout-à-coup : « Où allez-vous, vous trois, en réfléchissant ainsi ? » Je me se-

couai comme font les jeunes coursiers effrayés; je levai la tête pour savoir qui avoit parlé, et jamais dans la fournaise on ne vit des cristaux et des métaux d'un éclat aussi brillant que celui d'un esprit qui disoit: « Si cela vous est agréable, montez ici, c'est par-là qu'il faut tourner; c'est ici que passe celui qui va chercher la paix. »

Son aspect avoit ébloui mes yeux; aussi me tournai-je du côté de mes maîtres, comme un homme qui obéit ponctuellement à l'ordre qu'il reçoit; et de même qu'au mois de mai, le fils d'Eole et de l'Aurore qui annonce la verdure, répand une odeur suave toute imprégnée des émanations de l'herbe et des fleurs, de même un vent léger frappa mon front, et je sentis le doux frottement de la plume qui exhaloit une odeur d'ambroisie. J'entendis en même temps ces paroles : *Heureux ceux que la grâce éclaire au point qu'elle tempère en eux le penchant pour la table, et qu'ils ne désirent que ce qui doit soutenir leur existence.*

CHANT XXV.

ARGUMENT.

Le Dante étant monté au dernier cercle, trouve ceux qui se purifient, dans le feu, du péché de luxure. Stace et Virgile dissipent quelques-uns de ses doutes, et entendent rappeler autour d'eux des exemples de chasteté.

Déja étoit arrivée l'heure qui n'admettoit plus de retard; l'heure où le soleil avoit laissé le cercle méridional au taureau, et où la nuit l'avoit laissé au scorpion; aussi, imitant l'homme qui veut arriver promptement et qui ne s'arrête pas, quelque spectacle qu'il ait sous les yeux, nous entrâmes dans l'étroit sentier l'un après l'autre. Tel que le petit de la cigogne qui soulève ses ailes, excité par le désir de voler, et les abaisse parce qu'il n'ose pas quitter le nid; tel avec une volonté ferme et interrompue, j'arrivois jusqu'à produire le mouvement de celui qui se dispose à parler. Quelque précipitée que

fût notre marche, mon guide ne laissa pas de me dire : « Satisfais ta démangeaison de parler que tu ne peux contraindre. » Alors rassuré, j'ouvris la bouche, et je commençai ainsi : « Comment, là où il n'est pas nécessaire de prendre de la nourriture, peut-on devenir si maigre? » — « Si tu te rappelois, dit mon guide, comment Méléagre se consuma à mesure que se consumoit le tison fatal, tu comprendrois mieux comment cela arrive; si tu te rappelois par quel art le miroir suit tous les mouvemens de votre image, tu entendrois ce qui te paroît difficile à comprendre. Mais pour que ton désir soit satisfait, écoute Stace; je le conjure de guérir les plaies de ton esprit. » Stace parla d'abord ainsi à Virgile : « Si je développe à ses yeux, en ta présence, ce que l'on voit dans ces lieux éternels, n'attribue qu'à mon obéissance l'explication que je vais donner. » Ensuite il continua en ces termes : « Mon fils, si ton esprit écoute attentivement mes paroles, tu vas savoir la cause de ce que tu demandes.

« La portion la plus pure du sang que les veines n'absorbent pas et qui demeure comme le superflu resté sur la table, prend dans le

cœur une vertu qui la rend propre à former les membres humains. Après une autre préparation, ce sang épuré descend dans cette partie qu'il convient de taire, et se joint au sang d'un être que la nature a créé pour le recevoir. Là les deux substances se réunissent; l'une prête à subir l'impression, l'autre prête à agir par l'effet de la perfection du cœur d'où elle provient. Ce sang générateur commence son opération en se coagulant, et met en action ce qu'il est destiné à féconder. La vertu active de ce sang, devenue ame végétative comme une plante, avec cette différence que l'opération de celle-ci est incomplète, et que celle de l'autre est parfaite, agit tellement, que déjà elle a reçu le mouvement et le sentiment, comme la plante marine, et qu'ensuite elle organise les puissances de l'homme dont elle est le germe.

» Mon fils, cette vertu, provenue du cœur du père où la nature a mis la semence de ces ames, s'étend et se développe; mais tu ne vois pas comment l'ame sensitive peut produire l'homme. Ce point a trompé un plus sage que toi. Dans sa doctrine, il a séparé de l'ame la faculté de comprendre, parce qu'il n'a pas vu que son intelligence, pour comprendre, employât

aucun organe corporel. Donne ton attention à la vérité que je te fais connoître, et apprends qu'aussitôt que l'embryon a reçu les organes, le principal moteur se complaît à le regarder, s'applaudit de son art, lui inspire un esprit nouveau rempli d'une vertu propre à unir à sa substance l'ame sensitive, et à former une ame unique qui vit, qui sent et qui réfléchit sur ses propres actions.

» Pour être moins étonné de ce discours, considère que la chaleur du soleil, jointe à l'humeur qui coule de la vigne, produit le vin. Quand Lachésis a épuisé sa quenouille, l'ame se dégage de sa chair, et emporte avec elle ses facultés divines et ses facultés humaines. Les premières, telles que la mémoire, l'intelligence et la volonté sont dans leur action plus efficaces qu'auparavant; les autres puissances sont comme restées muettes. Sans s'arrêter, chacune des ames, par une impulsion intérieure, se dirige vers l'un des rivages marqués par les décrets de Dieu, et c'est là qu'elles apprennent le chemin qu'elles doivent suivre. Aussitôt qu'elle y est arrivée, la vertu *informative* répand à l'entour son activité, comme elle la répandoit quand elle avoit un corps; et de

même que l'air, lorsqu'il est pluvieux, est orné de diverses couleurs par la présence du soleil qui s'y réfléchit, de même l'air ambiant prend la forme que l'ame qui s'y est arrêtée a la vertu de lui imprimer. Semblable à la flamme qui suit le feu dans tous ses mouvemens, le nouvel esprit garde la forme qui lui est prescrite; c'est de ce corps aérien qu'il reçoit la faculté de l'apparence, et qu'il est appelé ombre : ensuite ses organes se forment, jusqu'à celui de la vue; de là nous parlons, nous rions, nous versons des larmes, nous poussons les soupirs que tu peux avoir entendus dans la montagne : notre corps aérien prend le sentiment de nos passions, et voilà la raison de ce que tu as demandé. »

Nous étions arrivés au dernier cercle, et nous avions tourné à droite. Un autre spectacle s'étoit offert à mes yeux : là le bord de la montagne vomit des flammes que repousse un vent qui s'élève de l'autre côté; aussi il falloit marcher un à un dans la partie voisine de l'abîme, parce que d'un côté je craignois les flammes, et que de l'autre je craignois de me précipiter dans le cercle précédent.

Mon guide disoit : « Dans ce lieu il ne faut pas s'avancer imprudemment, car la moindre

inattention pourroit exposer aux plus grands dangers. Alors j'entendis chanter au sein des flammes : « *Dieu d'une haute clémence ;* » ce qui me donnoit un ardent désir de me retourner. Je vis des ames marcher à travers ces feux dévorans : j'avois le soin, de temps en temps, de diriger mes pas de manière que je pusse considérer les esprits, pendant que je regardois mon chemin. Après avoir chanté la dernière strophe de l'hymne, les esprits, crièrent, d'une voix forte : « *Je ne connois pas d'homme ;* » ensuite ils recommencèrent l'hymne à voix basse. A peine fut-il fini, qu'ils crièrent encore : « *Diane resta dans les bois, et en chassa Hélicé, qui s'étoit laissé attendrir par les sermens de l'Amour.* »

Ils reprirent leurs accords ; puis ils chantèrent des exemples de chasteté d'épouse et d'époux qui avoient accompli les devoirs imposés par la vertu et par les saintes lois du mariage.

Telle est, je crois, leur unique peine pendant tout le temps que le feu les brûle : c'est par de tels soins et de telles expiations que là-haut leur plaie peut être cicatrisée.

CHANT XXVI.

ARGUMENT.

Dans ce chant le Dante raconte qu'il s'entretient avec Guido Guinicelli et Daniel Arnault, provençal.

PENDANT que nous avancions ainsi l'un après l'autre, mon bon maître me disoit souvent : « Prends garde, je t'en avertis encore. » J'avois à droite le soleil qui, embrasant tout l'Occident, changeoit sa couleur bleu-céleste en un blanc pâle. Mon ombre sembloit donner à la flamme une couleur plus foncée, et je vis les ames faire attention, tout en marchant, à cet indice merveilleux pour elles. En parlant de moi, elles commencèrent à dire : « Celui-ci ne me paroît pas avoir un corps aérien. » Elles s'en assurèrent en s'approchant, avec l'attention de ne pas sortir du feu où elles devoient être brûlées. Un des esprits parla ainsi : « O toi, qui marches derrière tes deux compa-

gnons, non pas pour arriver plus tard, mais peut-être pour leur montrer ta déférence, réponds, de grâce, à moi que ce feu consume, et qui conçois un vif désir de t'entendre. Ta réponse n'est pas seulement nécessaire pour moi, mais encore pour ceux-ci qui l'attendent plus ardemment que l'habitant des Indes ou l'Ethyopien ne désire l'eau rafraîchie. Dis-moi, comment arrive-t-il que tu fasses un obstacle au soleil, comme si tu n'étois pas encore tombé dans les filets de la mort? » Je lui aurois répondu sur-le-champ, si un autre spectacle ne m'eût frappé : je fus étonné de voir une seconde foule d'ames qui venoit à la rencontre de la première, à travers le chemin couvert de flammes. Je remarquai alors que chacune de ces ombres s'avança plus vite, qu'elles s'embrassèrent mutuellement, et repartirent satisfaites de cette légère caresse; de même qu'au milieu de leurs bataillons noirs, les fourmis s'amusent à épier la marche de leurs compagnes, pour chercher peut-être à leur enlever leur proie. Après s'être bornées à cet accueil amical, avant de se mettre en route, les ames se fatiguèrent à crier davantage.

Celles qui arrivoient crioient : « *Sodome et*

Gomorrhe, « et les autres répondoient ainsi : « *Pasiphaé emprunta la peau d'une génisse pour exciter la luxure d'un taureau.* » Ensuite, semblables aux grues qui prennent leur vol, les unes vers les monts Rifées, couverts de glace, les autres vers les sables de la Lybie, brûlés par le soleil, ces ombres partirent des deux côtés différens, en reprenant leurs premiers chants et en répétant les cris qu'il leur est ordonné de répéter.

Celles qui m'avoient parlé d'abord s'approchèrent de moi en montrant dans leurs traits le désir de m'entendre. J'avois remarqué deux fois ce désir, et je leur dis : « O ames assurées de jouir un jour de l'état de béatitude, mes membres ne sont pas restés sur la terre; je n'y suis mort ni jeune ni vieux; mais ils sont ici avec moi-même, avec leur sang et leurs jointures. Je vais au ciel, pour n'être plus dans les ténèbres de l'ignorance : il y a au-dessus de nous une femme qui me fait accorder cette faveur; voilà pourquoi vous voyez parmi vous mon corps mortel. Mais si votre plus ardente volonté est bientôt satisfaite, et vous porte au ciel le plus spacieux et le plus rempli d'amour, dites-moi, pour moi-même et pour

l'instruction des autres, qui vous êtes, et quelle est cette foule qui marche maintenant derrière vous. »

Ces ombres se troublèrent comme le montagnard stupide qui regarde tout en silence, lorsqu'après n'avoir habité que les rochers et les bois, il vient dans la ville : mais quand elles eurent perdu cette stupeur qui ne frappe pas long-temps les cœurs généreux : « Combien tu es heureux, reprit l'ombre qui m'avoit interrogé la première, combien tu es heureux que la connoissance de notre supplice te donne une expérience salutaire pour vivre dans la vertu ! Ces ombres qui marchent dans une direction contraire à la nôtre commirent le crime que César s'entendit reprocher, lorsqu'au milieu de son triomphe on le saluoit du nom de *Reine*. Elles s'éloignent de nous en criant *Sodome*, en se faisant ainsi des reproches à elles-mêmes, et par cette confession elles augmentent la rigueur de leur châtiment. Notre péché offensa doublement la nature : parce que nous ne suivîmes pas les lois humaines, en nous livrant à nos désirs luxurieux comme de viles bêtes ; pour montrer notre opprobre, nous proférons sans cesse le nom de la femme odieuse qui,

sous des ais façonnés dans la forme d'une génisse, fut souillée comme un animal de la même nature. Tu connois nos actions, tu sais de quoi nous fûmes coupables; si tu veux savoir nos noms, le temps ne me permet pas de te les dire, et je ne le pourrois. Je t'empêcherai cependant de regretter d'ignorer le mien : je suis Guido Guinicelli, et déjà je me purifie, parce que je me suis repenti avant d'être arrivé à la fin de ma carrière. »

Lorsque j'entendis le nom de mon père et celui de beaucoup d'autres plus savans que moi qui ont produit des vers d'amour si doux et si gracieux, j'eus, mais avec moins de succès, la même joie que ressentirent deux tendres fils, lorsqu'ils retrouvèrent leur mère poursuivie par la vengeance de Lycurgue. Sans entendre et sans parler, je regardois tout pensif mon maître Guido, mais je n'osois pas m'approcher à cause du feu.

Quand je l'eus bien considéré, je m'engageai par serment à faire tout ce qu'il voudroit de moi. Il me dit : « Cette marque de tendresse que tu me donnes est telle que le fleuve du Léthé ne pourroit jamais me la faire oublier ou en affoiblir le souvenir. Mais si dans tes

sermens tu as respecté la vérité, dis-moi pourquoi ta voix et tes regards me démontrent tant d'amour. » Je répondis : « Vos douces paroles, tant que vivra le langage que nous parlons aujourd'hui, rendront bien précieux les caractères qui les ont tracées. » — « O frère, reprit Guido, celui-ci que je t'indique, et il me montroit du doigt une autre ame, fut encore un meilleur poète dans sa patrie ; ses vers d'amour et ses romans en prose surpassent ceux de tous les auteurs : et toi, laisse dire aux sots que le poète du Limousin l'a vaincu : ils écoutent le bruit que font les autres, et ils adoptent une opinion erronée avant que les juges éclairés et les hommes raisonnables aient eux-mêmes prononcé. Beaucoup d'anciens ont parlé ainsi de Guitton, en lui accordant de la réputation, d'après les autres ; cependant la vérité a triomphé, et la nouvelle opinion est confirmée par un plus grand nombre de juges. Mais toi, si tu jouis d'une telle faveur que tu puisses parvenir au fortuné séjour gouverné par le Christ, fais dire pour moi, de la prière de *notre Père*, ce qui est nécessaire pour nous dans ce monde où nous ne pouvons plus pécher. » A ces mots, peut-être pour laisser la place à celui qui étoit

près de lui, il disparut dans le feu, comme le poisson s'enfonce dans l'eau. Je m'adressai à l'esprit que Guido m'avoit montré du doigt, et je lui dis que je désirois obtenir la faveur de savoir son nom. Cet esprit commença à répondre en ces termes : « Votre courtoise demande m'est si agréable, que je ne peux ni ne veux me cacher à vous. Je suis Arnault qui pleures et vas chantant ma folie passée dans ce séjour enflammé, et qui vois devant moi le jour que j'espère. Je vous en conjure au nom de cette valeur qui vous conduit au haut du séjour bienheureux, souvenez-vous, à propos, de ma douleur. »

Ensuite il se perdit dans le feu qui purifie les ames.

CHANT XXVII.

ARGUMENT.

Le Dante raconte une autre vision. Il monte ensuite à la partie la plus élevée de la montagne, et là Virgile le laisse en liberté de faire ce qu'il voudra, sans qu'il reçoive aucun conseil.

Le soleil lançoit ses premiers rayons sur la ville où son créateur répandit le sang qui nous racheta de nos fautes, à l'heure où l'Ebre roule ses eaux sous la balance, et où le Gange vomit ses flots enflammés par le midi; et pour nous le jour finissoit, quand l'ange de Dieu nous apparut plein de joie; il étoit hors de la flamme, et chantoit d'une voix plus éclatante que celle des mortels: «*Heureux ceux qui ont un cœur pur!*» ensuite il dit, quand nous fûmes près de lui: « Ames saintes, on ne passe pas outre, si d'abord le feu ne vous tourmente; entrez dans

les flammes; écoutez avec attention la voix que vous allez entendre. » Ces paroles me glacèrent de terreur, et je devins froid comme celui qui va être déposé dans la terre. Je levai mes deux mains en signe d'étonnement, regardant ces flammes, et me rappelant vivement les corps humains que j'avois vus condamnés au supplice du feu. Mes bons guides se tournèrent vers moi, et Virgile me dit : « Mon fils, ici l'on peut souffrir un tourment, et non pas la mort. Souviens-toi, souviens-toi : si je sus garantir ta vie sur les épaules de Géryon, que ne ferai-je pas maintenant que je suis près de Dieu! Tiens pour certain que si tu étois mille années dans ces flammes, tu ne sentirois pas brûler un de tes cheveux; et si tu crois que je te trompe, assure-t-en toi-même en approchant de ce feu un morceau de ton vêtement. Dépose désormais, dépose toute crainte; tourne par ici, et continue ta route avec sécurité. » Mais je me tenois immobile, malgré ce que me prescrivoit ma conscience. Quand Virgile vit que j'étois ainsi arrêté avec une sorte d'obstination, il se troubla un peu, et dit : « Mon fils, entre Béatrix et toi, il n'est que cette muraille. »

De même qu'au nom de Thisbé, Pyrame, prêt à mourir, ouvrit les yeux, et la regarda sous le mûrier, qui depuis produisit des fruits noirs, de même ma résistance étant vaincue, je me tournai vers mon sage maître, en entendant ce nom qui règne toujours dans mon cœur; alors il remua la tête, et dit: « Hé bien! nous voulons donc demeurer ici! » Ensuite il me sourit comme on fait à un enfant qui obéit pour obtenir un fruit. Mon guide me précéda pour entrer dans le feu, en priant Stace, qui avoit toujours marché avant moi, de me suivre à son tour. Quand je fus au milieu de ces flammes, je me serois jeté, pour me rafraîchir, dans une chaudière de verre bouillant, tant la chaleur étoit forte. Pour me donner du courage, mon père chéri me parloit de Béatrix en marchant, et me disoit : « Il me semble déjà voir ses yeux! » Nous étions guidés par une voix qui chantoit; en la suivant, nous sortîmes des flammes, et nous arrivâmes aux nouveaux degrés. Il partit d'une lumière voisine, que je ne pus regarder fixement, une voix qui dit : « *Accourez les bénis de mon père.* » La même voix continua ainsi : « Le soleil va disparoître; le soir approche; ne vous arrêtez pas;

regardez bien votre chemin avant que l'occident soit plongé dans les ténèbres. » Le sentier montoit droit devant nous; mon ombre, formée par le soleil qui baissoit, précédoit mon corps. A peine avions-nous franchi quelques marches, que mes guides et moi nous vîmes, à la hauteur de l'ombre, que le soleil disparoissoit avant que l'horizon se fût revêtu des mêmes couleurs dans toutes ses immenses parties, et que la nuit eût également distribué par-tout ses ténèbres. Nous nous fîmes chacun un lit d'un des degrés; mais c'étoit moins le plaisir de nous arrêter que l'âpreté de la montagne qui nous ôtoit la possibilité de continuer le chemin.

Telles que les chèvres avant d'avoir pris leur pâture, se sont hasardées, avec témérité, sur la cîme des montagnes, et ensuite, pendant la chaleur du jour, ruminent silencieusement à l'ombre, gardées par le pasteur qui s'appuie sur la houlette avec laquelle il chassera les animaux de proie; tel que le berger veille la nuit autour de son troupeau pour que les loups ne viennent pas le dévorer; tels nous étions tous trois entourés de toutes parts par la montagne, moi comme la chèvre, et mes

guides comme les bergers. On ne pouvoit que difficilement voir le ciel; mais, dans le petit nombre d'étoiles que j'apercevois, je remarquois qu'elles étoient plus claires et plus grandes qu'à l'ordinaire.

Pendant que j'étois occupé à les regarder et à méditer en moi-même, je fus surpris par le sommeil, par ce sommeil qui souvent fait connoître les événemens avant qu'ils arrivent.

A l'heure, je crois, où Cythérée, qui paroît toujours brûler d'un feu d'amour, commençoit à s'élever sur l'horizon de la montagne, il me parut que je voyois en songe une femme jeune et belle qui cueilloit des fleurs dans un pré, et qui disoit: « Quiconque demande mon nom, saura que je suis Lia, et que je tresse une guirlande de mes belles mains. Ici je me pare pour me plaire à moi-même, quand je me réfléchirai dans le miroir divin; mais ma sœur Rachel ne quitte jamais le sien et le contemple tout le jour; elle prend plaisir à y considérer ses yeux célestes, comme moi je m'étudie à me parer de mes mains : elle aime à contempler; moi à agir. »

Déjà l'aube, qui est d'autant plus agréable aux pélerins, qu'ils se rapprochent plus de

leur patrie, dissipoit les ténèbres et mon sommeil : je me levai en voyant les maîtres respectables déjà debout. Virgile me dit : « Ce doux fruit que les mortels recherchent avec tant d'avidité, te sera accordé aujourd'hui. » Jamais présent du renouvellement de l'année ne fit plus de plaisir que ces mots. Mon désir d'arriver s'augmentoit à un tel point, qu'à chaque pas je me sentois animé d'un nouveau courage.

Quand nous eûmes parcouru l'escalier sacré, et que nous eûmes atteint la partie la plus élevée, Virgile fixa sur moi ses regards, et me dit : « Mon fils, tu as vu le feu éternel et les flammes du Purgatoire, et tu es arrivé à un point où, par moi seul, je ne puis plus t'instruire. Je t'ai conduit ici avec toutes les ressources de mon esprit et de ma science. Prends pour guide maintenant ta volonté, qui ne peut plus te tromper; tu es sorti des voies difficiles et ténébreuses. Vois le soleil qui éclaire ton front, vois l'herbe, les fleurs et les arbrisseaux que cette terre produit d'elle même : en attendant que ces beaux yeux, qui, par leurs larmes, m'ont envoyé vers toi, viennent pleins de joie dans ce séjour, tu peux t'asseoir ou marcher

parmi ces fleurs. N'attens plus que je te parle ou que je t'instruise. Ton libre arbitre est droit et sain; tu ne pourrois que faillir en ne le suivant pas pour règle; aussi je te fais roi et père spirituel de tes propres pensées. »

CHANT XXVIII.

ARGUMENT.

Le Dante, se trouvant dans le Paradis terrestre, veut s'avancer vers une grande forêt. Le fleuve Léthé l'empêche d'y pénétrer. Sur ses bords il voit Matilde chantant et cueillant des fleurs. Cette femme, interrogée par le Dante, éclaircit quelques-uns de ses doutes.

Désirant chercher de toutes parts la forêt divine qui est ornée de plantes si belles et d'ombrages si frais, dont le jour nouveau tempéroit la douce couleur, je m'avançai lentement sans attendre davantage, en marchant à travers la campagne, sur un sol qui exhaloit des odeurs délicieuses.

Un vent léger, qui n'étoit soumis à aucune altération, me frappoit le front comme un doux zéphir, et agitoit les feuilles du côté où se forme la première ombre sur la montagne sacrée : mais elles n'étoient pas tellement agitées que les oiseaux cessassent de tous côtés

leurs doux concerts. Pleins de joie ils accueilloient la naissance de l'aurore par des chants, au milieu des feuilles qui sembloient répondre à cette mélodie. Tel est le bruit qui se répand à travers la forêt de Chiassi, quand Éole met en liberté le vent d'Afrique.

Mes pas, quoique rallentis, m'avoient déjà conduit dans l'antique forêt ; mais je ne pouvois reconnoître comment j'avois pu y entrer. Je vis le chemin interrompu par un fleuve qui, coulant à gauche, rafraîchissoit mollement l'herbe de ses rives. Toutes les eaux de la terre, les plus pures, paroîtroient troubles à côté de celle-ci, où tout se réfléchissoit à l'instant, quoiqu'elle coulât sous une ombre perpétuelle qui n'y laissoit jamais pénétrer ni le soleil ni la lune. Je m'arrêtai, et mes yeux s'avancèrent au-delà du fleuve pour y considérer la verdure ravissante des arbres. Là de même qu'il apparoit souvent à l'esprit un spectacle qui absorbe toute l'attention, il m'apparut une femme solitaire qui chantoit en cueillant les fleurs dont le chemin étoit orné. Je parlai ainsi : « O toi, vierge si belle, qui t'embrases à des rayons d'amour, si je dois en croire les traits qui peignent ton cœur, daigne approcher

sur le bord de ce fleuve, pour que je puisse comprendre ce que tu chantes. Ta situation me rappelle celle de Proserpine dans le temps où sa mère la perdit, et où elle-même perdit le printemps de la terre. »

Ainsi que la danseuse légère effleure le sol avec grâce, en paroissant ne faire aucun mouvement, la jeune femme courut à moi à travers les fleurs odorantes : comme une vierge à qui la pudeur fait baisser les yeux, elle satisfit à ma demande, en s'approchant tellement que j'entendis distinctement ses paroles.

Aussitôt qu'elle fut arrivée sur le bord où l'eau baigne les fleurs, elle daigna lever ses yeux sur moi. Je ne crois pas qu'on ait pu voir autant d'éclat dans les yeux de Vénus, que blessa par mégarde son fils qui n'a pas l'habitude de blesser sans malice. La vierge me sourioit, de la rive droite du fleuve, et continuoit de cueillir les fleurs que la terre produit sans semence. Il ne nous séparoit que de trois pas ; mais l'Hellespont où passa Xercès dont l'exemple devroit servir de frein à l'orgueil des hommes, n'excita pas plus le dépit de Léandre qui se jetoit à la mer entre Sestos et Abydos, que ce fleuve qui présentoit un tel obstacle de-

vant moi. Elle nous parla en ces termes : « Vous êtes ici étrangers, et vous croyez peut-être que je ris de vous, parce que je souris dans ce lieu choisi pour être le séjour de l'humaine nature; mais le psaume où il est dit : « *Vous m'avez réjoui* » vient lever le voile qui cachoit la vérité à votre entendement. Toi qui es devant, et qui m'as prié de parler, dis, veux-tu quelqu'autre explication de moi ? Je suis venue pour répondre à tes questions, qu'il te suffise de le savoir. »

Je parlai ainsi : « Cette eau et le bruit que j'entends dans la forêt combattent en moi une idée toute contraire que l'on m'a communiquée. » La vierge reprit : « Je te dirai quelle est la cause de ton étonnement, et il va céder à mes raisons.

» La souveraine béatitude, qui ne se complait qu'en elle-même, créa l'homme innocent et porté au bien, et lui donna ce lieu pour arrhes de la paix éternelle. A cause de sa faute, l'homme demeura ici peu de temps; à cause de sa faute, il changea en plaintes et en gémissemens une joie innocente et des plaisirs purs : afin que les désordres que nécessitent, plus bas, les exhalaisons de l'eau et de la terre qui sont produites par la chaleur du soleil, ne vinssent pas troubler l'homme dans ce séjour, ce mont fut ainsi

élevé vers le ciel, et il est exempt de ces révolutions de l'atmosphère, depuis l'espace qui s'étend ici jusqu'à la porte qui le ferme. Or, comme, dans ce circuit immense, l'air, s'il peut parcourir le tour du cercle dans cette hauteur qui n'est sujette à aucune altération, est mis en mouvement avec le premier mobile; un tel mouvement en imprime un à la forêt, parce qu'elle est touffue. La plante frappée cause le vent qui, en tournant, produit lui-même une secousse. L'autre terre, suivant qu'elle est digne, ou par elle-même, ou par le ciel dont elle reçoit les influences, produit des fruits de diverses natures. Après avoir entendu cette explication, on ne seroit pas étonné de trouver des plantes sans en avoir auparavant connu la semence. Tu dois savoir que la plaine sacrée où tu te trouves est remplie de toutes sortes d'arbustes, et a des fruits qu'on ne recueille pas sur la terre. L'eau que tu vois ne provient pas d'une source entretenue par des vapeurs retombées du ciel, comme les eaux d'un fleuve qui perd et recouvre ses ondes; mais elle sort d'une fontaine invariable et éternelle qui retrouve dans la volonté de Dieu tous les flots qu'elle verse par ses deux canaux. De ce côté elle descend avec une vertu

qui ôte la mémoire du péché; de l'autre elle donne le souvenir de chaque bienfait; d'un côté elle s'appelle Léthé, et de l'autre Eunoë. Ces fleuves ne produisent leur effet que quand on a bu de tous les deux. Leurs eaux ont une saveur qui surpasse celle des autres, et quoique tu doives être assez satisfait pour que je ne t'entretienne pas davantage, je te donnerai, par une grâce particulière, un autre déta[illegible]t je ne pense pas que mes paroles te soient moins précieuses, parce que je t'aurai parlé plus que je ne t'aurai promis. Les poètes qui ont décrit autrefois l'âge d'or et son état heureux, ont peut-être placé ce lieu sur le Parnasse. Mais c'est ici que les hommes vécurent dans la première innocence; ici ils trouvoient un printemps continuel et les fruits les plus exquis. Cette eau enfin est le nectar tant célébré. »

Alors je me tournai vers mes poètes chéris, et je vis qu'ils avoient souri à ces dernières paroles; ensuite je fixai mes yeux sur la femme céleste.

CHANT XXIX.

ARGUMENT.

Le Dante et Matilde marchent le long du fleuve; elle lui fait remarquer une nouvelle apparition.

LA Vierge finit par chanter, avec l'accent d'une femme enflammée d'amour, ces saintes paroles : « *Heureux ceux dont les péchés sont remis.* » Et telle que ces nymphes qui s'échappent dans les forêts les unes pour voir, les autres pour fuir le soleil, elle s'avança contre le cours du fleuve en cotoyant ses bords, et je la suivois en réglant ma marche sur la sienne. Nous eûmes à peine fait cinquante pas, que les deux rives du fleuve tournèrent, et que je pus continuer de marcher au levant. Nous nous avançâmes encore peu de temps, et la Vierge se tourna tout-à-fait vers moi et me dit : « Frère, regarde et écoute. » Une lueur subite traversa

la forêt dans toutes ses parties, et je crus que c'étoit un éclair; mais comme un éclair s'évanouit aussitôt qu'il a paru, et que cette splendeur continuoit de briller, je disois en moi-même : quel est ce spectacle? Une mélodie douce récréoit l'air lumineux : un juste zèle me fit alors blâmer la hardiesse d'Ève. Là où le ciel et la terre obéissoient à Dieu, cette femme seule, qui venoit à peine d'être formée, ne put souffrir aucun voile d'ignorance : si elle s'étoit soumise pieusement à son devoir, j'aurois senti plutôt et plus long-temps les ineffables voluptés de ce séjour. Tandis que je m'avançois, tout occupé, parmi ces premières délices du plaisir éternel, et que j'avois le désir de goûter des joies nouvelles, tout l'air me parut s'enflammer devant moi sous les feuilles des arbres, et je compris que le doux son que j'avois entendu étoit un chant mélodieux. O Vierges saintes! si jamais pour obtenir vos faveurs, j'ai supporté la faim, le froid et les veilles, la nécessité veut que j'implore ici votre secours. Il faut que la fontaine d'Hélicon m'abreuve de ses eaux inspiratrices, et qu'Uranie et ses sœurs accourent à mon aide, pour que je puisse dignement préparer et mettre en vers des faits difficiles à croire.

La longue distance me fit penser ensuite que j'apercevois sept arbres d'or; mais quand je fus si près que cet objet sur lequel mes sens me trompoient fut pour moi facile à distinguer, la vertu qui prépare à la raison la matière de ses observations m'apprit que je voyois des candélabres, et que les voix chantoient *Hosanna*. Le bel ordre de ces candélabres leur donnoit un éclat plus brillant que celui de la lune, lorsqu'elle paroît à minuit dans son plein, et par un temps calme. Rempli d'admiration, je me retournai vers le bon Virgile, et je vis que ses yeux n'annonçoient pas moins d'étonnement que les miens.

Je reportai mes regards sur les hauts candélabres qui s'avançoient avec plus de lenteur que les jeunes épouses ne marchent au lit nuptial. La Vierge me cria : « Pourquoi te complais-tu seulement à regarder ces vives lumières, et ne considères-tu pas ce qui les suit? » Alors je vis des personnages vêtus de blanc suivre ces candélabres comme leurs guides. Jamis la blancheur de leurs vêtemens n'a pu être imitée sur la terre. L'eau réfléchissoit ce doux éclat, et comme un miroir, si je la regardois, elle réfléchissoit aussi à gauche les traits de ma

personne. Quand, de mon côté, je fus arrivé à un point où le fleuve seulement me séparoit de ce cortège, je m'arrêtai pour mieux considérer ce spectacle; je vis alors des flammes se détacher des candélabres, et s'approcher comme des pinceaux qui laissoient derrière eux l'air empreint de leurs vives couleurs, et le chargeoient de sept lignes qui avoient les teintes de l'iris et celles de la ceinture de la nymphe de Délos. Ces lignes colorées s'étendoient au-delà de ma vue, et autant qu'il me sembloit, le premier candélabre étoit éloigné de dix pas du suivant. Sous ce beau ciel que je viens de décrire, marchoient, deux à deux, vingt-quatre vieillards couronnés de lys; ils chantoient : «*Sois bénie entre les filles d'Adam!* Que tes beautés soient bénies éternellement! »

Après que tous ces personnages élus eurent traversé la prairie couverte de fleurs, qui étoit devant moi, je vis, comme on voit dans le ciel les étoiles se succéder, quatre animaux s'avancer couronnés de feuilles verdoyantes; ils avoient chacun six ailes dont les plumes étoient remplies d'yeux, comme seroient ceux d'Argus, s'il vivoit encore. Lecteur, je ne consacre plus mes vers à décrire la forme de ces animaux mystérieux; la né-

cessité d'entreprendre une autre description me force ici à être précis; mais lis Ézéchiel qui les dépeint tels qu'il les vit venir des contrées habitées par l'Aquilon, au milieu des vents, des nuages et des flammes : ils étoient tels qu'il les a décrits dans sa prophétie, à l'exception des plumes pour lesquelles je suis l'autorité de Jean qui s'éloigne de celle d'Ézéchiel. Entre les quatre animaux, on voyoit un char triomphal porté sur deux roues, et traîné par un griffon qui élevoit ses ailes entre les lignes de feu sans les rompre : elles s'étendoient au-delà de la vue. Dans une portion du corps du griffon qui avoit la forme de l'aigle, les membres étoient d'or; dans l'autre qui avoit la forme du lion, ils étoient blancs, mêlés de pourpre. Non-seulement Rome ne vit pas triompher l'Africain ou Auguste dans un char si brillant; mais celui même du soleil n'auroit pas eu tant d'éclat; celui du soleil que l'ignorance fit foudroyer par la justice terrible de Jupiter qui accorda cette grâce aux prières de la terre.

Du côté de la roue droite, on voyoit danser en rond trois femmes : l'une étoit si rouge, qu'on l'auroit à peine distinguée dans le feu; l'autre sembloit avoir des chairs d'émeraude;

la troisième avoit la blancheur de la neige fraîchement tombée : elles étoient guidées tantôt par la femme blanche, tantôt par la femme rouge, et pendant que chantoit cette dernière, les deux autres continuoient de danser en rond. A la gauche du char, on voyoit danser quatre autres femmes vêtues de pourpre : elles suivoient une d'elles qui avoit trois yeux à la tête. Après ce spectacle, je vis deux vieillards différemment vêtus, et tous deux dans une attitude vénérable et tranquille. L'un paroissoit avoir l'habit des disciples de ce grand Hippocrate dont la nature fit présent à ses enfans les plus chers. L'autre montroit un soin différent en tenant une épée brillante et aiguë qui m'effraya, quoique je fusse de l'autre côté du fleuve. Je vis ensuite quatre personnages d'une humble contenance, et derrière eux, j'aperçus un vieillard seul qui dormoit, mais avec une figure vive et spirituelle : les sept derniers avoient les mêmes vêtemens que les vingt-quatre premiers ; mais des couronnes de lys n'ornoient pas leurs têtes. Ils portoient des tresses de roses et d'autres fleurs vermeilles : tellement que celui qui n'auroit pas été à une grande distance, auroit juré que

le sommet de leur tête étoit environné de flammes.

Quand le char fut vis-à-vis de moi, on entendit un coup de tonnerre : les saints personnages parurent interdits et s'arrêtèrent avec les candélabres et tout le cortège.

CHANT XXX.

ARGUMENT.

Béatrix, descendue du ciel, reprend le Dante de son peu de prudence qui l'a entraîné dans une conduite toute autre que celle qu'elle lui avoit indiquée pour son salut.

QUAND ce bruit eut suspendu la marche de ce Septentrion du premier ciel, qui ne connoît ni levant, ni couchant, ni aucune autre tache que celle du péché, et qui là instruisoit chacun de son devoir, comme notre Septentrion instruit le nautonier qui veut venir au port, les saints personnages, placés entre le griffon et les candélabres, se tournèrent vers leur char, qui est leur paix éternelle; et un d'entr'eux, comme s'il fût à cet effet envoyé du ciel, chanta trois fois à voix haute : « Épouse, viens du Liban. » Les autres chantèrent les mêmes paroles après lui. De même que les bienheureux, au jour du dernier jugement, se leveront de leur tom-

beau, en se revêtant de leur chair; ainsi à la voix d'un si vénérable vieillard, cent ministres et messagers de la vie éternelle se levèrent de dessus le char divin ; ils disoient tous : « *Bienheureux, toi qui arrives !* » et ils jetèrent des fleurs autour d'eux, en ajoutant : « *Jetons des lys à pleines mains.* »

J'ai vu, au commencement du jour, tout l'horizon affranchi de nuages, et la partie de l'orient nuancée d'une teinte de rose au milieu de laquelle naissoit le soleil dont on pouvoit supporter l'éclat à cause des légères vapeurs qui le couvroient ; de même à travers un nuage de fleurs que jetoient ces mains angéliques, et qui retomboient de toutes parts, je vis une femme qui avoit les épaules couvertes d'un manteau vert, et qui étoit vêtue d'une draperie de la couleur d'une flamme ardente ; un voile blanc et une couronne de feuilles d'olivier ornoient encore sa tête : mon esprit, quoiqu'il y eût long-temps qu'il fût saisi de stupeur en sa présence, sans bien discerner à l'aide de mes yeux qui pouvoit être devant moi, sentit par la vertu cachée qui sortit de cette femme, la grande puissance d'un ancien amour. Aussitôt que ma vue eut été frappée par cette vertu

souveraine qui m'avoit blessé avant que je fusse entré dans l'adolescence, je me tournai à gauche avec ce respect qu'éprouve l'enfant qui court à sa mère quand il a peur ou quand il est affligé, et je dis à Virgile : « Je n'ai pas une goutte de sang qui ne soit agitée : je reconnois les traits de mon ancienne flamme. » Mais Virgile avoit disparu, ce doux père, ce Virgile à qui l'on avoit confié mon salut ; et l'aspect du séjour que perdit notre antique mère ne put m'empêcher de verser un torrent de larmes.

« O Dante! parce que Virgile a disparu, ne verse pas, non ne verse pas de larmes, tu dois pleurer pour une autre douleur! » Ainsi me parla la femme céleste. Je vis, lorsque je me retournai au bruit de mon nom que je dois répéter ici, qu'elle étoit assise sur la partie gauche du char, comme un amiral qui va voir de la poupe ou de la proue comment manœuvrent les commandans des autres vaisseaux, et qui les encourage à faire leur devoir : c'étoit la même femme qui m'avoit apparu sous le nuage de fleurs jetées par les anges ; elle fixoit ses yeux sur moi, quoique le voile entouré de feuilles consacrées à Minerve, et qui descendoit de sa tête, ne laissât pas tout-à-fait

apercevoir ses traits. Bientôt avec le même air altier, elle commença ainsi, telle que celui qui, en parlant, réserve, pour la fin de son discours, les invectives les plus fortes: « Regarde, suis-je bien, oui, suis-je bien Béatrix? Comment t'es-tu donc décidé à gravir la montagne? ne savois-tu pas qu'ici l'homme est heureux? » A ces mots mes yeux se baissèrent sur l'onde pure; mais y reconnoissant ma confusion, je les reportai sur l'herbe, tant la honte avoit abattu mon visage. Béatrix me parut insultante, comme une mère paroît l'être pour son fils, quand il trouve une saveur amère aux reproches de la tendresse maternelle.

La femme sainte cessa de parler, et les anges chantèrent aussitôt: « *Seigneur, j'ai espéré en toi.* » Mais ils ne passèrent pas la strophe où il est dit: « *Tu as placé mes pieds*, etc. »

De même que la neige qui couvre les montagnes ombragées de l'Italie se congèle, endurcie par les aquilons que vomit l'Esclavonie, et ensuite après s'être amollie au premier souffle du vent venu de la terre qui n'a pas d'ombre contre le soleil, se fond comme la cire est fondue par le feu; de même je ne pus verser des larmes et pousser des soupirs avant que les êtres

dont les ames sont en harmonie avec les chants des sphères éternelles, eussent fait entendre leur douce mélodie : mais quand leurs voix suaves m'eurent animé à l'espérance plus que si elles avoient dit à Béatrix : « Pourquoi le maltraiter ainsi, » la glace qui enchaînoit mon cœur se fondit en un torrent de pleurs et de gémissemens.

Cependant Béatrix, immobile sur la partie droite du char, adressa ces paroles aux saintes substances : « Vous veillez dans la divine lumière; le cours des siècles ne vous est dérobé ni par le sommeil, ni par l'ignorance; aussi j'expliquerai mieux ma réponse, non pas pour vous, mais pour celui-là qui pleure de l'autre côté du fleuve, afin que sa douleur égale sa faute. Ce coupable, non-seulement par l'influence des sphères qui donnent une impulsion à chaque chose naissante, selon que dominent les étoiles bienfaisantes ou maléfiques, mais par l'abondance des grâces divines, qui, en descendant sur nous, élèvent des vapeurs qu'on ne peut suivre des yeux, fut, dans son jeune âge, tellement disposé par des vertus reçues de Dieu et des cieux, que toute bonne habitude auroit produit en lui de merveilleux effets : mais le terrein mal

semé et mal cultivé, devient d'autant plus sauvage, qu'il a plus de force et de sève. Je soutins ce coupable quelque temps par mes regards, en lui montrant mon visage enfantin ; je le conduisis dans la véritable route; mais, quand je fus sur le seuil de mon second âge et que je changeai de vie, le parjure me quitta et se livra à d'autres, parce qu'ayant déposé ma dépouille mortelle pour devenir plus belle et plus puissante, je lui parus moins chère et moins agréable: il tourna ses pas vers le faux chemin, en suivant les trompeuses images du bien qui ne tient aucune promesse. En vain j'obtins de Dieu pour lui de saintes inspirations avec lesquelles je le rappelai pendant ses songes et pendant ses veilles; il en tint peu de compte; il s'abandonna tellement au vice que, pour assurer son salut, il devenoit nécessaire de lui faire connoître le royaume de douleurs; aussi je visitai la porte de cet empire, et en pleurant j'adressai des prières à celui qui l'a conduit jusqu'ici. Ce coupable enfin violeroit les décrets de Dieu, s'il passoit le Léthé et s'il goûtoit de ces mets avant d'avoir, en expiation de ses fautes, versé quelques larmes de repentir. »

CHANT XXXI.

ARGUMENT.

Le Dante confesse toutes ses fautes à Béatrix. Bientôt, plongé par Matilde dans le fleuve Léthé, il boit de ses eaux.

« O TOI qui es au-delà du fleuve sacré, me dit Béatrix sans s'arrêter, en m'adressant directement la fin de ses discours qui m'avoient parus si poignans, réponds, réponds, ai-je dit la vérité? Il faut que ton aveu confirme de telles accusations. » J'étois si confondu, quoique je fusse disposé à répondre, que la parole expira sur mes lèvres. Matilde attendit quelque temps, ensuite elle ajouta : « Que penses-tu? Réponds-moi, tes péchés n'ont pas encore été lavés par les eaux saintes. » La peur et la confusion réunies m'arrachèrent un *oui* prononcé si foiblement, que Béatrix put apercevoir plutôt le mouvement de mes lèvres qu'elle ne put entendre ce mot. De même qu'une arbalète

mal tendue fait rompre la corde et l'arc, et ne lance qu'une flèche mal assurée, de même je fus accablé sous le poids de ma honte; je versai un torrent de larmes, et je n'eus plus la force d'articuler des paroles.

Alors Béatrix me parla ainsi: « Au milieu des nobles désirs qui te portoient à aimer le seul souverain qui soit désirable, quelle voie interceptée, quelles chaînes ont arrêté ta marche? Pourquoi as-tu sitôt perdu l'espérance d'approcher davantage du but? Quels charmes, quels attraits t'ont déterminé à suivre ainsi les traces des autres? » Après un soupir amer je pus à peine répondre en pleurant: « Les objets mondains et leurs faux plaisirs ont détourné mes pas depuis que vous avez disparu à mes yeux. » Béatrix reprit ainsi: « Quand tu tairois, quand tu nierois ces fautes que tu avoues, elles n'en seroient pas moins connues du juge à qui rien n'est caché: mais lorsque l'aveu du péché tombe de la propre bouche du pécheur, l'épée de la divine justice est émoussée dans notre céleste cour. Cependant, pour que ton erreur te cause moins de honte, et pour qu'une autre fois, en entendant les sirènes, tu conserves plus de courage, cesse de verser des pleurs et écoute. Tu

apprendras que mon trépas devoit t'éloigner des viles jouissances du monde. L'art et la nature ne t'ont jamais offert autant de plaisirs que tu en as reçu du beau corps où je fus renfermée, et qui n'est plus que poussière; et si le comble des délices te fut enlevé à ma mort, quel autre objet mortel pouvoit donc exciter tes désirs? Aux premiers coups dont te frappèrent les faux biens de la terre, tu devois diriger tes regards vers le ciel, en me suivant, moi, qui n'étois plus un objet de volupté à tes yeux. Tu ne devois être détourné de cette contemplation sublime pour recevoir des coups plus rudes, par aucun objet d'amour, ou par aucune autre vanité de si courte durée. Un oiseau jeune ne connoît bien que la seconde ou la troisième fois les embûches qu'on lui dresse; mais c'est en vain qu'on tend les filets ou qu'on lance la flèche pour les vieux oiseaux pleins d'expérience. »

Je ressemblois aux enfans qui, les yeux à terre, en silence, couverts de honte, et reconnoissant leur faute, en conçoivent du repentir. Béatrix reprit: « Puisque mes paroles ont excité ta douleur, montre ta barbe épaisse, et en me considérant tu sentiras redoubler ta peine. »

Les coups du vent du nord ou ceux du vent qui souffle des contrées gouvernées par Iarbe, arrachent le hêtre robuste des entrailles de la terre plus facilement que je ne levai les yeux sur Béatrix à son commandement, et lorsqu'elle parla de ma barbe touffue, au lieu de parler de mes yeux, je sentis l'amertume de ce langage. Quand je levai la tête je remarquai que les sublimes créatures cessoient de jeter des fleurs. Mes yeux éblouis virent cependant Béatrix tournée vers la bête sacrée qui ne forme qu'une seule personne en deux natures. Malgré son voile et la distance où le fleuve laissoit cette femme divine, elle me paroissoit encore plus belle qu'elle ne l'avoit été sur la terre. Les remords de la conscience me portèrent tellement à me repentir, que je conçus de la haine pour tout ce qui avoit pu me distraire de Béatrix. Je fus pénétré d'un tel mouvement de reconnoissance que je tombai évanoui, et celle qui m'avoit adressé tant de reproches, sait ce que je devins. Lorsque mon cœur rendit l'activité à mes sentimens extérieurs, je vis auprès de moi la femme que j'avois aperçue la première; elle me disoit de m'appuyer sur elle; alors elle me traîna dans le fleuve où je fus plongé jusqu'à la bouche, et elle se retira sur

l'eau avec la rapidité d'un léger esquif. Quand je fus près de la rive bienheureuse, j'entendis chanter d'un ton si doux, « Tu me purifieras, » que je ne puis ni décrire ce chant ni me le rappeler. La femme céleste ouvrit les bras, me saisit la tête et me submergea si profondément que je dus être abreuvé de cette eau : elle m'en retira ensuite, et elle m'offrit en cet état aux quatre belles danseuses qui m'embrassèrent. Alors elles commencèrent à chanter : « Ici nous sommes des nymphes ; dans le ciel nous sommes des étoiles. Avant que Béatrix descendît au monde, nous fûmes désignées pour être ses servantes : nous te conduirons à elle ; mais pour que tu puisses supporter la lumière éblouissante qui est dans ses regards, les trois femmes qui sont de l'autre côté du char, et qui ont la vue plus pénétrante, fortifieront tes yeux. » Ensuite elles me conduisirent vers le flanc du griffon où je vis Béatrix qui avoit le visage tourné vers nous. Elles dirent : « Contemple-la de toutes tes facultés visuelles, puisque nous t'avons placé devant ces émeraudes sur lesquelles l'amour a aiguisé ses flèches pour te frapper. » Mille désirs brûlans

attachèrent ma vue sur ces yeux resplendissans qui contemploient fixement le Griffon. De même que le soleil répercute ses rayons dans le miroir, de même la bête à deux natures envoyoit ses rayons dans les yeux de Béatrix, tantôt sous une forme et tantôt sous une autre. Pense, ô lecteur, à mon étonnement, quand je voyois la bête immobile, et que son image, réfléchie dans les yeux de Béatrix, offroit des natures différentes.

Pendant que mon ame pleine de stupeur et de joie goûtoit avidement de ce mets divin, dont on est de plus en plus insatiable, les trois autres femmes qui s'annonçoient pour être d'un rang plus illustre, s'avancèrent en dansant, et en disant dans leurs chants angéliques : « Tourne, Béatrix, tourne tes yeux saints vers ce fidèle ami qui a entrepris un si long voyage pour te contempler; accorde-nous la grâce de lui montrer ton noble visage, afin qu'il distingue cette seconde beauté que tu lui caches. »

O splendeur d'une lumière éternelle, quel est celui qui ayant pâli à l'ombre du Permesse, ou qui s'étant abreuvé constamment de son onde inspiratrice, ne se sentiroit pas découragé en

espérant de reproduire ton éclat tel qu'il m'éblouit, lorsque là, où les ministres du ciel t'environnent en faisant entendre leurs chants, tu parus découverte à mes yeux qui purent te contempler sans obstacle!

CHANT XXXII.

ARGUMENT.

Le poète arrive au pied de l'arbre de la science du bien et du mal; il y est surpris par le sommeil.

Mon esprit étoit si attentif à satisfaire un désir qui m'avoit tourmenté pendant dix révolutions du soleil, que mes autres sens étoient restés sans action, et ils se fixoient sur cet objet avec une telle avidité, qu'aucun autre ne pouvoit les occuper, tant ce sourire enchanteur avoit su les attirer par un attrait dont j'avois déjà senti la puissance. Je fus forcé de me tourner à gauche vers les femmes sacrées, parce que je les entendis me dire que je regardois trop fixement Béatrix; et cette disposition incommode qui se trouve dans les yeux frappés par l'éclat du soleil, me priva quelque temps de la faculté de voir; mais quand ils se furent arrêtés sur un éclat moins vif (je parle ainsi,

parce qu'il étoit moindre relativement à celui que jetoient les yeux de Béatrix), je vis que la glorieuse armée avoit tourné à droite, ayant devant soi les sept candélabres, et marchant au levant. Comme un bataillon se fait un abri de ses boucliers et tourne graduellement avec ses enseignes, avant que l'évolution puisse être terminée, de même la milice du céleste royaume qui précédoit le char triomphal, défila une seconde fois dans le même ordre, avant que le timon du char fût retourné. Les femmes sacrées reprirent leur place, et le Griffon mit en mouvement le char béni, sans avoir agité ses ailes. La belle vierge qui m'avoit fait passer le fleuve, Stace et moi, nous suivîmes tous trois la route qui décrivoit le plus petit cercle.

Nous marchions au bruit des chants angéliques dans cette antique forêt privée de ses habitans par la faute de celle qui ajouta foi aux paroles du serpent, et nous étions à peine avancés de trois portées de trait, quand Béatrix descendit. J'entendis tout le cortège murmurer le nom d'Adam, et on entoura un arbre dépouillé de verdure dans tous ses rameaux : on auroit admiré sa hauteur excessive, même dans les bois des habitans de l'Indus. On cria

autour de l'arbre indestructible : « Sois béni, ô Griffon, toi qui ne déchires pas cet arbre d'une douce saveur, depuis que le corps humain, illicitement nourri de ses fruits, fut dévoué aux tourmens ! » et c'est ainsi que l'animal à deux natures conserve la semence de toute justice. Alors s'étant tourné vers le char qu'il avoit tiré, le Griffon le rangea le long de l'arbre dépouillé de feuilles, et l'assujettit avec une de ses branches.

Comme nos plantes, lorsque l'astre de l'univers paroît accompagné de l'éclat qui brille autour du céleste poisson, se couvrent de mille bourgeons, et reprennent leur couleur primitive, avant que le soleil guide ses coursiers sous une autre étoile, l'arbre qui étoit auparavant si dépouillé se couvrit subitement de fleurs dont la couleur étoit moins éclatante que celle de la rose, et plus vive que celle de la violette. Je n'ai jamais entendu l'hymne que le cortège chanta alors autour de l'arbre, et cet hymne ne se chante pas sur la terre. Si je pouvois retracer comment ces yeux impitoyables à qui leur vigilance coûta si cher, succombèrent au sommeil pendant le récit des aventures de Syrinx, semblable à un peintre qui saisit un modèle, je décrirois comment je

m'endormis : mais qu'un autre entreprenne cette tâche : je vais représenter le moment où je me réveillai. Un vif éclat perça le voile qui étoit devant mes yeux, et j'entendis ces mots : « Lève-toi, que fais-tu ? » Je me trouvai alors tel que devinrent Pierre, Jean et Jacques, lorsqu'après avoir été conduits sur la montagne, et avoir été renversés à la vue des fleurs divines de l'arbre dont le fruit est la nourriture la plus délicieuse des anges, et excite parmi eux une joie éternelle, ils se relevèrent à la parole de celui qui sut rompre un sommeil bien plus redoutable, et que se voyant quittés par Moyse et Élie, ils remarquèrent que la couleur de la robe de leur maître avoit changé. J'aperçus près de moi la femme sacrée qui m'avoit conduit auparavant le long du fleuve ; dans mon effroi je m'écriai : « Où est Béatrix ? » La femme répondit : « Vois, regarde, elle est assise sous les feuilles nouvelles de l'arbre. Vois la compagnie qui l'environne. Les autres remontent avec le Griffon vers le ciel d'où ils viennent de descendre, en chantant des hymnes plus doux et plus mystérieux que ceux que tu as entendus. » Je ne sais si elle continua de parler davantage, parce que j'avois déjà contemplé celle qui m'avoit

distrait de tout autre objet étranger. Elle étoit assise sur la terre de vérité, comme si on lui eût confié la garde du char que j'avois vu attacher à l'arbre par le Griffon à deux natures. Autour d'elle étoient rangées en cercle les sept nymphes, tenant chacune en main un des sept candélabres que ne peuvent éteindre ni l'Aquilon ni l'Auster.

Béatrix me dit : « Dans l'autre monde tu ne seras pas long-temps un étranger, tu seras éternellement avec moi habitant de cette Rome dont Jésus-Christ est citoyen. Cependant, pour l'utilité de ceux qui vivent dans l'erreur, fixe tes yeux sur le char, et reporte là-bas ce que tu auras vu. » Et moi, qui étois dévoué à ses moindres commandemens, je portai mon esprit et ma vue vers le point qu'elle m'indiquoit. Quand les nuages ont le plus de densité, la foudre ne tombe pas avec plus de rapidité que l'oiseau de Jupiter ne descendit le long de l'arbre, en rompant ses branches, et en dispersant ses fleurs nouvelles. Il heurta de toute sa force le char qui plia, comme un vaisseau cède de toutes parts aux efforts de la tempête. Je vis ensuite un renard affamé s'approcher du char triomphal; mais Béatrix lui

reprochant ses ravages abominables, le fit fuir aussi rapidement que le lui permirent sa foiblesse et sa maigreur; ensuite l'aigle, du même point d'où elle étoit descendue d'abord, entra dans le char qu'elle remplit de ses plumes; et il sortit du ciel une voix, accompagnée de soupirs, qui s'écria : « O ma barque, comme tu es mal dirigée! » Il me parut ensuite que la terre s'entr'ouvroit entre les deux roues, et j'en vis sortir un dragon qui frappa le char de sa queue; et comme la guêpe qui retire son aiguillon, il arracha une partie du fond du char, avec un mouvement de joie; ce qui resta du fond du char se recouvrit des plumes de l'aigle, offertes peut-être avec une intention chaste et bienveillante, comme la terre négligée se couvre de mousse : les roues et le timon en furent remplis en moins de temps qu'il n'en faut pour exhaler un soupir.

Le char sacré, ainsi transformé, laissa voir trois têtes sur son timon, et une autre à chacun des coins. Les premières étoient armées de cornes comme les bœufs; les quatre autres n'en portoient qu'une seule sur le front : jamais on ne vit sur terre un semblable monstre. J'aperçus ensuite une prostituée à moitié nue, qui,

comme un rocher sur une haute montagne, s'assit sur le char en portant autour d'elle ses regards impudiques; je vis encore près d'elle un géant qui sembloit veiller à sa garde : ils se donnoient tous deux des baisers lascifs; mais comme la prostituée tourna vers moi ses regards libertins et avides, son féroce gardien la frappa de la tête aux pieds; puis dans sa jalousie et dans sa colère, il détacha le char devenu monstrueux, et l'entraîna dans la forêt qui me déroba la vue du char et de la prostituée.

CHANT XXXIII.

ARGUMENT.

Le Dante, toujours conduit par Matilde, goûte des eaux du fleuve Eunoë; ensuite il se trouve purifié, et digne de s'élever au séjour des étoiles.

LES sept femmes chantèrent alternativement cet hymne : « Dieu ! les nations sont venues. » Elles accompagnoient leur douce harmonie de quelques larmes; et Béatrix, pieuse et affligée, les écoutoit avec cet abattement qu'on observa sur le visage de Marie au pied de la croix; mais quand les femmes eurent cessé de chanter, elle se leva, et animée comme la flamme, elle dit : « Sœurs chéries, encore un peu de temps et vous ne me verrez plus; encore un peu de temps et vous me verrez. » Ensuite en ne faisant qu'un signe, elle plaça devant elle les sept femmes, et après elle, moi, Matilde et le sage qui ne nous avoit pas quittés. Nous avancions

dans cet ordre; à peine eût-elle fait dix pas, que ses yeux vinrent frapper les miens, et elle me dit, d'un son de voix doux : « Marche près de moi pour que tu puisses m'écouter plus facilement si je viens à te parler. » Quand je me fus rapproché d'elle, elle ajouta : « Mon frère, pourquoi venant ainsi avec moi, ne te hasardes tu pas à m'interroger? » Tel que ceux qui, pénétrés de respect, en parlant à leur supérieur, ne peuvent articuler que des paroles à mi-voix, je commençai ainsi d'un son de voix entrecoupé : « Sainte femme, vous connoissez les besoins de mon ame, et ce qui peut les satisfaire : » — « Je veux, répondit-elle, que tu te dépouilles de toute honte, et que tu ne parles pas comme un homme qui se complaît dans un songe imposteur; apprends que le fond du char que le serpent a percé de sa queue, a existé mais n'existe plus : celui qui est la cause de sa ruine doit croire que la vengeance de Dieu ne craint pas les sacrifices expiatoires. On ne verra pas toujours, sans héritier de sa gloire, l'aigle qui a laissé ses plumes dans le char, et qui en a fait d'abord un être monstrueux, et ensuite la proie de ses ennemis. Je vois d'avance, et je le prédis comme un événement prochain,

qu'il naîtra des étoiles propices dont aucune résistance ne pourra arrêter l'influence éternelle, et qu'elles amèneront une époque, où un chef envoyé de Dieu détruira la prostituée et le géant qui s'est rendu coupable avec elle. Peut-être ne comprends-tu pas ma prédiction, parce que, semblable à celle de Thémis et du Sphynx, elle est couverte d'un voile impénétrable pour toi; mais bientôt les faits seront d'autres naïades qui expliqueront cette enigme obscure sans crainte pour leurs troupeaux et leurs moissons. Souviens-toi de mes paroles; reporte les, telles que je te les confie, à ceux qui jouissent de cette vie qu'on doit plutôt appeler un pas vers la mort; et quand tu les écriras, n'oublie pas de dire dans quel état est l'arbre que tu as vu attaquer deux fois. Celui qui détruit ses fleurs ou qui rompt son écorce, offense Dieu par un blasphème de fait; car Dieu l'a créé saint pour son seul usage. La première ame qui a mangé son fruit, a dû attendre, dans la peine et dans le désir, pendant plus de cinq mille ans, le Sauveur, qui, par sa mort, a satisfait pour le péché d'un autre.

» Tu es privé de sens, si tu ne comprends pas que c'est par un motif mystérieux que

cet arbre est si élevé et si étendu vers la cîme. Si de vaines pensées n'eussent produit sur ton esprit l'effet des eaux de l'Elsa, si de frivoles plaisirs ne l'eussent taché, comme le sang de Pyrame souilla le fruit du mûrier, à la seule vue de l'arbre et à l'aide de tant de circonstances, tu aurois connu la justice de Dieu, qui vous a défendu d'en cueillir les fruits. Mais puisque ton intelligence est devenue toute de pierre et que tu es sali par le péché, au point que l'éclat de mes révélations t'éblouit, je veux, par le motif qui fait rapporter aux pélerins un bourdon ceint de palmes bénites, que tu conserves mes paroles, sinon écrites, au moins profondément gravées dans ta mémoire. »

Je répondis : « Vos paroles sont fortement arrêtées dans mon souvenir, comme l'empreinte est fidèlement conservée par la cire ; mais pourquoi ces paroles, qui me sont si chères, s'élancent-elles au-delà de mon intelligence, tellement que, plus je fais d'efforts pour les comprendre, moins je puis y parvenir? » — « C'est, reprit Béatrix, afin que tu connoisses l'école que tu as suivie, que tu puisses apprécier combien peu elle s'accorde avec mes préceptes, et qu'enfin tu voies que votre doctrine s'éloigne

de celle de Dieu, autant que la terre est distante du ciel qui se meut le plus rapidement. » Je répondis : « Je ne me rappelle pas de m'être jamais écarté de vos sentimens, et ma conscience ne me reproche rien. » — « C'est parce que tu ne peux pas t'en souvenir, reprit-elle en souriant ; rappelle-toi que tu as bu des eaux du Léthé ; et de même que la fumée annonce la présence du feu, de même on peut conclure de l'oubli où tu es maintenant, que tu es coupable de t'être livré à d'autres désirs. Mes paroles désormais seront aussi claires qu'il sera nécessaire de les rendre pour ton esprit encore grossier. »

Le soleil plus brillant, et marchant plus lentement, parcouroit le cercle du méridien, qui n'est pas le même pour toutes les régions, quand les sept femmes, là où finissoit l'ombre de la forêt semblable à celle que les Alpes répandent sous leurs feuilles verdoyantes et sous leurs rameaux touffus souvent frappés par le vent du nord, s'arrêtèrent comme s'arrêtent ceux qui précèdent un cortège, s'ils trouvent sous leurs pas un spectacle remarquable : il me sembla que devant elles l'Euphrate et le Tigre couloient d'une fontaine, et que ces fleuves,

dans un mouvement d'affection, paroissoient se quitter à regret.

Je parlai ainsi : « O lumière divine, ô gloire de la nation humaine, quelle est cette eau qui part de la même source, pour suivre deux cours différens? On me répondit : « Interroge Matilde. » Celle-ci reprit avec grâce : « Je l'ai déjà instruit sur ce point comme sur d'autres, et je suis sûre que l'eau du Léthé ne lui a pas fait oublier mes leçons. » — « Peut-être, ajouta Béatrix, un plus grand soin a-t-il occupé sa mémoire, et l'a-t-il distrait tellement qu'il a mal écouté tes paroles. Mais conduis-le vers les eaux d'Eunoë que tu vois couler ici, et, comme tu as coutume de le faire, rends la vie à sa vertu évanouie. »

Tel que celui qui, sans résister, adopte sur-le-champ la volonté d'autrui, aussitôt que le moindre signe la lui a manifestée, je m'approchai de la femme sacrée : quand je fus près d'elle, elle se mit en marche, et dit à Stace d'un air d'autorité tempéré par la douceur : « Viens avec lui. »

Si je pouvois m'étendre davantage, ô lecteur, je décrirois dans un autre chant la douce boisson dont je ne pus me rassasier; mais puisque

toutes les parties de ce second poëme sont remplies, je dois suivre l'ordre que je me suis prescrit d'avance.

Je sortis de l'onde sainte, rafraîchi comme une plante nouvellement couverte de feuilles, purifié et disposé à monter au séjour des étoiles.

FIN DU POËME DU PURGATOIRE.

NOTES.

NOTES DU CHANT I.

PAG. 1, LIG. 1 et suiv. — Porté maintenant sur une barque légère, mon génie, etc.

Aucun auteur n'a présenté des réflexions plus justes que celles de M. Ginguené sur ce commencement du Poëme du Purgatoire. « Si jamais l'inspiration, dit ce savant critique, se fit sentir dans les chants d'un poète, c'est certainement dans les premiers vers que Dante laisse échapper avec une sorte de ravissement, en quittant l'Enfer pour des régions moins affreuses où du moins l'espérance accompagne et adoucit les tourmens. »

Histoire littéraire d'Italie, Tom. 2, pap. 127.

Je vais citer le texte :

Per correr miglior acqua alza le vele
  Omai la navicella del mio ingegno,
  Che lascia diretro a se mar sì crudele :
E Canterò di quel secondo regno,
  Ove l'umano spirito si purga
  E di salire al ciel diventa degno.
Ma quì la morta poesia risurga,
  O sante muse, poi che vostro sono,

E quì Calliopea alquanto surga,
Seguitando 'l mio canto con quel suono,
Di cui le Piche misere sentiro
Lo colpo tal, che disperar perdono.
Dolce color d'oriental zaffiro,
Che s'accoglieva nel sereno aspetto
Dell' aer puro, infino al primo giro
Agli occhi miei ricominciò diletto,
Tosto ch' io usci' fuor dell' aura morta,
Che m'avea contristati gli occhi e 'l petto.
Lo bel pianeta ch' ad amar conforta,
Faceva tutto rider l'oriente,
Velando i pesci ch' erano in sua scorta.
Io mi volsi a man destra, e posi mente
All' altro polo : e vidi quattro stelle
Non viste mai, fuor ch' alla prima gente.
Goder parea 'l ciel di lor fiammelle.
O settentrional vedovo sito,
Poi che privato se'di mirar quelle!
Com 'io da loro sguardo fui partito,
Un poco me volgendo all' altro polo
Là onde 'l carro già era sparito
Vidi, etc.

PAG. I, LIG. 4. — Le second royaume.

Le royaume du Purgatoire. Le premier royaume est celui de l'Enfer : le troisième est celui du Paradis.

PAG. 2, LIG. 5. — Les infortunées filles de Piérus.

Ces princesses ayant défié les muses, et ayant soutenu qu'elles chanteroient mieux que ces déesses, furent vaincues et métamorphosées en pies. Le commen-

tateur Volpi dit que Piérus étoit roi de Pella en Egypte, et il s'est trompé; Pella est une ville de la Macédoine.

PAG. 2, LIG. 13. — Cette belle planète, etc.

La planète de Vénus. Pétrarque, son. 26, a imité ce passage en disant :

Già fiammeggiava l'amorosa stella
Per l'oriente, etc.

Pour entendre ce que veut exprimer le Dante, il faut se rappeler qu'alors le soleil étoit dans le signe du Bélier (*Voyez* Enfer, chant I), et que les poissons qui devoient se lever avant le soleil, se voiloient nécessairement des rayons les plus lumineux de Vénus, qu'on devoit alors appeler *Diane*, ou *qui précède le jour.*

PAG. 2, LIG. 17. — Quatre étoiles.

Voici le commentaire de Grangier sur ces quatre étoiles. « Dante dit que nos premiers parens, tandis qu'ils furent en l'estat de grâce, habitoyent au Paradis terrestre, qu'il faint au Pôle antartique, opposite au nostre sur le mont du Purgatoire, si bien que les quatre estoilles dont il parle, n'ont été veuës que par nos premiers pères deuant leur offence. Par ces quatre estoilles moralement, l'on doit entendre les quatre vertus morales, que pas vn n'ha eu parfaitement, sinon nos premiers pères en l'estat d'innocence. »

« La géographie des temps du poète, dit Lombardi,

ne connoissoit pas de terre d'où l'on pût apercevoir les étoiles du pôle antarctique. Mais le Dante supposant que le mont du Purgatoire étoit l'Antipode de Jérusalem, pouvoit en conclure que de cette montagne on devoit voir le pôle antarctique seulement. Comme ensuite le poète place au sommet de cette même montagne l'habitation primitive de la *prima gente,* c'est-à-dire, d'Adam et d'Ève, qui y demeurèrent tant qu'ils vécurent dans l'innocence; alors, par une suite de ce raisonnement, pour montrer qu'après le péché l'homme perdit de vue la vertu qui ne brilla que pour les hommes innocens, il place dans cette partie du ciel, sous la figure de quatre étoiles, les quatre vertus morales, que l'on a coutume d'appeler *cardinales,* la Prudence, la Justice, la Force et la Tempérance. Le Dante appellera ensuite ces mêmes étoiles *Luci sante,* et ce sont les mêmes qui, sous la figure de belles nymphes, formeront une partie du cortège de Béatrix. (*Voyez* chant XXXI, pag. 204.) »

« Laissons à part, dit à son tour M. Ginguené, le sens allégorique de ces étoiles, et les quatre vertus dont les commentateurs y voient l'emblême. Y a-t-il une poésie plus brillante, plus rayonnante, pour ainsi dire, et qui fasse mieux sentir le passage ravissant des ténèbres à la lumière? » *Hist. litt.,* Tom. 2, pag. 129.

Quoi qu'il en soit, il est étonnant que le Dante ait en quelque sorte deviné qu'il y a en effet au pôle antarctique quatre étoiles dont trois de seconde grandeur, et une de troisième grandeur, qui servent aujourd'hui

de guide à ceux qui quittent l'Europe pour naviguer vers le midi (ces étoiles sont appelées *la croix du Sud*); du temps du Dante ces découvertes n'avoient pas pu être faites encore.

PAG. 2, LIG. 24. — Un vieillard, etc.

Landino, Vellutello et Daniello s'efforcent de justifier le Dante qui constitue gardien du Purgatoire un idolâtre et un suicide. Venturi leur répond que le poète n'a voulu qu'imiter Virgile qui dit :

Secretos que pios, his dantem jura Catonem.

ÆNEID., Liv. 8, vers 670.

Enfin, seuls à l'écart, loin du noir Phlégéton,
Ces justes ont leur place; à leur tête est Caton.

TRAD. DE M. DELILLE.

Venturi ajoute : « *Per Verità è un gran capriccio, ma in ciò segue suo stile.* » Lombardi lui répond assez foiblement. Je partage l'opinion de Venturi. Le Dante a composé son ouvrage un Virgile à la main; il étoit pénétré des beautés de ce grand poète, il l'avoit pris pour guide; et quand un commentaire est simple et naturel, il me semble qu'il faut le préférer à toutes ces recherches métaphysiques qui égarent le lecteur au lieu de l'éclairer.

D'ailleurs le Dante peut placer Caton à l'entrée du Purgatoire, puisqu'il a mis en Paradis des payens célèbres, tels que Rifée, Stace et Trajan.

15

PAG. 3, LIG. 13. — Les lois de l'abîme, etc.

Le vers italien est sublime.

Son le leggi d' abisso così rotte?

Aucun commentateur n'a fait ressortir la beauté et la force de ce vers.

PAG. 3, LIG. 20. — Une femme descendue du ciel.

Béatrix. (*Voyez* Enfer, chant II.)

PAG. 4, LIG. 8. — Qui se purifient sous tes ordres.

Le Dante indique clairement ici qu'il n'a pas placé Caton dans le Purgatoire; il le représente comme chargé particulièrement d'aiguillonner les ombres et de les presser de gravir la montagne.

PAG. 4, LIG. 12. — Il cherche la liberté.

« Caton, dit Grangier, est pris ici pour la liberté qui nous dégage du vice. Par ainsi l'on ne peut entrer au Purgatoire, sans se repentir des fautes passées, et l'on ne se peut repentir d'estre faict esclave du vice, si l'on ne désire la liberté qui est signifiée par Caton. »

Il est évident qu'il ne s'agit pas ici du mot liberté pris dans le sens politique.

PAG. 4, LIG. 21. — Ta chère Marcia, etc.

Le Dante a dit, Enfer, chant IV, que Marcia habitoit les Limbes. Marcia, épouse de Caton, fut cédée par celui-ci à Hortensius, son ami, pour qu'il

en eût des enfans. En effet Marcia devint mère, et après la mort d'Hortensius demanda et obtint, une seconde fois, la main de Caton. Toutes ces paroles artificieuses tendent à émouvoir Caton en faveur des deux poètes voyageurs; mais le Romain sévère, comme l'histoire nous le dépeint, va répondre à Virgile avec sa brusquerie naturelle, qu'il n'est pas nécessaire de recourir à ce ton de flatterie.

PAG. 5, LIG. 1. — Marcia, repartit Caton.

Cette réponse n'est pas très-obligeante pour Marcia, mais Caton ne doit-il pas répondre ainsi dans le lieu où il se trouve?

PAG. 5, LIG. 7. — Quand je quittai les Limbes.

Il veut parler de la loi qui lui fut imposée lorsque J.-C. triomphant le fit sortir des Limbes, le conduisit au Purgatoire pour y remplir l'office de gardien, et lui défendit de conserver aucun sentiment d'affection terrestre pour les ames qui n'avoient pas été du nombre des élus.

PAG. 5, LIG. 12. — Une ceinture de joncs dépouillés de leurs feuilles.

Symbole de la simplicité et de la patience. *Voyez* S. Pierre, épît. I. 2.

PAG. 5, LIG. 16. — Le premier des ministres.

Un ange commis à la garde de la porte du Purgatoire.

PAG. 6, LIG. 24. — Que d'autres s'élevèrent, etc.

Imitation de Virgile qui a dit :

Primo avulso non deficit alter
Aureus, et simili frondescit virga metallo.

ÆNEID. VI, vers 143.

Et toujours reproduit, le fertile métal
Rend à l'arbre immortel son luxe végétal.

TRAD. DE M. DELILLE.

NOTES DU CHANT II.

PAG. 7, LIG. 3. — Accompagnée du signe de la balance.

Le signe de la balance étant opposé à celui du bélier où se trouvoit le soleil, le Dante a raison de dire que la nuit étoit accompagnée du signe de la balance. *Qui tombe de sa main*, expressions poétiques très-agréables.

PAG. 8, LIG. 1. — Mars briller au couchant, etc.

Le raisonnement du Dante est très-juste. Pour expliquer le rouge pourpré de cette planète, il réunit trois circonstances remarquables..... Le matin est l'instant du jour où les vapeurs sont le plus épaisses. Le poète suppose ensuite qu'on n'aperçoit la planète qu'à travers les vapeurs épaisses qui naissent de l'Océan; puis il place cette planète au couchant, point du ciel où aucun autre éclat n'empêche de la contempler.

PAG. 8, LIG. 13. — Lorsqu'il reconnut le nocher.

Allor che ben conobbe il galeotto.

A propos de cette expression de *galeotto*, Venturi

s'écrie : « Il convient de dire que cette expression de *galeotto* a bien changé de condition et perdu de sa noblesse. Aujourd'hui on n'appelleroit pas ainsi une personne honorable. » En effet, aujourd'hui on appelle *galeotto* un galérien. Lombardi répond très-ingénieusement : « Mais ce changement de condition n'a dû avoir lieu que très-tard ; car Varchi dans sa traduction des bienfaits de Sénèque, là où il dit que souvent on doit la vie, *medico et nautœ*, au médecin et au nautonnier, traduit ainsi : *Al medico ed al galeotto.* » Que de mots nobles dans l'origine des langues, ont ainsi perdu de leur dignité, et sont repoussés par le style soutenu ! Il faut souvent se rappeler cette observation quand on lit les vieux auteurs. N'avons-nous pas en français, et quand nous lisons Montaigne, mille exemples de ces dégénérations malheureusement trop communes ? Aussi on remarquera que les bons esprits qui sont familiarisés avec les écrivains des premiers temps de la renaissance, n'accusent pas si précipitamment ces vénérables patriarches de la littérature.

PAG. 9, LIG. 4, Quand Israël sortit d'Egypte, etc.

Le Dante n'a pas traduit en italien ce commencement du psaume 113, il dit :

In exitu Isràel de Ægitto.

Il est nécessaire de placer un accent grave sur l'*a* d'Israël, pour la mesure du vers.

PAG. 9, LIG. 11. — Déjà le soleil avoit lancé le jour de toutes parts avec ses flèches de lumière, et chassé le capricorne, etc.

Dans quelques exemplaires on a mis par erreur : « avoit poursuivi le jour avec ses flèches de lumière, » ce qui n'offre pas un sens clair. Le soleil avoit chassé le capricorne, signe du zodiaque très-éloigné du bélier où se trouvoit alors cet astre.

PAG. 10, LIG. 7. — O ombres vaines, excepté pour la vue ! Trois fois je serrai l'ombre, etc.

Excepté pour le sens de la vue : on lit dans Virgile, liv. VI, vers 700 :

Ter conatus eram collo dare brachia circùm,
Ter frustrâ compressa manus effugit imago,
Par levibus ventis volucrique simillima somno.

Trois fois pour le saisir, fait de tendres efforts,
Trois fois l'ombre divine échappe à ses transports :
Tel fuit le vent léger, tel s'évapore un songe.

Le Tasse a imité le même passage, Chant XIV de sa Jérusalem.

Gli stendea poi con dolce amico affetto
Tre fiate le braccia al collo intorno,
E tre fiate in van cinta l'imago
Fuggìa qual leve sogno, od aer vago.

Ce dernier vers prouve que le Tasse a puisé dans la source commune, et n'a pas pensé aux vers du Dante ; il a même senti Virgile mieux que le poète florentin.

PAG. 10, LIG. 18. — **Mon cher Casella.**

Excellent musicien du temps, qui avoit été l'ami du Dante. « Avec lequel, dit Grangier, il alloit souuent se resiouyr quand il estoit las d'estudier. »

PAG. 10, LIG. 23. — **Le ministre qui nous conduit, etc.**

L'ange qui nous conduit quand et comment il lui plaît. Cet ange, dit Casella, ne m'a fait aucun tort; il m'a plusieurs fois refusé le passage, c'est-à-dire, il n'a pas permis que je perdisse la vie; mais à l'époque du Jubilé, temps des Indulgences, il a accueilli à Rome tous ceux qui ont désiré entrer dans sa barque; il a jugé dignes d'entrer en Purgatoire ceux qui, se confiant dans les secours spirituels offerts par la religion, se sont empressés d'accourir dans cette ville pour assister aux fêtes du Jubilé. Le Dante suppose ici que l'ange qui amène les ames en Purgatoire, part toujours d'Ostia, près de Rome, considérée ici comme chef-lieu de la chrétienté.

Tout ceci tendroit à faire croire que Casella étoit mort le soir du 7 avril de l'an 1300, dans le moment même où le poète est censé faire son voyage mystique. En effet, c'est ce jour-là même que le Dante a dû se trouver dans la partie du Purgatoire où il rencontre Casella. Il faut se rappeler ce qui est dit Chant XX de l'Enfer, vers 128, que le premier événement raconté par le poète, c'est-à-dire, son *égarement* dans la forêt obscure, *la selva oscura*, arriva dans la nuit du 4 au 5 avril 1300. Il passe toute cette nuit, égaré dans

la forêt (Enfer I, 17); il emploie le jour suivant, le 5 avril, à fuir les bêtes féroces qui lui barrent le chemin, et vers le soir il entre dans les Limbes (Enfer II, 1); toute la nuit et le jour qui suit, c'est-à-dire, le 6 avril, il l'emploie à visiter les cercles (Enfer XX, 124, et XXIV, 68). Au commencement de la nuit, le même jour, il traverse le centre de la terre et monte par le *cammino oscuro* à l'autre hémisphère, et il emploie au voyage toute la nuit et tout le jour suivant, le 7 avril (le Dante compte d'abord la nuit, et ensuite le jour); mais il faut se souvenir qu'il a dit :

Quì e da man, quando di là è sera.

Enfin, au commencement de la nuit, le 7, ou au commencement du jour de l'autre hémisphère, il voit venir le vaisseau qui porte Casella.

J'ai pensé qu'il étoit convenable de donner ici plutôt qu'ailleurs ces explications, parce que le lecteur a déjà entendu toutes celles du poète. Je les ai dépouillées de leur parure poétique, pour qu'elles fussent mieux comprises, et que l'on se fît une juste idée de la méthode du Dante, et de la circonspection scrupuleuse avec laquelle il raconte son voyage.

PAG. II, LIG. 16. — Amour qui portez dans mon esprit.

Amor che nella mente mi ragiona,

C'est le commencement d'une Canzone du Dante

lui-même, l'une des plus belles qu'il ait composées; voici les trois vers qui suivent le vers cité:

De mia donna disiosamente
Move cose di lei meco sovente
Che lo intelletto sovra se disvia.

Il y a un peu de vanité à se faire ainsi chanter une de ses propres Canzones; mais c'est le Dante déjà vieux, et enhardi par l'inexplicable succès de sa *Comédie,* qui a sans doute ajouté ce passage dans les nombreuses additions qu'il faisoit tous les jours à son poëme.

PAG. 11, LIG. 20. — Mais voilà que le vénérable vieillard.

Caton. « Cette petite scène lyrique, au bord de la mer, a un charme particulier, dit M. Ginguené, sur-tout pour ceux qui ont voué, comme notre poète, une affection constante à cet art consolateur; mais le sévère Caton vient troubler leur jouissance; il leur rappelle qu'ils ont autre chose à faire que d'entendre chanter, et qu'ils doivent avant tout, s'avancer vers la montagne. » *Hist. litt.*, II, 133.

PAG. 11, LIG. 25. — Telles les colombes.

Come, quando cogliendo biada o loglio
Gli colombi adunati alla pastura
Queti senza mostrar l'usato orgoglio:
Se cosa appare, ond' elli abbian paura

Subitamente lasciano star l'esca,
Per ch' assaliti son da maggior cura:
Così vid 'io in quella masnada fresca
Lasciare 'l canto e gire in ver la costa,
Com' uom che va, ne sa dove riesca:
Nè la nostra partita fu men tosta.

Cette comparaison est charmante, et d'un ton simple et doux, qu'il faut remarquer dans le Dante plus que dans tout autre poète.

NOTES DU CHANT III.

PAG. 14, LIG. 2. — Vers ce séjour, etc.

Vers la montagne du Purgatoire.

PAG. 14, LIG. 9. — Dans la crainte d'être abandonné, etc.

Il ne se souvient pas dans ce moment-ci que le corps de Virgile ne peut pas projeter une ombre.

PAG. 14, LIG. 13. — La nuit couvre de son voile, etc.

Il veut dire qu'il étoit alors minuit à Brindes, où avoit d'abord été enseveli son corps.

PAG. 14, LIG. 17. — Ne t'en étonne pas plus que du spectacle des cieux qui n'interceptent pas leur lumière réciproque, etc.

Le poète parle le langage de la philosophie de son temps, qui admettoit que les cieux étoient des sphères diaphanes et transparentes les unes pour les autres. Il ajoute ensuite que Dieu, après avoir donné aux morts des corps aériens semblables à ceux des hommes qui vivent sur la terre, a voulu, il est vrai, que ces corps ne pussent pas projeter une ombre, mais a voulu aussi

qu'ils fussent sensibles aux tourmens de la chaleur et du froid. Venturi appelle cette dernière idée une *théologie bizarre;* Lombardi répond avec raison que telle étoit l'antique doctrine des Platoniciens, adoptée par beaucoup de Pères de l'Eglise.

PAG. 15, LIG. 2. — S'il vous avoit été permis de comprendre la puissance de Dieu, etc.

S'il avoit été permis à l'homme de comprendre les mystères de toutes les opérations divines, Adam et Ève auroient compris l'énormité de leur faute avant de la commettre, et il auroit été inutile que Marie eût enfanté Jésus-Christ destiné à nous racheter du péché originel.

PAG. 15, LIG. 15. — Lérici et Turbia, etc.

Deux gros bourgs de l'état de Gênes; Lérici est au levant de cette ville, Turbia est au couchant, près de Monaco : de Lérici à Turbia, on ne voit qu'une suite continuelle de montagnes escarpées. Le gouvernement bienfaisant de S. M. fait tracer aujourd'hui des routes commodes dans cette partie de l'Italie où les transports ne peuvent s'effectuer qu'à dos de mulets, et l'art vainqueur de la nature y développera plus de prodiges que Léopold n'en a laissé en Toscane.

PAG. 15, LIG. 16. — Mais, dit mon maître en s'arrêtant, qui sait maintenant de quel côté, etc.

Singulière plaisanterie de Virgile! Il veut dire : « Voilà une montagne inaccessible; comment donc

doivent la gravir ceux qui, comme nous, n'ont pas des ailes, et ne peuvent voler? »

PAG. 16, LIG. 20. — Lorsque les brebis, etc.

« Cette comparaison naïve et *presque triviale*, dit M. Ginguené, tirée des objets champêtres qui paroissent avoir eu, pour notre poète, un charme particulier, est exprimée dans le texte avec une vérité, une élégance et une grâce qui la relèvent, sans lui rien faire perdre de sa simplicité; il y donne le dernier trait, en peignant le troupeau d'ames simples et heureuses, s'avançant avec un air pudique et une démarche honnête. » *Hist. litt.*, II, 134.

Je partage cette opinion de M. Ginguené, sans penser cependant que cette comparaison soit *presque triviale*. Le Dante est souvent un rare modèle de simplicité; du reste, M. Ginguené se montre bien ici observateur délicat, quoique critique peut-être un peu trop sévère. Il y a dans l'original une grâce et un choix d'expressions douces et aimables. Je vais citer le texte.

Come le pecorelle escon del chiuso
 Ad una, a due, a tre, e l'altre stanno,
 Timidette atterrando l'occhio 'l muso:
E ciò, che fa la prima, l'altre fanno,
 Addossandosi a lei, s'ella s'arresta,
 Semplici e quete, e lo 'mperchè non sanno:

Ad una, a due, a tre, timidette, semplici e quete, voilà les véritables couleurs de la nature. Assurément

le Dante avoit observé avec attention cette scène pastorale, et tous ceux de nous qui ont remarqué les *façons* que font les brebis pour sortir du bercail, reconnoîtront combien le peintre est exact et fidèle.

PAG. 17, LIG. 6. — Quand elles virent que mon ame formoit à droite une ombre sur le rocher.

Il faut s'accoutumer à cet étonnement des ames que les poètes rencontrent. Le Dante reviendra souvent sur cette surprise, et peut-être trop souvent.

PAG. 18, LIG. 7. — Je suis Mainfroy, etc.

Mainfroy, roi de la Pouille et de la Sicile, petit-fils de l'impératrice Constance. (*Voyez* ce dernier nom, traduction du Paradis, pag. 233.)

PAG. 18, LIG. 9. — Va près de ma noble fille, etc.

La fille de ce prince s'appeloit aussi Constance comme sa bisaïeule. Le Dante dit : la mère de ces princes qui sont l'honneur de la Sicile et de l'Arragon, parce que cette princesse, épouse de don Pierre, en avoit eu deux fils, Frédéric roi de Sicile, et don Jacques qui fut roi d'Arragon après son père.

PAG. 18, LIG. 12. — Quand on m'eut frappé de deux coups mortels, etc.

Mainfroy fut tué à la bataille de Cépérano, dont le Dante a déjà parlé. (*Voyez* Enfer, chant XXVIII.) Mainfroy dit que ses péchés furent horribles. Il est

accusé dans l'histoire d'avoir fait mourir son père Frédéric, son frère Conradin, et en outre, dit Lombardi, il avoit mené une *vie épicurienne*. Le pasteur de Cosence, c'est-à-dire, l'évêque de cette ville située en Calabre, fut envoyé par le pape Clément IV pour faire exhumer le corps de Mainfroy qui avoit encouru pendant sa vie les censures de l'église. Ce prélat ordonna donc que l'on transportât ce corps, qui étoit enterré près du pont de Bénévent, au-delà du cours d'une rivière nommée *Verde*, qui est voisine d'Ascoli.

PAG. 19, LIG. 11. — Constance.

Fille de Mainfroy dont il a été question plus haut. Le Dante répétera souvent dans tout le cours de ce poème que les prières de ceux qui habitent le monde soulagent beaucoup les ames qui souffrent dans le Purgatoire.

Che quì per quei di là molto s'avanza.

NOTES DU CHANT IV.

PAG. 20, LIG. 1. — Lorsque se livrant au plaisir, ou succombant à la douleur, etc.

« Dante s'aperçoit, au chemin qu'a fait le soleil, du temps qui s'est écoulé, sans qu'il y ait pris garde, pendant le récit de Mainfroy : cela inspire à un poète philosophe des vers philosophiques d'un style ferme, exact, et comme celui de Lucrèce, toujours poétique, sur la puissance de l'attention, lorsqu'un objet nous attache par le plaisir ou par la peine qu'il nous cause, et sur cette faculté auditive qu'exerce alors notre ame, indépendante de la faculté de penser et de sentir. »

Hist. litt., II, 135 et suiv.

Je ne me pardonnerois pas de substituer mes propres observations à des réflexions aussi ingénieuses et aussi sagement exprimées.

PAG. 20, LIG. 5. — Ceux qui croient que plusieurs ames agissent en nous.

Lombardi croit que le poète veut signaler ici les sophistes dont le huitième Concile général a dit, *Can. XI : Apparet quosdam in tantum impietatis*

venisse, ut hominem duas animas habere impudenter dogmatizent.

PAG. 21, LIG. 2. — Je m'étonnai que le soleil eût parcouru cinquante degrés, etc.

Le soleil parcourt quinze degrés par heure : ainsi cinquante degrés font trois heures et un tiers. Le poète ne veut pas dire qu'il ait entretenu Mainfroy pendant trois heures vingt minutes, puisqu'il faisoit jour quand l'ange arriva en conduisant Casella et les autres ombres; mais il veut dire qu'en écoutant Mainfroy, il ne s'aperçut pas que le temps s'écouloit très-vite, et qu'après l'avoir quitté, il remarqua que le soleil avoit parcouru un peu plus du quart du jour qui n'a que douze heures pendant l'équinoxe. On a déjà observé que le soleil se levoit ce jour-là dans le signe du bélier.

PAG. 21, LIG. 11. — On pénètre à San-Léo; on peut descendre à Noli, etc.

San-Léo, ville du duché d'Urbin, où l'on n'arrivoit alors que par des chemins presqu'inaccessibles. Noli, ville et port entre Final et Savone, où l'on ne peut descendre qu'avec d'extrêmes difficultés. Bismantua, montagne très-élevée du territoire de Reggio en Lombardie.

PAG. 21, LIG. 19. — L'âpreté du sol nous forçoit à nous aider des pieds et des mains.

« Cecy monstre combien estoit difficile à escheler la montagne du Purgatoire, pour à laquelle paruenir

il faut s'ayder des pieds qui sont pris pour la bonne volonté, et des mains qui signifient les bonnes et saintes œuvres. »

Voilà la réflexion de Grangier sur ce passage. On ne peut pas pousser plus loin la manie de tout expliquer par un commentaire.

Le vers italien est très-précis.

> E piedi e man voleva 'l suol di sotto.

PAG. 22, LIG. 18. — Et je m'étonnai de voir ses rayons me frapper à gauche.

Il s'étonne de ce qu'étant tourné vers le levant, le soleil se trouve à sa gauche, parce qu'en Europe tout homme qui, à cette même heure et dans la même saison, regarde le levant, a le soleil à droite. Il faut donc se rappeler qu'il est sous un autre hémisphère. Il a imité indubitablement en cet endroit ce passage de Lucrèce, liv. 3.

> Ignotum vobis arabes venistis in orbem,
> Umbras mirati nemorum non ire sinistras.

PAG. 22, LIG. 23. — Si Castor et Pollux, etc.

Explication astronomique très-détaillée de la situation où se trouvoient les deux poètes relativement au soleil. J'ai tâché d'étendre un peu ce passage, pour le faire mieux comprendre : il faut encore bien se souvenir que les poètes sont placés sous un autre hémisphère.

PAG. 23, LIG. 11. — Je n'ai jamais mieux compris, etc.

Avec quelle naïveté le Dante nous raconte qu'il comprend ce qu'il vient de s'expliquer à lui-même par la bouche de Virgile! Il y a dans toutes ces demandes faites de si bonne foi, et dans les réponses solemnelles du sage de Mantoue, un naturel qui n'appartient sans doute qu'aux auteurs destinés à fonder les premiers succès d'un nouveau langage ; et comme tous les écrivains, je dirai presque primitifs, le Dante possède au plus haut point ce naturel si touchant et si vrai. Il convient de rendre cette justice à ce grand homme que nous voyons quelquefois si fier et si énergique.

PAG. 24, LIG. 16. — Qui est si oisif qu'on le prendroit pour le frère de la Paresse.

Le texte dit :

Colui che mostra se più negligente
Che se pigrízia fosse sua sirocchia.

PAG. 24, LIG. 18. — Nous considéra sans déranger sa tête placée sur sa cuisse.

« Dernier coup de pinceau, observe M. Ginguené, qui achève ce portrait si ressemblant. »

Hist. litt., II, 137.

On lit dans Salomon : « *Abscondit piger manus suas sub ascellas suas, et laborat si eas ad os convertit.* J'aurois voulu que le Dante eût conservé la force du

mot *laborat* qui est ici très-expressif, et d'un ton en quelque sorte satyrique bien plus en rapport avec le caractère de notre poète qu'avec celui du grave fils de David.

PAG. 25, LIG. 2. — Bellacqua.

Vellutello avoue qu'il ne sait pas quel étoit ce Bellacqua. Aucun autre commentateur n'a pu donner de détails circonstanciés sur le lieu de sa naissance. « Les commentaires italiens, dit le bon Grangier, ne rapportent pas quel homme ça esté ce Bellacque, et disent qu'il ne s'en trouue rien, d'autant qu'il fut si entaché de paresse, qu'il n'a rien fait de remarquable dans sa vie. »

Il falloit cependant bien qu'il eût une sorte de célébrité du temps du Dante.

PAG. 25, LIG. 17. — Le soleil est au milieu de sa course, etc.

Il veut dire qu'il étoit midi pour le Purgatoire, minuit pour la ville de Sion, et le commencement de la nuit pour la Mauritanie, région plus occidentale. Le soleil parle ainsi à Phaéton dans les Métamorphoses.

> Dum loquor, hesperio positas in littore metas
> Humida nox tetigit.

Nous n'avons pas ici une imitation précise, mais il y a quelque chose de la couleur poétique d'Ovide.

NOTES DU CHANT V.

PAG. 27, LIG. 2. — Ne devois-je pas répondre. Me voilà?

Che potev' io ridir, se non io vegno?

On mépriseroit aujourd'hui ces tournures franches et naturelles.

PAG. 27, LIG. 20. — Il pourroit leur être utile.

Les ames du Purgatoire demandent d'abord des prières, ensuite elles éprouvent un grand plaisir à savoir qu'on parlera d'elles dans notre monde. En donnant à ces ombres cet amour pour la gloire et pour la renommée, le poète ne les fait-il pas trop semblables aux hommes qui habitent encore la terre?

PAG. 29, LIG. 4. — Située entre la Romagne et le royaume de Charles, etc.

La marche d'Ancône, située entre la Romagne et le royaume de Naples, alors gouverné par Charles II de la maison d'Anjou. Fano est une ville de la marche d'Ancône. La ville bâtie par Anténor est Padoue. L'ombre qui parle ici est Jacques del Cassero, noble

de Fano : il avoit souvent attaqué, par des injures, Azzon III d'Este, qui le fit assassiner à Oriago, bourg du Padouan. Del Cassero dit que, lorsqu'il fut attaqué par les assassins envoyés contre lui par Azzon, s'il se fût enfui du côté de la *Mira*, bourg situé près de la Brenta, il auroit pu sauver sa vie; mais il chercha son salut dans des marais où il fut atteint et frappé de plusieurs coups mortels.

PAG. 29, LIG. 23. — Je suis Buonconte, etc.

Buonconte, fils de Guido de Montefeltro dont il a été question dans l'Enfer (*voyez* les notes du chant XXVII, pag. 370.). Jeanne étoit l'épouse de Buonconte. Les Guelfes et les Gibelins se trouvoient en présence, le 11 juin 1289, à Campaldino, plaine du Casentin, province de Toscane, située au bas de la montagne de Poppi, lorsque Guillaume, évêque d'Arezzo et commandant des Gibelins, envoya Buonconte pour épier les mouvemens des Guelfes, dont l'armée n'étoit presque composée que de Florentins commandés par Corso Donati. Buonconte, à son retour, conseilla à Guillaume de ne pas attaquer l'ennemi; mais l'évêque, trop présomptueux, dédaigna de suivre ce conseil, et voulut combattre. Il fut tué dans cette bataille avec Buonconte, après avoir perdu deux mille Arétins. L'Archiano prend sa source dans cette partie de l'Apennin; l'Erémo, qui s'appelle encore aujourd'hui du même nom, est un couvent de Camaldules, placé sur une très-haute montagne. J'ai

visité le couvent et ses environs. En hiver on s'y croiroit presque sous le climat le plus rude de la Sibérie.

PAG. 30, LIG. 12. — L'ange de Dieu me saisit, etc.

Ce passage ressemble un peu à celui où Guido raconte sa vie dans le XXVII[e]. chant de l'Enfer. La guerre entre l'ange de Dieu et le suppôt de Satan a quelques rapports avec celle de François et du Chérubin infidèle. On a rarement occasion d'adresser de pareils reproches au Dante.

Prato-Magno, dont il sera parlé plus bas, s'appelle aujourd'hui *Prato-Vecchio* : c'est le point qui sépare le val d'Arno du Casentino. Le Dante invente ici toutes ces suppositions, parce qu'il ne fut pas possible de retrouver sur le champ de bataille le corps de Buonconte.

PAG. 30, LIG. 21. — L'esprit infernal ajoutant à son intelligence cette disposition, etc.

Je vais faire parler ici le bon Grangier.

« C'est une chose certaine en la théologie que les démons ont pouuoir de faire pleuuoir, gresler, néger et choses semblables, comme prouue saint Augustin au VIII de la cité de Dieu : *Omnis transformatio corporalium rerum quæ fieri potest per aliquam virtutem naturalem, per dæmonem fieri potest.* Voyez Albert-le-Grand, en son livre *de Potentia Dæmonum.* »

M. Ginguené fait sur ce passage une très-belle réflexion.

« Cette machine poétique du Diable troublant tout

sur la terre et dans les airs, bouleversant les élémens, et mettant par-tout le désordre dans l'œuvre du grand ordonnateur, se trouvoit bien déjà dans quelques légendes et dans quelques contes ou fabliaux : mais elle paroît ici pour la première fois revêtue des couleurs de la poésie, et c'est du poëme du Dante qu'elle a passé dans l'épopée moderne, où elle joue presque toujours un grand rôle. » *Hist. litt.*, II, 138.

PAG. 31, LIG. 17. — Je suis Pia, etc.

Noble siennoise, épouse de Messer Nello della Pietra. Son mari, dit Volpi, l'ayant surprise dans les bras d'un amant, la conduisit aux Maremmes, et l'y fit mourir. Les Maremmes sont des terreins près de Sienne très-fertiles en blé, mais où le mauvais air commet de grands ravages pendant l'été. La manière dont le poète dit ici que Pia perdit la vie est d'un ton satyrique et mystérieux, qu'on a déjà eu l'occasion de remarquer plus d'une fois.

NOTES DU CHANT VI.

PAG. 32, LIG. 1. — Quand le jeu de la *chance*, etc.

Grangier rend ainsi ce commencement du chant VI :

Quand l'on quitte le ieu, que l'on dit de la chance,
Qui n'a pas eu du bon demeure tout dolent
En répétant les points, et triste ha cognoissance
De ce ieu; mais s'assemble avec l'autre la gent;
L'un l'aborde deuant, l'autre le prend derrière,
L'autre donne à côté de soi mémoire entière.
. . . .
Il ne s'arreste, et prompt l'un et l'autre contente
Auquel il prend la main plus presse ne luy fait,
Et ainsi se défend de la presse présente :
Tel parmi cette trouppe espaisse l'on me void
Çà et là retournant vers un chacun la face
Et ie m'en desgageois promettant quelque grace.

A part la bizarrerie de quelques expressions vieillies, le poète est ici bien senti et bien rendu. C'est Grangier qui m'a appris que le Dante veut parler d'un jeu qu'on appeloit en français *la chance*, et que l'on jouoit avec trois dés.

Il y a dans cette comparaison beaucoup de traits heureux. On croit voir l'homme qui a perdu, reprenant les dés, répétant le coup, et se disant : « Oui,

voilà pourquoi j'ai perdu. » Ensuite l'heureux adversaire s'avance en vainqueur, accompagné par la multitude, etc. Le naturel, le naturel, voilà le caractère distinctif du poète dans une grande partie des scènes de son drame immortel.

Mais il falloit que le jeu de la *chance* fût une espèce de jeu public. Les commentateurs qui nous fournissent tant de détails, en donnent peu de satisfaisans sur ce passage.

PAG. 33, LIG. 2. — Le citoyen d'Arezzo.

Messer Benincasa d'Arezzo, savant jurisconsulte, étant vicaire ou lieutenant du podestat à Sienne, avoit condamné à mort un frère de Ghin di Tacco, appelé Tacco, et un de ses neveux nommé Turino da Turrita, parce qu'ils avoient volé sur le grand chemin. Ghin di Tacco, frère et oncle des deux suppliciés, et qui exerçoit le même métier de voleur, se rendit quelque temps après à Rome, où Benincasa remplissoit alors les fonctions d'auditeur de rote, osa entrer dans sa maison, et lui trancher la tête qu'il emporta dans les Maremmes. « Ce Ghin, dit Grangier, fut grand voleur, mais libéral tout outre, si bien qu'il ne desroboit à autre intention que pour donner aux vns et aux autres : n'ayant iamais tué ou permis que l'on tuast pas vn prisonnier qui uenoit entre ses mains, mais vouloit qu'eux-mêmes se missent à rançon et puys leur en rendoit une bonne partie ; ce qu'entendant le pape Boniface, le fit venir à Romme et l'honora du tiltre de chevalier, lui don-

nant moyen de uivre honorablement suivant sa qualité. » C'est de ce Ghin que Bocace fait mention. GIORN. 10, nov. 2.

PAG. 33, LIG. 3. — Et celui qui se noya en courant après ses ennemis.

Cione de' Tarlati d'Arezzo, en poursuivant les Bostoli, autre famille de cette ville, fut précipité, par son cheval, dans l'Arno, et s'y noya. Quelques commentateurs disent qu'il s'appeloit Ciacco et non Cione.

PAG. 33, LIG. 5. — Frédéric Novello.

Fils du comte Guido de Battifolle, qui fut tué par un Bostoli, surnommé *Fornaiuolo.*

PAG. 33, LIG. 6. — Le noble de Pise, etc.

Farinata, fils de Messer Marzucco de' Scoringiani de Pise. Marzucco, chevalier et docteur, en allant un jour à cheval de Semereto à Scarlino, trouva un serpent d'une grandeur épouvantable, et fit vœu d'entrer dans l'ordre des Jacobins, s'il échappoit à la poursuite de ce terrible reptile. En effet, le serpent lui ayant permis de continuer sa route, Marzucco accomplit son vœu. Quelque temps après son fils Farinata ayant été assassiné, Marzucco assista à ses funérailles avec tous les autres religieux, et pour inviter ses concitoyens et ses parens à la paix et à la concorde, il baisa la main de l'assassin de son fils.

Le Dante veut donc dire que Farinata donna occasion à son père Marzucco de montrer une grandeur d'ame peu commune.

PAG. 33, LIG. 8. — Le comte Orso, etc.

Fils du comte Napoléon de Cerbaia, et qui fut tué par le comte Albert de Mangona son oncle.

PAG. 33, LIG. 10. — Pierre de la Brosse, etc.

Dans quelques exemplaires, on a mis, par erreur, de la Broche. C'est en effet le nom que lui donne Grangier.

Pierre de la Brosse, « secrétaire, dit Grangier, et conseiller d'état de Philippe III, filz de Saint-Louis, roi de France, qui pouuant beaucoup près du dict roi, par une certaine enuie des courtisans de la France, fut mis en la mauvaise grace de la royne qui estoit flamande, d'une telle façon qu'elle l'accusa deuant son mary, comme s'il eust voulu tenter de corrompre sa chasteté. Le roy trop crédule pour cette fausse accusation, luy fit faire son procez et mourut par justice. »

Grangier ajoute : « Pour la mort injuste de *la Broche*, que la royne pourvoie à ses affaires, en faisant pénitence, cependant qu'elle est en vye, etc.

PAG. 33, LIG. 19. — Ce que tu avances expressément ailleurs, etc.

Le poète fait encore à Virgile une singulière querelle en lui disant : « Tu ne t'accordes pas avec ce que tu as

avancé dans ton poëme; tu fais dire par la Sybille à Palinure, Enéïde, liv. 6, vers 376 :

Desine fata deûm flecti sperare precando.

Le destin ne sait pas entendre les prières.

TRAD. DE M. DELILLE.

Et ici je vois que si la princesse de Brabant ou toute autre ame a sur la terre des amis qui prient pour elle, ses douleurs en Purgatoire seront allégées. Pourquoi donc as-tu dit déjà : Cessez d'espérer que les Dieux soient fléchis par des prières? Virgile répond en théologien consommé : J'ai très-bien dit ce que j'ai dit dans mon Enéïde. Alors la prière ne pouvoit obtenir aucun bon effet, parce que tous ceux qui avoient péché, quels qu'ils fussent, alloient en Enfer, et qu'il n'y avoit pas de Purgatoire; mais depuis la venue de J.-C., l'ordre des destinées est changé: d'ailleurs, il faut que tu attendes, pour être mieux éclairé, les instructions de Béatrix, c'est-à-dire, de la théologie. »

En même temps il prédit au Dante qu'il verra Béatrix triomphante au haut de la montagne.

De telles discussions dans un poème ne seroient pas de bon goût aujourd'hui; mais il faut se reporter au quatorzième siècle pour n'être pas étonné de rencontrer de semblables interpellations que le jargon de l'école faisoit excuser dans ce temps, où tous les savans étoient raisonneurs et argumentoient à l'envi.

PAG. 34, LIG. 17. — La montagne jette de l'ombre.

Les poètes cotoyoient la partie orientale de la mon-

..gne, comme il a été dit chant IV, et le soleil tournant vers le couchant, la montagne devoit commencer à jeter de l'ombre.

PAG. 35, LIG. 5. — A la manière d'un lion qui se repose.

Solo guardando
A guisa di leon, quando si posa.

Vers plein de noblesse et d'expression, copié littéralement par le Tasse, chant X de sa Jérusalem.

Tacito si rimase il fer circasso
A guisa di leon, quando si posa;
Girando gli occhi.

Je suis persuadé que dans les manuscrits originaux du Tasse, ce grand poète avoit souligné ce vers comme emprunté au Dante, pour lequel il professoit la plus haute admiration. Mais par désuétude on aura oublié de consacrer cette sorte d'hommage rendu par le chantre de Godefroy à l'auteur de la divine comédie, et il seroit vraiment convenable aujourd'hui que chacun des nouveaux éditeurs du poème de la Jérusalem fît souligner ce vers qui appartient au Dante seul, et qui a même chez lui plus de force que chez le Tasse, car *solo guardando* est plus expressif que *girando gli occhi*.

Cette ombre qui a tant de noblesse dans le regard et de gravité dans le maintien, est Sordello de Mantoue, poète du temps, auquel on attribue un livre

intitulé : *le Trésor des Trésors*, ouvrage qui traite des hommes célèbres par leurs vertus et leurs talens.

PAG. 35, LIG. 14. — Ah ! Italie esclave, etc.

Le mouvement de sensibilité qu'éprouve Sordello en voyant un de ses compatriotes, en fait naître un chez le Dante qui apostrophe l'Italie dans les termes les plus énergiques et avec l'éloquence la plus vive. Ce morceau est un chef-d'œuvre, une inspiration vraiment poétique. Le zèle pour la cause impériale ne peut pas être porté plus loin. Le Dante invoque l'appui d'Albert, fils de Robert Ier., qui monta sur le trône en 1298. Nulle part le poète ne s'est montré plus franc et plus déterminé Gibelin.

« En lisant cette éloquente invective, on est tenté d'appliquer au Dante ce qu'il dit lui-même de Virgile, dans le premier chant de son Enfer, et de reconnoître en lui

Quella fonte
Che spande di parlar si largo fiume. »

Hist. litt., II, 142.

PAG. 36, LIG. 16. — Les Montecchi, etc.

Les Montecchi et les Cappelletti étoient des seigneurs Gibelins de Vérone. Les Monaldi et les Philippeschi étoient deux autres familles Gibelines d'Orviéto.

Santafiora, comté voisin de Sienne.

PAG. 37, LIG. 2. — Souverain Jupiter.

Ò sommo giove
Che fosti 'n terra per noi crocifisso.

Les mots de *Jupiter* et de *crucifié* s'accordent bien peu entr'eux. J'ai conservé l'expression originale pour faire connoître tout le Dante.

Voici la note de Venturi. « Il appelle du nom de Jupiter N. S. J. C. : si cela est bien, que d'autres le disent pour moi; je dirai seulement que Landino, commentateur du poète, s'exprime ainsi dans le prologue qui précède *cette cantique* : « Qu'il te plaise, ô Jupiter tout puissant, etc. » Y a-t-il quelqu'un qui puisse louer une imitation si ridicule? Oui, il y a des personnes qui l'exaltent comme une merveilleuse inspiration platonique, tant il est vrai qu'à un *concetto* ridicule, il ne manque pas un admirateur plus ridicule qui, non-seulement, l'approuve, mais qui le porte au ciel avec les plus grands éloges. » On peut remarquer en passant que Venturi a lu le beau vers de Boileau :

Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

En général, la réflexion de Venturi est celle d'un homme sévère, mais elle est sage et placée.

Lombardi, qui semble quelquefois n'avoir fait son Commentaire que pour réfuter Venturi qu'il poursuit toujours avec une sainte colère, dit que, selon Rosa Morando, les poètes chrétiens ont fréquemment appelé le vrai Dieu du nom de Jupiter; que l'on peut,

suivant plusieurs auteurs, trouver quelques rapports entre le Jupiter des Romains, dont l'étymologie peut être *Juvans Pater,* et le mot *Jéhova* des Hébreux; et que du reste, Pétrarque n'a pas été si scrupuleux, et a dit, sonnet 133 :

Se l'Eterno Giove
Della sua grazia sopra me non piove.

Et dans le sonnet 208 :

O vivo Giove
Manda prego il mio in prima che il suo fine.

Cependant le Dante a été plus loin que Pétrarque; car on peut assurer que ce dernier adressoit son invocation au Jupiter des Payens que les poètes invoquent souvent, tandis que le Dante, en parlant du crucifiement, n'a pu avoir en vue que J.-C. lui-même. Au reste, il m'a semblé que je devois traduire comme j'ai fait; sans cela le Dante, son originalité, sa hardiesse, sa bizarrerie, si l'on veut, tout auroit disparu sous une périphrase commune, et on a droit de me demander compte des beautés et des défauts de mon poète.

PAG. 37, LIG. 8. — Un *Marcellus*.

Ce nom fut porté à Rome par beaucoup de citoyens très-distingués. Les plus célèbres sont celui qui assiégea Syracuse, et celui qui se déclara contre Jules César, et auquel ce grand homme pardonna après sa victoire. Peut-être cependant le poète ne veut-il parler ici que de Marcel Malaspina, qui l'accueillit avec

beaucoup de bienveillance dans ses états, et dont il sera question à la fin du chant VIII. Cet hommage auroit été dicté par un sentiment profond de reconnoissance; et un homme sensible comme le Dante ne devoit jamais oublier les bienfaits dont on l'avoit comblé pendant ses malheurs et son exil.

PAG. 37, LIG. 9. — Florence, etc.

Trait de satire détourné, mais qui frappe les habitans de Florence. Toute la fin de ce chant a de la force et de la précision : il est vrai que c'est le Gibelin exilé qui a pris la parole, mais il parle en grand poète.

NOTES DU CHANT VII.

PAG. 39, LIG. 5. — Octave vit ensevelir, etc.

Virgile mourut sous le règne d'Auguste.

PAG. 40, LIG. 5. — O toi, l'honneur éternel du lieu où j'ai pris naissance, etc.

On a vu plus haut que Sordello étoit de Mantoue.

PAG. 40, LIG. 17. — Et dont je n'ai eu connoissance que si tard.

Si tard veut dire ici; après ma mort.

PAG. 40, LIG. 22. — J'habite ce lieu, etc.

Les Limbes, où se trouvent aussi les enfans morts sans avoir reçu le baptême.

PAG. 40, LIG. 26. — Les trois vertus saintes, etc.

Les trois vertus théologales. Les autres vertus dont il est question plus bas, sont les vertus morales appelées *cardinales*, la Prudence, la Justice, la Force et la Tempérance.

PAG. 43, LIG. 11. — L'empereur Rodolphe, etc.

Père de l'empereur Albert. Il eut un règne de vingt ans. Ayant livré bataille en 1276 au roi de Bohême, père d'Ottochare dont il va être parlé, Rodolphe le vainquit; mais ensuite il accorda sa fille au même Ottochare, et lui rendit son royaume. Venceslas étoit fils d'Ottochare. L'Histoire représente tous ces princes à peu près tels que le poète les dépeint ici. L'ombre remarquable par son nez court et ramassé, est Philippe III, roi de France, fils de Saint-Louis, que l'on dit avoir été camus. Cet autre, qui a une si noble figure, est Henri, roi de Navarre. Philippe III mourut à Perpignan, après avoir perdu une bataille navale qui *flétrit les lys,* dit le poète. Le personnage qui, en soupirant, appuie son visage sur sa main, est le même Henri de Navarre qui étoit d'une très-noble figure. Sa fille Jeanne avoit épousé Philippe-le-Bel, fils de Philippe III. Ils se rappellent sa vie corrompue et grossière, c'est-à-dire, la vie de Philippe-le-Bel.

Le bon Grangier ne fait ici que cette courte réflexion : « Dante se descouure partial. » En effet, le poète ne néglige aucune occasion de parler de ce prince dans les termes les plus offensans et souvent les plus injustes. Aucun commentateur italien n'a cherché à faire sentir que le poète a parlé ici avec trop de passion. *Per i suoi perversi costumi,* dit à ce sujet Venturi. *Per li suoi laidi costumi*, dit Lombardi.

Celui qui semble si robuste est Pierre III, roi d'Ar-

ragon. Cet autre que distingue la grandeur de son nez, est Charles Ier., roi de la Pouille, comte de Provence. Le jeune prince qui est assis, etc. Landino, Daniello et Vellutello disent que ce jeune prince est Alphonse, troisième fils de Pierre III; mais ils se trompent : ce jeune prince ne peut être que Pierre, quatrième fils de Pierre III, suivant Barthélemi de Néocastro, auteur contemporain. Ce prince n'eut aucun des royaumes de son père, qui échurent à Jacques et à Frédéric ses frères aînés. Alphonse, nommé plus haut, monta un moment sur le trône d'Arragon; mais étant mort sans enfans, il le laissa à Jacques, second fils du roi Pierre III.

Celui dont je t'ai déjà fait remarquer le nez aquilin, est encore Charles Ier., roi de la Pouille, et Pierre est le même Pierre III, déjà plusieurs fois nommé.

La Pouille et la Provence étoient les états de Charles Ier.

Constance, femme de Pierre III.

Béatrix et Marguerite, filles de Bérenger V, comte de Provence, épousèrent l'une Saint-Louis, roi de France, et l'autre son frère, Charles Ier., roi de Sicile. « Le Dante parle ainsi, dit Venturi, pour vomir sa bile contre la maison de France, parce que Charles de Valois, prince du sang français, avoit aidé le parti Guelfe à chasser le poète de sa patrie, où il ne put retourner. » Il n'est guères trop possible de laver le Dante de cette tache.

Henri d'Angleterre, fils de Richard. « Ce roy d'Angleterre, ajoute Grangier, fut fort homme de bien,

simple en sa vye, non de la simplicité qui s'attribue à l'ignorance, mais de celle qui provient d'une pureté et sincérité de cœur. » On ne voit pas trop pourquoi ce prince est en Purgatoire.

Guillaume, marquis de Montferrat, fut pris et tué par les habitans d'Alexandrie *della paglia,* et parce qu'il s'éleva ensuite une guerre sanglante entre les fils de Guillaume et les Alexandrins, le poète dit qu'à l'occasion de la mort de ce prince, Alexandrie et ses guerriers firent pleurer les habitans du Montferrat et du Canavésan. Le Canavésan étoit une petite province qui dépendoit alors d'Alexandrie, suivant Grangier, et du Montferrat, selon le père Lombardi : l'autorité de Baudrand appuie le sentiment de Lombardi.

NOTES DU CHANT VIII.

PAG. 46, LIG. 1. — Déjà étoit arrivée l'heure, etc.

> Era già l'ora che volge 'l disio
> A' naviganti e' ntenerisce il cuore,
> Lo dì ch' han detto a dolci amici a dio;
> E che lo nuovo peregrin d'amore
> Punge, se ode squilla di lontano,
> Che paia 'l giorno pianger che si muore.

Ce dernier vers offre un trait d'une sensibilité touchante. « *Qu'elle paroît pleurer le jour qui se meurt.* »

PAG. 47, LIG. 1. — Elle entonna si dévotement l'hymne : *Avant la fin du jour.*

> *Te lucis ante* si devotamente
> Le uscì dî Bocca.

Te Lucis antè terminum, rerum creator optime, est le commencement de l'hymne de saint Ambroise que, suivant l'usage de Rome, l'on chante à la fin de complies.

PAG. 47, LIG. 7. — O lecteur ! porte ton attention, etc.

On lit, chant IX de l'Enfer :

> O voi ch' avete l'intelletti sani,
> Etc., etc.

Voyez les notes de ce poëme, pag. 279 et suiv.

Le Dante dit ici que le voile qui couvre ses allégories

est si léger, que les yeux du lecteur peuvent le pénétrer. Les commentateurs ne font donc pas si mal quelquefois de chercher le sens allégorique de plusieurs passages. Il ne faudroit pas cependant qu'ils ne voulussent voir que des allégories à chaque vers de ce poëme.

Le Père d'Aquin, dans sa traduction latine du Dante, a rendu ainsi ce morceau :

> Accipe nunc, lector, nostri velamine cantus
> Quæ documenta damus : nervos mentem que fatiges
> Non opus est : satis illa suo se lumine pandunt.

PAG. 47, LIG. 26. — Le serpent qui va venir.

« Le serpent, dit Grangier, est la tentation diabolique, laquelle avec finesse tasche de nous assaillir et tromper. » Venturi et Lombardi ne font aucun commentaire sur ce passage.

PAG. 48, LIG. 16. — O Nino!

Nino des Visconti de Pise, juge de Gallura en Sardaigne, chef du parti Guelfe, et neveu du comte Ugolin de la Ghérardesca. Nino étoit un homme ferme, juste et intègre.

PAG. 49, LIG. 3. — Viens, Conrad, etc.

Il va être question de cette ombre avec plus de détails : *voyez* pag. 50, lig. 24, et pag. 267, lig. dernière.

PAG. 49, LIG. 9. — Dis à Jeanne, etc.

Fille de Nino, et épouse de Richard da Cammino

de Trévise. Nino conjure le Dante d'inviter Jeanne à prier son père au tribunal de Dieu qui n'exauce que les prières des ames pures. Allusion au passage de Saint-Jean, 9. « *Deus peccatores non audit.* »

PAG. 49, LIG. 11. — Je ne crois pas que sa mère m'aime encore, etc.

Béatrix d'Este, épouse de Nino, après la mort de celui-ci, avoit épousé en secondes noces Galéas des Visconti de Milan. Les voiles blancs étoient l'habit des veuves.

PAG. 49, LIG. 14. — Sa conduite fait aisément comprendre combien le feu d'amour peut durer dans le cœur d'une femme.

Autre trait de satire fin et délicat; le poète auroit dit une chose plus claire, s'il eût dit : Combien peu le feu d'amour dure, etc. Mais sa pensée n'eût pas été exprimée avec autant de malice et avec ce ton de mystère qu'il sait si bien employer.

PAG. 49, LIG. 18. — La vipère, etc.

Les Visconti de Milan portoient dans l'écusson de leurs armes une vipère qui vomit un enfant; les armes de Nino étoient un coq dans un champ d'or.

PAG. 50, LIG. 2. — Ces trois astres, etc.

Par ces trois astres, Lombardi entend les trois vertus théologales; comme par les quatre étoiles que le

poète a vues le matin, il entend les quatre vertus cardinales. « En effet, disent quelques commentateurs, les vertus théologales appartiennent à la vie active, à laquelle se rapporte mieux le jour, et les vertus cardinales à la vie contemplative, qui se rapporte mieux à la nuit.

Je crois, moi, que l'homme trouve, pendant le jour, l'occasion de pratiquer les vertus cardinales, qui sont la Prudence, la Justice, la Force et la Tempérance, aussi souvent que les vertus théologales, qui sont la Foi, l'Espérance et la Charité.

PAG. 50, LIG. 11. — Un serpent.

C'est le même serpent dont il a été question pag. 47, lig. 26.

PAG. 50, LIG. 16. — Et se léchant, etc.

Leccando come bestia che si liscia.

Il ne faut pas dénaturer le texte sous prétexte de l'ennoblir. Je veux toujours présenter le poète tel qu'il est.

PAG. 50, LIG. 18. — Les ministres célestes.

Les deux anges armés d'épées flamboyantes. *Voyez* pag. 47, lig. 12.

PAG. 50, LIG. 24. — L'ombre, etc.

Conrad Malaspina, seigneur de la Lunigiane. Val di

Magra, petite province des états de ce prince. Il y avoit eu avant celui-ci un autre Conrad Malaspina.

PAG. 51, LIG. 10. — Je portois aux miens, etc.

A miei portai l'amor, che quì raffina.

Grangier croit que Malaspina est dans cette partie du Purgatoire, parce que s'occupant de l'administration de ses états, il avoit différé sa pénitence. Je pense qu'il y a encore ici quelque allusion maligne pour Conrad; et comme dit Venturi : *Ch'era forse costui un poco disordinato nell 'amore de ' suoi.*

PAG. 51, LIG. 26. — Va, me répondit-il, avant que le soleil rentre sept fois dans l'espace, etc.

Avant sept ans, un des miens, un prince de la famille des Malaspina te convaincra de la générosité de cette noble maison. Le tour que prend ici le poète est très-ingénieux et d'un très-bon goût. Il se fait dire à lui-même ce qui étoit déjà arrivé : qu'un Malaspina lui donneroit un asile dans sa cour.

Si le Dante a traité avec rigueur, quelquefois avec injustice, les personnes dont il avoit à se plaindre, il faut avouer, il faut répéter qu'il a su être reconnoissant, et qu'il a gardé éternellement la mémoire des bienfaits qu'il avoit reçus. Son ame fière n'a pas su pardonner à tous ceux qui l'avoient offensé, ou qui avoient été la cause de ses infortunes; mais son cœur

généreux n'a oublié aucun de ceux qui lui ont offert un appui contre les coups du sort.

On peut remarquer ici que jamais des bienfaits n'ont été plus dignement récompensés : car la moindre expression de la gratitude du grand homme a dispensé l'immortalité historique au plus obscur de ses bienfaiteurs.

NOTES DU CHANT IX.

PAG. 53, LIG. 1. — La compagne de l'antique Titon, etc.

Il semble qu'il y ait ici contradiction. D'un côté l'aurore se levoit, de l'autre la nuit avoit parcouru deux veilles. Le poète, dans la première partie de sa phrase, parle sans doute de l'orient de l'autre hémisphère, et dans la seconde partie, du point où il se trouvoit.

PAG. 53, LIG. 4. — Un animal, etc.

Le signe du scorpion.

PAG. 53, LIG. 6. — Deux veilles.

La nuit, anciennement, étoit partagée en quatre veilles qui se nommoient : *Serò, media nox, galli cantus, manè,* et chaque veille se composoit de trois heures. Pour comprendre ce passage, il faut se placer au point où étoit le poète. Son calcul astronomique est exact. Lombardi, dans la vue d'expliquer ce morceau si embrouillé, qui a divisé tous les commentateurs, et qui a tellement embarrassé Venturi, que dans la compagne de l'antique Titon il a voulu voir l'*aurore*

de la lune, et non pas l'aurore qui précède le soleil, Lombardi a donné les raisons suivantes : *Come ciò avvenir possa capirallo facilmente chi avvertirà che dalla estremità di quel emisfero al colmo del medesimo su del quale suppone Dante il Purgatorio, correva il divario di gradi 90 di longitudine, e che l'aurora, siccome il sole, gira gradatamente.* Cette différence de 90 degrés de longitude explique une partie de la difficulté, mais le passage n'en reste pas moins encore très-obscur.

PAG. 53, LIG. 8. — Ce corps foible que nous devons à Adam, etc.

Sans le péché d'Adam, nous n'aurions pas senti le besoin du sommeil.

PAG. 53, LIG. 11. — Tous les cinq.

Virgile, le Dante, Sordello, Nino et Conrad.

PAG. 53, LIG. 12. — L'hirondelle, etc.

Voyez la fable de Progné que je citerai plus bas.

PAG. 53, LIG. 14. — A ce moment où notre esprit, etc.

Ovide a dit dans ses Epîtres :

> Namque sub auroram, jam dormitante lucernâ,
> Tempore quo cerni somnia vera solent.

PAG. 54, LIG. 14. — Et m'enleva jusqu'à la sphère du feu.

Les anciens philosophes pensoient qu'une sphère, qu'ils appeloient *la sphère du feu*, étoit placée au-dessus de la sphère de l'air, immédiatement sous le ciel de la lune.

PAG. 55, LIG. 10. — Je suis Lucie.

Voyez ce que le poète a dit de Lucie, Enfer, chant II. Elle est ici le symbole de la grâce divine.

PAG. 56. LIG. 23. — Le troisième me parut offrir la couleur d'un porphyre, etc.

« Le premier degré, suivant Lombardi, est le symbole de la candeur ou de la sincérité de la *confession;* le second degré est le symbole de l'effet qu'opère en nous la *contrition;* le troisième degré est le symbole de la *satisfaction.*

PAG. 57, LIG. 10. — La lettre P, etc.

Les sept P que l'ange trace sur le front du Dante sont un symbole des sept péchés capitaux. Les anges gardiens des sept divisions du Purgatoire effaceront une de ces lettres à mesure que le poète sortira de ces différentes divisions.

PAG. 57, LIG. 14. — Deux clefs, l'une d'argent et l'autre d'or.

Claves, dit saint Mathieu, cap. 16. *Sunt discer-*

nendi scientia et potentia quâ dignos recipere, indignos excludere debet à regno cœlorum.

PAG. 57, LIG. 23. — Je les tiens de Pierre, qui m'a dit de commettre une erreur plutôt pour l'ouvrir, etc.

On lit dans saint Chrysostôme : *Si Deus benignus, quare sacerdos austerus? Ubi enim pater familias est largus, dispensator non debet esse tenax.*

PAG. 58, LIG. 7. — Quand on en chassa Métellus.

Lucain, dans le troisième livre de la Pharsale, en rapportant que César ordonna de dépouiller le trésor public de ses richesses, malgré la résistance de Métellus, s'exprime ainsi :

Tunc rupes tarpeia sonat, magno que reclusas
Testatur stridore fores.

Vers 155 *et suivans.*

« Toute cette première division de la seconde partie du poëme, observe M. Ginguené, est, comme on voit, fertile en descriptions et en scènes dramatiques. Les descriptions sur-tout y sont d'une richesse qu'une sèche analyse peut à peine laisser entrevoir ; les cieux, les astres, les mers, les campagnes, les fleuves, tout est peint des couleurs les plus fraîches et les plus vives. Les objets surnaturels ne coûtent pas plus au poète que ceux dont il prend le modèle dans la nature. Ses anges ont quelque chose de céleste ; chaque fois qu'il en introduit de nouveaux, il varie leurs habits, leurs

attitudes et leurs formes. Le premier qui passe les ames dans une barque a de grandes ailes blanches déployées, et un vêtement qui les égale en blancheur. Il ne se sert ni de rames ni de voiles, ni d'aucun autre moyen humain : ses ailes suffisent pour le conduire ; il les tient dressées vers le ciel, et frappe l'air de ses plumes éternelles qui ne changent et ne tombent jamais. Plus l'oiseau divin approche, plus son éclat augmente, et l'œil humain ne peut plus enfin le soutenir.

» Les deux anges qui descendent avec des glaives enflammés pour chasser le serpent, sont vêtus d'une robe verte comme la feuille fraîche éclose ; le vent de leurs ailes, qui sont de la même couleur, l'agite et la fait voltiger après eux dans les airs ; on distingue de loin leur blonde chevelure, mais l'œil se trouble en regardant leur face, et ne peut en discerner les traits ; enfin, le dernier qu'on a vu garder l'entrée du Purgatoire, porte une épée qui lance des étincelles que le regard ne peut soutenir, et ses habits sont, au contraire, d'une couleur obscure qui ressemble à la cendre ou à la terre desséchée : soit pour faire entendre à ceux qui vont expier leurs fautes, que l'homme n'est que poussière ; soit pour signifier, comme le veulent d'autres commentateurs, que les ministres de la religion doivent se rappeler sans cesse ces mots de l'ecclésiastique : *Quid superbit terra et cinis?* »

Hist. litt., II, pag. 147 et suivantes.

NOTES DU CHANT X.

PAG. 60, LIG. 17. — Polyclète.

Célèbre sculpteur de Sicyone, ville du Péloponèse. « Il avoit, dit Grangier, la main si subtile que comme escript Solinus, il engrauoit les formis tant au naturel avec leurs membres distincts, qu'elles sembloient viues. »

PAG. 60, LIG 19. — L'ange, etc.

L'archange Gabriel.

PAG. 61, LIG. 8. — Du côté où bat le cœur des hommes.

Je vais rapporter textuellement la note de Venturi répétée par Lombardi. « Virgile m'avoit à gauche, du côté du cœur, selon la vulgaire mais fausse opinion; la vérité étant que le cœur est au milieu du thorax avec la pointe seulement retournée à gauche. »

PAG. 62, LIG. 8. — Je parle de l'empereur Trajan.

Quelques auteurs pensent que cet événement doit être rapporté au règne d'Adrien.

A quelque prince qu'il appartienne, il n'en est pas moins raconté ici avec une grâce et un talent inimitables.

PAG. 63, LIG. 1. — Celui qui n'a jamais vu une chose nouvelle, etc.

Dieu.

> Colui che mai non vide cosa nuova
> Produsse esto visibile parlare.

PAG. 64, LIG. 5. — Ne vous apercevez-vous pas que nous sommes des vermisseaux nés pour former ce papillon angélique qui vole à la justice divine qu'on ne peut tromper?

« Image emblématique de l'ame humaine, dont le texte est souvent cité, mais qui, dans une traduction, ne conserve peut-être pas le même éclat et la même grâce. » *Hist. litt.*, II, 150.

NOTES DU CHANT XI.

PAG. 65, LIG. 1. — Notre Père qui es dans les cieux, etc.

Les ames orgueilleuses récitent l'oraison dominicale toute entière.

O Padre nostro, che ne' cieli stai,
Non circonscritto, ma per più amore
Ch' ai primi effetti di lassù tu hai,
Laudato sia 'l tuo nome e 'l tuo valore
Da ogni creatura, com' è degno
Di render grazie al tuo alto vapore.
Vegna per noi la pace del tuo regno,
Che noi ad essa non potem da noi,
S'ella non vien, con tutto nostro 'ngegno.
Come del suo voler gli angeli tuoi
Fan sagrificio a te, cantando osanna,
Così facciano gli uomini de' suoi.
Dà oggi la cotidiana manna,
Sanza la qual per questo aspro diserto
A retro va, chi più di gir s'affanna :
E come noi lo mal, ch' avem sofferto,
Perdoniamo a ciascuno, e tu perdona
Benigno, e non guardare al nostro merto.
Nostra virtù, che di leggier s'adona,
Non spermentar con l'antico avversaro,
Ma libera da lui, che sì la sprona.

L'oraison dominicale n'a pas ici toute sa simpli-

cité ; quelques pensées sont plus étendues ; mais il y a des images poétiques très-belles.

> Vegna ver noi la pace del tuo regno
> . . . .
> La cotidiana manna
> Senza la qual per questo aspro diserto
> A retro va, chi più di gir s'affanna.
> . . . .
> E tu perdona
> Benigno.

Voilà des traits qui annoncent l'homme sensible et le poète créateur.

PAG. 67, LIG. 12. — Si je n'étois pas empêché par cette pierre qui écrase mon front orgueilleux.

L'enceinte du Purgatoire est composée de sept cercles placés l'un sur l'autre autour de la montagne. Dans chacun des cercles, on se purifie d'un des péchés capitaux : c'est l'orgueil qui est puni dans le premier cercle.

PAG. 67, LIG. 18. — Guillaume Aldobrandeschi.

L'ombre qui parle est Humbert des comtes de Santafiora, fils de Guillaume Aldobrandeschi, riche seigneur de Sienne. Humbert se montra si arrogant, que les Siennois le firent tuer à Campagnatico, dans les Maremmes.

PAG. 68, LIG. 13. — Odérigi, etc.

Odérigi, né à Gubbio dans le duché d'Urbin, célèbre peintre en miniature ; « l'honneur, dit le poète, de cet art qu'on appelle à Paris enluminure. »

Le Dante étoit venu à Paris et avoit apparemment remarqué que cet art y étoit plus florissant qu'en Italie. Ce témoignage d'un auteur qui, d'ailleurs, ne nous aimoit pas beaucoup ni nous ni nos princes, doit être recueilli avec soin. Beaucoup de manuscrits ornés de miniatures que nous possédons dans nos bibliothèques, ont probablement été faits à Paris et non pas en Italie, comme plusieurs écrivains l'assurent. Ce n'est pas ici la première fois que le Dante nous rappelle qu'il a fait un voyage en France.

PAG. 68, LIG. 16. — Franco Bolognèse, etc.

Peintre appelé Bolognèse, parce qu'il étoit né à Bologne : il eut plus de réputation qu'Odérigi; Cimabué, l'un des restaurateurs de la peinture à Florence, né en 1240, mort en 1300; Giotto, élève de Cimabué, né en 1276, mort en 1336. Le poète n'a pas remarqué qu'il étoit censé alors écrire en 1300, et qu'en donnant à Giotto tant de célébrité à cette époque, il ne lui avoit laissé que vingt-quatre ans pour acquérir tout son talent. Ce morceau a dû être pensé et écrit au moins en 1315.

Venturi croit que le poète, qui dit :

> Credette Cimabuè nella pintura
> Tener lo campo : ed ora ha Giotto il grido
> Sì che la fama di colui è oscura.

fait ici allusion à ces vers de l'épitaphe de Cimabué placée dans l'église cathédrale de Florence :

> Credidit ut Cimabos Picturæ castra tenere
> Certè sic tenuit. Nunc tenet astra poli.

Je croirois plutôt que ces vers ont été faits sur ceux du Dante. Cette opinion est celle de quelques savans florentins.

PAG. 69, LIG. 6. — Guido, etc.

L'un des Guido dont il est ici question, est Guido Guinicelli de Bologne, poète et philosophe distingué; l'autre est Guido, fils de Cavalcante Cavalcanti, dont on a parlé, Enfer, chant x. Ce dernier Guido devint plus célèbre que le premier.

PAG. 69, LIG. 26. — Votre renommée, etc.

La vostra nominanza è color d'erba
Che viene e va, e quei la discolora,
Per cui ell' esce della terra acerba.

« Quelle comparaison juste et mélancolique! Quel beau langage et quels vers! Homère lui-même n'est pas au-dessus de notre poète, lorsqu'il compare les générations des hommes aux générations des feuilles qui jonchent la terre en automne. »

Hist. litt., II, pag. 153.

PAG. 70, LIG. 7. — Provenzano Salvani.

Ce seigneur avoit une grande influence dans le gouvernement de Sienne à l'époque « où fut détruite la rage de Florence, » où les Florentins perdirent contre les Siennois la bataille de Monte Aperto.

Ce même Provenzano ayant appris qu'un de ses amis, qu'on n'a nommé dans l'ouvrage d'aucuns com-

mentateurs, avoit été fait prisonnier par Charles Ier., roi de la Pouille, qui demandoit, pour sa rançon, 10,000 florins d'or, alla se placer à genoux au milieu de la place de Sienne, en priant les Siennois de jeter de l'argent sur un tapis qu'il avoit fait apporter devant lui. Le poète ajoute que Provenzano demandoit cette aumône en tremblant de tous ses membres. Ce trait a été jeté ici exprès pour faire ressortir les vers suivans :

Più non dirò, e scuro so che parlo.
Ma poco tempo andrà che i tuoi vicini
Faranno sì che tu potrai chiosarlo.

Dans peu (le poète est toujours censé parler en 1300) les Florentins t'exileront, et tu sauras que l'on tremble de tous ses membres, et que l'on est dans un état d'agitation bien douloureux, quand il faut aller demander aux autres quelques secours pour subsister.

Lorsqu'il écrivoit ces vers, le poète étoit réduit à l'état misérable qu'il dépeint si bien ici.

NOTES DU CHANT XII.

PAG. 72, LIG. 3. — Comme deux taureaux assujettis au même joug.

Odérigi et le Dante marchoient la tête baissée; Odérigi courbé sous le poids énorme qui l'accabloit, et le poète dans une attitude inclinée pour mieux entendre les paroles d'Odérigi.

PAG. 73, LIG. 8. — Celui qui, créé plus noble qu'aucune autre créature, etc.

Satan qui étoit le plus noble des anges; Briarée ou Egéon, fils de Titan et de la Terre : il avoit cent bras et cinquante têtes; Thymbrée, surnom d'Apollon; Nembrot, l'un de ceux qui élevèrent la tour de Babel dans la plaine de Sennaar; Niobé, fille de Tantale et femme d'Amphion. Le poète la représente ici entourée de ses *sept et sept* enfans, *sette e sette.* Chompré assure cependant que Latone irritée ne fit tuer par Apollon et par Diane, que sept fils et cinq des filles de Niobé.

Le père d'Aquin a traduit ainsi ce passage :

> Agmina circumstant natorum exanguia damnis
> Te Niobe fœcunda tuis : nunc perdita luctu
> Concidis extinctos inter hos saxea partus.

Venturi dit que cette traduction a beaucoup de grâce, mais l'expression d'*Agmiña* est un peu exagérée. Quant au dernier vers (à part la faute qu'il présente), il a quelque chose de la facilité de ceux d'Ovide.

Le mont Gelboë, que ne fécondèrent plus ni les rosées ni les pluies : allusion à la malédiction lancée contre cette montagne par David. *Montes Gelboe, neque ros neque pluvia veniant super vos!* (Reg., lib. 2, cap. 1, v. 21.)

« Arachné, très-habile brodeuse, osa un jour défier Minerve à qui broderoit mieux une tapisserie. La déesse, offensée d'une telle témérité, rompit le métier et les fuseaux de cette orgueilleuse, et la métamorphosa en araignée. » (Dict. de Chompré.)

Roboam, fils de Salomon, contre lequel onze tribus se révoltèrent; Alcméon, fils d'Amphiaraüs : ce dernier s'étant caché pour n'être pas forcé d'aller à la guerre de Thèbes, fut trahi par sa femme Eriphile, qui reçut, pour prix de sa trahison, une parure d'un grand prix. Alcméon, furieux et voulant venger son père, tua sa propre mère Eriphile, et lui fit payer de son sang sa funeste parure. Sennachérib, roi des Assyriens, assassiné dans un temple par deux de ses fils, tandis qu'il sacrifioit aux idoles. Thomiris, reine de Scythie; Cyrus, roi de Perse, tué dans une bataille contre les Scythes. *Voyez* Justin., lib. 1, cap. 8.

Après avoir donné quelques notes explicatives pour tous ces tableaux, Venturi s'écrie : « *Brutto miscu-*

glio di sacro e di profano, di verità revelate e di favole. »

« Mais, répond Lombardi, ces fables *honnêtes*, comme sont celles-ci que le Dante met, dans ce chant et dans les suivans, sous les yeux des ames qui se purifient, ne sont en réalité que des enseignemens pratiques d'une saine morale. C'est pour cela que Platon (de Rep., lib. 2) vouloit que les mères et les gouvernantes apprissent de telles fables aux enfans; d'ailleurs, qnelques-unes de ces mêmes fables sont rapportées dans les Saintes Ecritures. (Judic., 9.)

» Le Dante ne fait donc pas un *miscuglio* des fables et des faits des Ecritures Saintes, mais il en compose deux séries distinctes. Ces faits de l'Ecriture sont placés à droite du chemin; la série des fables est placée de l'autre côté. Enfin, parmi d'autres considérations, deux sur-tout durent engager le poète à admettre et les faits de l'Ecriture et les récits de la Fable. D'abord, il put désirer confondre davantage ceux qui connurent les Ecritures Saintes, en leur montrant les divines maximes confessées même par les Gentils; ensuite il crut pouvoir rappeler aux Gentils qui passoient dans ce cercle, tels que Stace, Trajan, Rifée, etc., les aiguillons qu'ils eurent eux-mêmes pour suivre la vertu et fuir le vice. »

On peut ajouter que le poète paroît avoir voulu distribuer ainsi ses tableaux, et comme je l'ai dit ailleurs, qu'il n'a pas seulement imaginé, dans le temps où il écrivoit, qu'on pût lui adresser la moindre critique à cet égard. Les règles que nous adoptons au-

jourd'hui dans l'invention et dans la composition de nos ouvrages, ne sont pas celles que l'on suivoit du temps du Dante.

PAG. 75, LIG. 12. — La sixième servante.

La sixième heure.

> Jungere equos Titan velocibus imperat horis :
> Jussa deæ celeres peragunt.
>
> *Métam., lib.* 2, *vers* 118.

Dans le même poëme, chant XXII, vers 112, le Dante dira encore :

> E già le quattro ancelle eran del giorno.
> Rimase addietro.

PAG. 76, LIG. 2. — Il me frappa le front de ses ailes.

Il effaça une des lettres P tracées sur le front du poète qui va entrer dans le second cercle où l'on se purifie du péché d'envie.

PAG. 76, LIG. 5. — Une église, etc.

L'église de Saint-Miniato qui domine Florence dans le voisinage du pont sur l'Arno, appelé Rubaconte, du nom de Messer Rubaconte de Mandello, milanois, podestat de Florence, qui le fit construire en 1237, dans un temps où l'on ne falsifioit pas les registres et les mesures publiques. Deux familles de Florence avoient été accusées, dans le temps où vivoit le Dante, l'une d'avoir falsifié les registres où l'on

tenoit note des revenus de la ville, l'autre d'avoir diminué la capacité des mesures publiques.

Tout ce que le peintre décrit ici existe encore de nos jours, et si on lit ce passage en montant à Saint-Miniato, on reconnoît la justesse de ces expressions.

Dove siede la chiesa che soggioga
La ben guidata sopra Rubaconte
Si rompe del montar l'ardita foga
Per le scalee, etc.

PAG. 76, LIG. 26. — Quand les P qui sont en partie effacés sur ton front, etc.

L'on n'avoit cependant encore effacé qu'un seul P. Lombardi donne cette explication : « Dante montre par là que l'orgueil ou le mépris de la divine loi (source de tout péché, selon l'ecclésiastique), forme la plus grande laideur du péché : ainsi le poète veut faire entendre que les six derniers P sont à moitié effacés par l'extinction totale du premier P, c'est-à-dire, du péché de l'orgueil. »

NOTES DU CHANT XIII.

PAG. 79, LIG. 12. — La première voix qui passa en volant, dit : *Ils n'ont pas de vin*, etc.

« Une des peines des ombres qui sont dans ce cercle est de n'entendre retentir dans l'air autour d'elles que des chants et des paroles de charité, sentimens si discordans avec le péché qu'elles expient. »

Hist. litt., II, pag. 155.

« Ils n'ont pas de vin », paroles de la Vierge qui annonce ainsi à son fils, aux noces de Cana, que le vin alloit manquer aux convives.

« Je suis Oreste. » Allusion à l'amitié d'Oreste pour Pilade.

PAG. 79, LIG. 22. — Le frein qui les gourmande, etc.

Le poète, plus loin, expliquera plus clairement son idée. Les ames entendent des paroles qui font naître des sentimens de charité; ensuite elles entendent d'autres paroles qui retracent le crime de ceux qui ont été envieux sur la terre.

PAG. 80, LIG. 16. — Tels les aveugles, etc.

On voit encore ce triste spectacle à la porte de beaucoup d'églises d'Italie.

PAG. 81, LIG. 2. — Il me sembloit que c'étoit commettre une incivilité, etc.

A me pareva andando fare oltraggio
Vedendo altrui, non essendo veduto.

PAG. 81, LIG. 22. — O mon frère, chacun de nous habite une seule et véritable cité, etc.

Tu parles avec nous comme tu parlerois avec des hommes qui feroient leur pélerinage sur la terre. Mais nous, nous ne connoissons plus d'autre vraie cité, d'autre patrie que le ciel. Tu devois nous demander si quelqu'un de nous n'avoit pas été *pélerin* en Italie.

PAG. 82, LIG. 4. — Je dirai qu'elle tenoit *la tête élevée* comme un aveugle à qui l'on parle.

On ne peut pas mieux observer la nature. En effet, remarquons bien l'attitude d'un aveugle à qui nous parlons : il élève la tête pour attendre notre réponse.

PAG. 82, LIG. 12. — Quoiqu'on m'appelât Sapia.

Savia non fui avvegna che Sapìa
Fossi chiamata.

« *Concettino miserabile e non da poeta di tanto cenno!* » s'écrie Venturi. Il continue ainsi : « S'il y a quelqu'un d'un goût gâté à qui de semblables *concettini*, considérés en eux-mêmes, ne paroissent pas aussi misérables qu'à moi, qu'il se satisfasse à son gré, qu'il les lèche, qu'il les goûte et qu'ils lui fassent grand bien, etc. »

On s'attend que le terrible adversaire de Venturi, Lombardi, va lui répondre. Aussi il s'empresse de répliquer : « J'appellerai plutôt misérable et importun le caquet de Venturi ; parce que le rapport qui existe entre un nom propre et les mœurs est et sera toujours remarqué sans crime par tout homme qui parle ou écrit, sur-tout quand il le fait en peu de mots et en passant, comme fait ici le Dante. »

La remarque de Venturi ne manque pas cependant d'une sorte de justesse.

Sapia, quoi qu'il en soit, étoit une noble Siennoise que ses concitoyens avoient envoyée en exil à *Colle*. Là, les Florentins ayant été mis en déroute par les Siennois, elle en manifesta une satisfaction très-indiscrète et très-criminelle.

PAG. 82, LIG. 24. — J'imitai l'imprudent oiseau, etc.

> Come fè il merlo per poca bonaccia.

Comparaison très-juste.

PAG. 83, LIG. 3. — Pierre Pettinagno, etc.

Hermite florentin qui pria pour Sapia. Sans les prières de cet hermite, elle seroit encore dans la vallée qui précède le Purgatoire.

PAG. 83, LIG. 8. — Mes yeux seront cousus aussi dans ce lieu, mais pour peu de temps, parce que j'ai peu commis le péché de l'envie. Mon ame est plus tour-

mentée du supplice du premier cercle, et il me semble déjà, etc.

Aveu touchant de la part d'un homme tel que le Dante. J'ai promis de faire remarquer au lecteur tous ces mouvemens de sensibilité, de vrai retour sur soi-même et d'honorable franchise.

Il est dommage qu'il n'y ait pas un cercle pour les esprits satiriques; notre poète s'y seroit encore rendu justice; mais peut-être aussi l'ange commis à la garde de ce cercle n'auroit-il pas voulu le laisser passer outre?

PAG. 83, LIG. 26. — Tu les trouveras au milieu de cette nation vaine, etc.

Autre allusion satirique très-piquante. Les Siennois avoient acquis à grands frais le port de Talamone sur la Méditerranée; ils se croyoient déjà tous d'habiles hommes de mer. Leurs principaux seigneurs devenus amiraux en imagination, voyoient déjà le pavillon Siennois parcourir l'Océan, et croyoient étendre leur commerce plus loin que les Pisans et les Génois. Mais cette nation vaine qui espère tant de la possession de Talamone, y perdra plus de temps et de vœux qu'à trouver la *Diana*. La Diana étoit une prétendue rivière qui couloit, disoit-on, sous la ville de Sienne: les habitans avoient entrepris de prodigieuses excavations pour la découvrir, mais toujours inutilement. « Si on veut savoir, ajoute à ce sujet Venturi, pourquoi les Siennois appeloient cette rivière la Diana, il faut que ce soit quelque antiquaire de Sienne qui aille repêcher sa généalogie. »

NOTES DU CHANT XIV.

PAG. 86, LIG. 3. — Faltérona.

Montagne de l'Apennin dans l'état de Florence près de la Romagne. La montagne dont a été détaché Péloro est l'Apennin : Peloro, promontoire de la Sicile. Le poète adopte l'idée de ceux qui pensent qu'autrefois la Sicile formoit une partie du continent d'Italie.

PAG. 87, LIG. 2. — A travers les toits de pourceaux hideux, etc.

Les habitans du Casentin. Landino croit que le poète a particulièrement en vue les comtes Guidi, « hommes dit ce commentateur, *molto lussuriosi.* »

Les *roquets criards* sont les habitans d'Arezzo, « enragés et superbes, dit Venturi, quoique pauvres et impuissans. »

Aussi dans son dédain le fleuve leur tourne le museau. Comme le Dante joue ici avec sa verve ! il transporte au fleuve une image qui sembloit n'appartenir qu'aux *roquets criards.*

La fosse maudite et ingrate est toujours l'Arno qui coule entre de hautes montagnes.

Les chiens qui se font loups sont les Florentins ; « ils

sont appelés ainsi par le poète à cause de leur gourmandise et de leur avarice. » Daniello.

Les renards frauduleux sont les Pisans, parce que, dit encore Daniello, ils sont malicieux et frauduleux.

Il faut d'abord blâmer ici le Gibelin exilé qui s'abandonne à un mouvement de colère et de dépit trop passionné; mais il faut ensuite admirer le poète chaud et le coloriste vigoureux qui trace un tableau aussi énergique que celui-ci.

Che dal principio suo (dov' è si pregno
L'alpestro monte ond' è tronco Peloro,
Che 'n pochi luoghi passa oltra quel segno)
Infin là 've si rende per ristoro
Di quel che 'l ciel della marina asciuga,
Ond'hanno i fiumi ciò che va con loro,
Virtù così per nimica si fuga
Da tutti come biscià, per sventura
Del luogo, o per mal uso che gli fruga :
Ond' hanno sì mutata lor natura
Gli abitator della misera valle,
Che par che Circe gli avesse in pastura.
Tra brutti porci più degni di galle
Che d'altro cibo fatto in uman uso
Dirizza prima il suo povero calle.
Botoli trova poi venendo giuso
Ringhiosi più che non chiede lor possa,
Ed a lor disdegnosa torce 'l muso :
Vassi caggendo, e quanto ella più 'ngrossa,
Tanto più truova cani farsi lupi
La maledetta e sventurata fossa.
Discesa poi per più pelaghi cupi,
Truova le volpi sì piene di froda
Che non temono ingegno che le occupi.

PAG. 87, LIG. 20. — Je vois ton fils.

L'ombre qui parle est messer Guido del Duca da Brettinoro; elle s'adresse à messer Riniéri de' Calboli de Forlì.

Par « ton fils qui chasse les loups » del Duca entend Fulciéri de Calboli, petit-fils de Riniéri, qui fut podestat de Florence en 1302, et qui ayant été gagné à prix d'argent par le parti noir, fit enfermer et tuer les principaux personnages du parti blanc. *Voyez* les détails que j'ai donnés sur ces deux factions dans la vie du Dante qui est en tête de la traduction du Paradis.

PAG. 87, LIG. 21.—Il vend leur chair, etc.

Le poète veut dire que Fulciéri fit à l'égard des Florentins du parti blanc, comme on fait à l'égard des vieux bœufs qui ne sont plus propres au travail. On les vend encore vivans, on les engraisse, et ensuite on les assomme. La triste forêt est Florence qui a été tellement ravagée, qu'elle ne pourra pas sortir de ses ruines avant un grand nombre d'années.

PAG. 88, LIG. 14. — Mon sang fut tellement brûlé par l'envie, etc.

On ne dit pas quels furent les procédés pleins d'envie par lesquels Guido del Duca mérita d'être placé dans ce cercle.

PAG. 88, LIG. 20. — *Un empêchement de bonne intelligence.*

Perchè poni 'l cuore
Là 'v 'è mestier di consorto divieto.

Le poète donnera lui-même l'explication de ce passage dans le chant suivant. *Voyez* pag. 94 lig. 4 et suivantes.

PAG. 89, LIG. 3. — Le bon Licio, et Arrigo Manardi, etc.

Messer Licio de Valbona, homme sage, prudent et plein de qualités estimables. « La fille duquel, dit Grangier, se laissa aller à la volonté de Richard, ieune gentilhomme; mais Licio, son père, par sa prudence fit si bien que Richard fut contraint de l'espouser, comme raconte Boccace. »

Arrigo Manardi, selon quelques-uns, de Faenza, selon d'autres, de Brettinoro; « homme prudent, magnanime et libéral. » Vellutello.

Pierre Traversaro, seigneur de Ravenne, qui eut, dit-on, l'honneur de marier une de ses filles avec Etienne, roi de Hongrie.

Guido de Carpigna « fut noble homme de Monte-Feltro, libéral sur tous autres. » Grangier.

Un forgeron s'élève, à Bologne, au rang des premiers seigneurs. Le poète indique ici Lambertaccio, qui, de forgeron, devint un des premiers seigneurs de cette ville.

Bernardin di Fosco de Faenza, « homme valeureux et de petite naissance. » Volpi.

Guido, de Prata bourg entre Ravenne et Faenza, « seigneur très-généreux. » Volpi.

Ugolin d'Azzo des Ubaldini. Frédéric Tignoso de

Rimini. La famille Traversara et les Anastagi, nobles maisons de Ravenne.

PAG. 89, LIG. 14. —Je pleure quand je pense à nos dames et à nos chevaliers, etc.

Le donne e i cavalier, gli affanni e gli agi.

« De ce vers, dit Venturi, sont nés ceux-ci de l'Arioste :

Le donne, i cavalier, l'arme, gli amori
Le cortesie, l'audaci imprese io canto.

Orl. Furios., *cant.* I.

PAG. 89, LIG. 20. — O Brettinoro, etc.

Guido del Duca apostrophe la ville où il est né. Bagnacavallo, et Castrocaro sont des châteaux de Romagne qui étoient gouvernés par des comtes particuliers. Conio, autre château aujourd'hui détruit. Les Pagani, famille d'Imola. Un d'eux, à cause de sa méchanceté et de son astuce, avoit été surnommé *il diavolo*; aussi le poète dit :

Ben faranno i Pagan quando 'l demonio
Lor sen girà.

Ugolin de' Fantoli de Faenza, « homme noble et vertueux. » Vellutello.

PAG. 90, LIG. 16.—Quiconque me trouvera, doit me tuer.

Ce sont les paroles que prononça Caïn après avoir tué son frère dont il étoit envieux. « *Omnis qui*

invenerit me, occidet me : dixitque ei Dominus nequaquam ita fiet; sed omnis qui occiderit Caïn, septuplum punietur. » *Genes.* 4. v. 14.

Quand les voix qui passent au-dessus du Dante citent des exemples d'amitié et de bienfaisance tels que ceux-ci : « *Ils n'ont pas de vin.* » — *Je suis Oreste.* « Alors, dit le poète (pag. 79), la charité agite les cordes du fouet qui châtie les envieux ; » mais quand les voix font entendre des paroles semblables à celle de Caïn : « *Quiconque me trouvera doit me tuer,* » alors le frein qui gourmande les mêmes envieux retentit d'un son tout contraire ; c'est-à-dire, au lieu de ces exemples de charité, ils n'entendent que les reproches cruels que le plus coupable des envieux s'est faits sur la terre.

PAG. 90, LIG. 23. — Je suis Aglaure qui suis devenue rocher.

« Aglaure fille de Cécrops. Elle promit à Mercure de favoriser sa passion pour sa sœur Hersé, moyennant une récompense ; mais Pallas indignée de cette convention, versa dans le sein d'Aglaure une telle jalousie contre Hersé, qu'elle mit tout en œuvre pour les brouiller. Ensuite Pallas donna aux trois sœurs Aglaure, Hersé et Pandrose un panier où étoit enfermé Ericthonius, avec défense de l'ouvrir. Aglaure et Hersé ne pouvant commander à leur curiosité, n'eurent pas plutôt ouvert le panier, qu'elles furent agitées des Furies et se précipitèrent du haut de l'endroit le plus escarpé de la citadelle d'Athènes. »

CHOMPRÉ, *Dict. de la Fable.*

PAG. 91, LIG. 1. — Voilà le *frein*.

Voyez pag. 79, lig. 22.

PAG. 91, LIG. 3. — Mais vous vous laissez prendre à l'appât que vous offre l'antique ennemi.

L'antique ennemi, le démon qui vous tend des pièges.

PAG. 91, LIG. 7. — Ses beautés éternelles.

Pétrarque a imité ce passage, part. 1. Canz. 39, quand il dit :

Or ti solleva a più beata speme
Mirando il ciel che ti si volve intorno,
Etc., etc.

NOTES DU CHANT XV.

PAG. 92, LIG. 1. — Le soleil avoit à parcourir, etc.

Le soleil devoit rester encore trois heures sur l'horizon.

PAG. 92, LIG. 4. — Dans la sphère qui, comme l'enfant folâtre, est dans un mouvement continuel.

Venturi pense que le poète emploie ici une *misérable similitude*. Rosa Morando, qui n'est pas un des écrivains qui aient parlé du Dante avec le moins d'enthousiasme, répond à Venturi. « Mais pourquoi trouve-t-il ici une *misérable similitude?* Ce n'est, selon moi, qu'à cause de la trop considérable différence *de grandeur* qui existe entre l'enfant et la sphère du soleil; mais Plutarque, dans ses Réflexions sur le génie et sur la vie d'Homère, fait observer que ce divin poète quelquefois tire ses comparaisons des plus petites choses, en ayant égard à la nature des choses comparées, et non à la grandeur de leurs corps; et il apporte en exemple les comparaisons tirées des guêpes, des mouches et des abeilles.

» Il est dans la nature de l'enfant de se mouvoir

continuellement, et ainsi que dit Horace, Poet. v. 160: *Mutatur in Horas*. Or, qui ne voit pas que ce mouvement qui est le propre de l'enfant, est aussi le propre de la sphère? Ce qui est impropre (*improprio*), c'est de prononcer si hardiment et dans des termes si revêches. Les grands poètes, il est vrai, ne sont pas exempts de grands défauts, mais il n'appartient pas à tous de les reconnoître ou de les signaler avec cet air de maître et d'oracle. Que cela soit dit pour toutes ces expressions dures et méprisantes que l'on lit à tout moment dans le nouveau Commentaire (de Venturi). Zoïle, qui osa reprendre Homère avec tant d'aigreur, fut tué à coups de pierres par le peuple, et mérita le mépris et la haine de tous les siècles. »

J'ai traduit ici ce long morceau pour donner à mes compatriotes une idée du langage qu'emploie quelquefois la critique italienne.

PAG. 93, LIG. 3. — Ainsi que le rayon, etc.

Ai-je réussi à bien traduire ce passage? Il est très-difficile à comprendre et à transporter dans notre langue avec toutes ses images.

Come quando dell' acqua, o dallo specchio
  Salta lo raggio in opposita parte,
  Salendo su per lo modo parecchio
A quel che scende, e tanto si diparte
  Dal cader della pietra in igual tratta,
  Sì come mostra esperienza e arte.

Voilà le Dante avec toute sa précision, sans trop d'obscurité.

PAG. 93, LIG. 24. — *Heureux les miséricordieux!* etc.

Ces paroles sont prononcées par des anges. C'est ainsi que des ministres du ciel ont aussi chanté : « *Heureux les pauvres d'esprit.* » *Voyez* chant XII, pag. 76, lig. 14. Quant à ces paroles que le Dante exprime ainsi :

> E *beati misericordes* fue
> Cantato retro.

elles sont les propres paroles de J.-C. : Saint Mathieu, chap. 5. « *Jouis, ô toi qui es vainqueur!* » Autres paroles tirées du même chapitre.

PAG. 94, LIG. 2. — Je m'adressai donc à lui, et lui demandai ce qu'avoit voulu dire l'esprit de la Romagne en parlant d'*empêchement de bonne intelligence.*

L'esprit de la Romagne, Messer Guido del Duca. Le poète veut parler ici des biens terrestres, des biens que dispense la fortune. Voici son raisonnement tel qu'il le développera plus bas. Le cœur des hommes s'attache aux biens de la terre, aux biens périssables; ces biens sont désirés par tous les hommes, et ils veulent les posséder exclusivement. Ils aiment donc un avantage tel qu'il n'est pas possible qu'il y ait bonne intelligence entre ceux qui le poursuivent : c'est ce qui excite l'envie. Si les hommes n'aimoient que le bien céleste, il n'y auroit pas entr'eux *em-*

péchement de bonne intelligence, car plus on est à aimer le bien du ciel, plus on jouit, plus on connoît la charité, moins on connoît l'envie.

Cette distinction présentée ici par le Dante dans le style scholastique, n'a rien de très-poétique, mais son raisonnement se suit, et avec un peu d'attention on le comprend aisément.

PAG. 95, LIG. 12. — Tu verras Béatrix.

Le Dante nous accoutume à l'idée de Béatrix qui paroîtra elle-même dans les derniers chants du poëme.

PAG. 95, LIG. 15. — La guérison des cinq plaies, etc.

Les anges ont déjà effacé deux P du front du poète. *Voyez* pag. 76 et 93; seulement, pag. 93, le poète ne l'a pas dit précisément; mais la lettre est censée avoir été effacée, quand on est sorti d'un cercle pour entrer dans un autre. Le Dante est donc déjà purifié du péché de l'orgueil puni dans le premier cercle, et du péché de l'envie puni dans le second. Il n'a plus à parcourir que cinq autres cercles, ceux de la colère, de la paresse, de l'avarice, de la gourmandise et de la luxure.

Je répète ici tous ces détails pour que l'on n'ait pas de recherches pénibles à faire, et pour que l'on puisse continuer sans fatigue la lecture du poëme, et être bien pénétré du plan de l'auteur.

PAG. 95, LIG. 25. — « Ton père et moi, tout en pleurs, nous te cherchions. »

Propres paroles de la Vierge quand elle retrouva son fils dans le temple au milieu des docteurs.

Nous sommes dans le troisième cercle où l'on se purifie de la colère. Le Dante a voulu opposer à ce vice des exemples de douceur et de résignation. Ici il faut remarquer qu'il varie ses inventions. Ces exemples ne sont pas sculptés sur le revers du rocher ni tracés sur le sol. Le poète a une vision extatique dans laquelle ces objets se présentent à son imagination. Cette idée est d'autant plus ingénieuse, qu'il va nous dire que le cercle de *la colère* est rempli d'une fumée épaisse qui ne laisse apercevoir qu'avec beaucoup de peine les ombres qui l'habitent.

PAG. 96, LIG. 8. — O Pisistrate, etc.

La femme de Pisistrate conjuroit son époux de venger l'injure faite à leur fille qu'un jeune Athénien avoit osé embrasser en public. *Voyez* Valère Maxime, lib. 5, cap. 1.

PAG. 96, LIG. 15. — Un jeune homme, etc.

Saint Etienne. Actes des Apôtres, VII.

PAG. 96, LIG. 24. — Je reconnus que mes péchés de colère étoient réels.

Il s'est déjà accusé de s'être rendu coupable du péché d'orgueil et du péché d'envie, *voyez* pag. 83. Il s'accuse ici du péché de colère.

PAG. 97, LIG. 17. — Celui qui ne voit qu'avec l'œil, etc.

Celui qui ne voit qu'avec les yeux du corps, qui n'ont plus de facultés quand le corps est privé de la vie.

> Chi guarda pur con l'occhio che non vede,
> Quando disanimato il corpo giace.

NOTES DU CHANT XVI.

PAG. 101, LIG. 7. — On m'appela Marc.

Marc, noble vénitien, ami du Dante. Grangier assure qu'il étoit de la famille des Lombardi; mais il paroît que par les mots

Lombardo fui, e fui chiamato Marco,

le Dante entend que Marc étoit Lombard. Ce poète s'est déjà servi de la même expression, Enfer, chant XXVII, vers 20.

PAG. 102, LIG. 7. — S'il en étoit ainsi, le libre arbitre, etc.

On lit dans Tertullien (*Contrâ Marcionem*, lib. 2.): *Nec boni nec mali jure merces pensaretur ei qui aut bonus, aut malus necessitate fuisset inventus, non voluntate.*

PAG. 102, LIG. 26. — L'ame sort de la main de celui qui se plaît en elle, etc.

Esce di mano a lui, che la vagheggia,
Prima che sia, a guisa di fanciulla,
Che piangendo e ridendo pargoleggia,

L'anima semplicetta, che sa nulla,
Salvo che mossa da lieto fattore,
Volentier torna a ciò che la trastulla.
Di picciol bene in pria sente sapore;
Quivi s' inganna, e dietro ad esso corre,
Se guida o fren non torce 'l suo amore.

Cette peinture naïve de l'ame est souvent citée par les Italiens. Elle a dans leur langue une grâce qu'il est bien difficile, pour ne pas dire impossible, de transporter dans la nôtre.

« Quant à la suite du discours de Marc, c'est encore le Gibelin, observe M. Ginguené, qui parle autant que le poète. » *Hist. litt.*, II, 158.

PAG. 104, LIG. 6. — Dans la contrée, etc.

La marche de Trévise, la Lombardie et la Romagne.

PAG. 104, LIG. 8. — A Frédéric.

L'empereur Frédéric II, fils de Henri V.

PAG. 104, LIG. 11. — Il y a bien encore trois vieillards par qui l'ancien âge réprimande le nouveau, etc.

Ben v'en tre vecchi ancora, in cui rampogna
L'antica età la nuova.

Conrad da Palazzo, noble de Brescia; Ghérardo da Cammino de Trévise; Guido da Castel, noble de Reggio en Lombardie.

PAG. 104, LIG. 20. — Et se salit elle-même, etc.

E se brutta, e la soma.

Quelques auteurs prennent ici *soma* pour une bête de somme, d'autres croient que *soma* ne signifie ici que la marchandise dont est chargée la bête de somme. J'ai suivi la première idée, et j'ai peut-être eu tort. Voici la note pleine de réserve que Lombardi a faite sur ce passage : « *E se brutta* (imbratta) *e la soma* a guisa di troppo carico giumento. »

Le poète parle le langage de dépit et de colère dont il ne peut se défendre, quand il se livre à ses passions et à sa douleur de se voir exilé de Florence par un parti que les papes avoient appuyé de leur pouvoir.

PAG. 104, LIG. 23. — Les enfans de Lévi, etc.

Voyez *Bellarmin. de Memb. Eccles.*, cap. 26.

PAG. 105, LIG. 6. — Le père de Gaja.

« C'estoit une dame fille de Ghérard, de la plus rare et excellente beauté de son tems, neantmoings vn grand miroir de chasteté. » GRANGIER.

NOTES DU CHANT XVII.

PAG. 106, LIG. 4. — A travers la peau qui recouvre leurs yeux, etc.

Les anciens pensoient qu'une pellicule recouvroit les yeux de la taupe. *Voyez* Aristote, *Hist. Anim.*, lib. 1, 9. On croit aujourd'hui que les taupes ne peuvent pas voir à cause d'un vice qu'elles ont dans la cornée qui est la première tunique de l'œil. Mais la nature a bien dédommagé ces animaux à qui elle a accordé (dit-on encore) une ouïe très-fine.

PAG. 107, LIG. 1. — O puissance de l'imagination, etc.

O immaginativa che ne rube
Tal volta sì di fuor, ch' uom non s'accorge,
Perchè d'intorno suonin mille tube,
Chi muove te, se 'l senso non ti porge?
Muoveti lume che nel ciel s'informe,
Per se o per voler che più lo scorge.
Dell' empiezza di lei, etc.

« Dante revoit le beau spectacle du soleil à son couchant. Son imagination en est si fortement émue, qu'il tombe dans une rêverie profonde. Il s'étonne

lui-même de la force de cette imagination impérieuse qui le poursuit. « O imagination, s'écrie-t-il, » toi qui enlèves souvent l'homme à lui-même, au » point qu'il n'entend pas mille trompettes qui son- » nent autour de lui, qu'est-ce donc qui t'excite? » qui fait naître en toi des objets que les sens ne » te présentent pas? » La réponse qu'il fait à cette question n'est pas fort claire. « Ce qui t'excite, dit-il, » est une lumière qui se forme dans le ciel, ou d'elle- » même, ou par une volonté qui la conduit ici- » bas. » Alors on se payoit dans l'école de ces mots que l'on croyoit entendre, et l'on avoit fait, de ces sortes de solutions, une science où Dante étoit très-versé. Mais il n'y a lumière céleste qui puisse expliquer l'incohérence des objets que réunit cette espèce de vision. Ce sont purement des rêves, et les rêves d'un esprit malade. » *Hist. litt.*, II, 160.

Je ne puis pas être ici du sentiment de M. Ginguené : il a raison quand il blâme ce style de l'école, *cette lumière qui se forme dans le ciel, ou d'elle-même, ou par une volonté qui la conduit ici-bas :* tout ce langage métaphysique n'a aucun sens pour nous; mais il n'y a pas, selon moi, tant d'*incohérence* dans les objets que réunit la vision du Dante; et M. Ginguené avoue lui-même, *Histoire littéraire*, II, pag. 162 (note), que « ce mélange que fait le Dante du sacré avec le profane, dans ses citations historiques, est si fréquent qu'il en faut conclure que ce n'étoit pas en lui un effet des caprices de l'imagination, mais un système. » Je trouve donc

qu'après avoir accordé ce point, il n'y a plus lieu à reprocher au Dante ce mélange indiscret comme un écart de son esprit; et je ne sais pas jusqu'à quel point on ne l'excuseroit pas dans sa divine Comédie, où jamais ce mélange ne produit un effet très-désagréable, littérairement parlant. Quant aux visions successives que le poète va décrire, je pense que, comme il ne pouvoit plus nous offrir des exemples d'humanité tracés sur des bas-reliefs, ainsi que dans le chant x; des exemples d'orgueil dessinés sur le sol, ainsi que dans le chant xii; comme il ne vouloit pas en ce moment faire passer au-dessus de sa tête des voix qui rappelassent des exemples de charité et d'envie, ainsi que dans les chants xiii et xiv, il a eu une idée très-heureuse et très-poétique en supposant une vision qui nous offre des exemples de violence et de colère. Le vrai poète varie ses tons, et ce genre de mérite qui semble appartenir davantage à un siècle comme le nôtre, à un siècle où beaucoup de modèles rendent l'art difficile, est pourtant un mérite qu'on ne peut refuser au Dante. Toutes ces réflexions me confirment dans l'idée que j'ai toujours eue que le Dante a travaillé à son poëme pendant plus de quinze ans, et lui a donné le degré de perfection qu'il pouvoit recevoir de tant de revisions si multipliées.

Je m'éloigne ici à regret de l'opinion de M. Ginguené, mais je ne tarderai pas sans doute à le citer de nouveau, en approuvant, à mon ordinaire, ses sages observations.

PAG. 107, LIG. 11. — La femme que son impiété, etc.

« Philomèle, fille de Pandion, roi d'Athènes, fut attirée dans les piéges de Térée qui ensuite lui coupa la langue et l'enferma. Philomèle peignit sur une toile tout ce que Térée lui avoit fait, et l'envoya à Progné, sa sœur, femme de Térée. Progné vint à la tête d'une troupe de femmes, le jour de la fête des Orgies, délivrer Philomèle de sa prison, puis elle fit à Térée un festin de son propre fils Itys. Après qu'il eut bien mangé, elle lui apporta encore la tête. Ce prince s'étant mis en devoir de poursuivre sa femme et de la tuer, fut métamorphosé en épervier, Progné en hirondelle, Philomèle en rossignol, et Itys en faisan. » (*Dict. de la Fable.*)

Suivant Strabon, ce fut Progné qui fut changée en rossignol. Le Dante a probablement suivi cette autorité, car c'est de Progné qu'il veut parler.

PAG. 107, LIG. 19. — Le supplice de cet homme fier et dédaigneux, etc.

Le supplice d'Aman. Lavinie, fille du roi Latinus: *voyez* Enéïde, liv. 12, vers 601 et suivans.

Multaque per mœstum demens effata furorem
Purpureos moritura manus discindit amictus,
Et nodum informis leti trabe nectit ab altâ.

Enfin lasse du jour, dans un transport fatal,
Change en lien mortel son vêtement royal,

S'y suspend, et finit dans cette étreinte affreuse,
Par un trépas cruel, une vie odieuse.

TRAD. DE M. DELILLE.

Lavinie parle à sa mère Amata, et lui dit que sa mort en précédera une autre, celle de Turnus.

PAG. 108, LIG. 26. — Il agit avec nous, etc.

Il nous montre cet amour que tout homme se montre à lui-même. L'homme n'attend pas de lui-même une prière, il prévient ses propres désirs.

PAG. 109, LIG. 9. — J'entendis comme un mouvement d'ailes qui rafraîchit ma figure.

L'ange, en frappant légèrement avec ses ailes la figure du Dante, efface une autre lettre P : c'est celle du péché de colère, le troisième péché capital.

L'ange dit en même temps : « *Heureux les pacifiques exempts de colère criminelle.* » *Beati pacifici quoniam filii Dei vocabuntur.* Paroles de J.-C. dans saint Mathieu.

PAG. 110, LIG. 5. — Le créateur et la créature, etc.

Les deux poètes sont dans le cercle de la paresse. « Ici Dante se fait donner par son maître une longue explication métaphysique sur l'amour, passion de la nature toujours bonne en soi, et sur l'amour, passion de notre volonté qui, selon qu'elle est bien ou mal dirigée, fait naître en nous des affections haineuses

ou des affections aimantes. Les affections haineuses sont expiées dans les trois premiers cercles (les cercles de l'orgueil, de l'envie et de la colère) que nous avons parcourus. La négligence à poursuivre les effets des affections aimantes l'est dans le quatrième où nous sommes (le cercle de la paresse), et ces affections poussées à l'excès, deviennent des vices qui sont punis dans les trois cercles supérieurs qui nous restent à parcourir (les cercles de l'avarice, de la gourmandise et de la luxure.)

Hist. litt., II, pag. 110 et suivantes.

Cette explication claire et précise de tout le plan du Dante ne laisse rien à désirer. On voit qu'il présente ses idées avec une méthode et une suite de raisonnemens qui s'attachent les uns aux autres. Il faut bien se résoudre à critiquer dans ce long discours un amas de termes de l'école qui nous paroissent aujourd'hui, et qui sont en effet désagréables et fastidieux; mais dans ce passage si l'érudit nous fatigue, le logicien est irréprochable, et le poète ne dort pas toujours.

NOTES DU CHANT XVIII.

PAG. 114, LIG. 2. — Elève vers moi, etc.

Virgile reprend son explication, qu'il avoit interrompue. Il montre qu'il connoît à fond la doctrine de Platon sur l'amour.

PAG. 114, LIG. 4. — L'erreur de ces aveugles, etc.

L'error de' ciechi, che si fanno duci.

Saint Mathieu, 15, v. 14, avoit dit encore mieux: « *Cæci sunt et duces cæcorum* ».

PAG. 114, LIG. 23. — Mais toutes ses empreintes ne sont pas exactes, etc.

Quoique cet amour dans son principe soit vertueux, s'il ne cherche pas un objet digne de lui, il deviendra une affection peu honorable, et les empreintes de cet amour ne seront pas bien tracées, quoique la cire que l'on aura employée ait été propre à les rendre exactes et fidèles.

PAG. 115, LIG. 10. — Béatrix.

Il *y* a une sorte d'adresse et d'habileté à mettre souvent en scène et d'avance, cette Béatrix qui jouera un

si grand rôle dans le dernier chant de ce poëme et dans tous les chants du Paradis.

PAG. 115, LIG. 25. — En gardant la porte de vos pensées.

E dell' assenso de' tener la soglia.

PAG. 116, LIG. 13. — La lune, etc.

Le Dante est dans la cinquième nuit de son voyage mystérieux ; la lune doit alors se lever cinq heures après le coucher du soleil, un peu avant minuit. Le poète dit que la lune lui paroissoit ressembler à un seau de cuivre qui seroit rougi par le feu. Cette comparaison est tirée des seaux dont on se sert encore aujourd'hui en Italie.

PAG. 116, LIG. 18. — L'ombre bienfaisante, qui honore plus Piétola, etc.

Piétola, petit bourg près de Mantoue, où est né Virgile. Les anciens l'appeloient *Andes*.

PAG. 117, LIG. 1re. — L'Ismène et l'Asope, etc.

« L'Ismène, fleuve de la Béotie, qui reçut ce nom d'Isménus, fils de Pélasgus. Asope, fils de l'Océan et de Thétis, fut changé en fleuve par Jupiter, à qui il voulut faire la guerre, parce que ce dieu avoit abusé d'Egine sa fille. C'est aussi le nom d'un fleuve d'Achaïe, ainsi appelé d'un autre Asope, fils de Neptune. » *Dict. de la fable.*

PAG. 117, LIG. 10. — *Marie courut en toute hâte*, etc.

Exemples de célérité. Marie alla en toute hâte visiter sainte Elizabeth, ou s'enfuit en Egypte avec Joseph. César, comme il le dit lui-même dans le premier livre de ses commentaires, partit de Rome et courut à Marseille, qui s'étoit déclarée contre lui; mais bientôt laissant devant cette ville Brutus avec une partie de son armée, il vola en Espagne où il battit Afranius, Pétréius et un fils de Pompée, et prit *Ilerda,* aujourd'hui Lérida.

Ces exemples de célérité sont des reproches continuels pour les ames des paresseux qui habitent ce cercle.

PAG. 118, LIG. 7. — Je fus abbé de Saint-Zénon, etc.

L'ombre qui répond à Virgile s'appelle dom Albert; il dit : Je fus chef de l'abbaye de Saint-Zénon, à Vérone, sous l'empire du bon Barberousse, terme d'ironie. Barberousse avoit ordonné de raser la ville de Milan, en 1162. Tel qui a déjà un pied dans le tombeau : Albert de la Scala, seigneur de Vérone, força les religieux de ce monastère à recevoir pour chef son fils naturel qui étoit méchant et difforme.

PAG. 118, LIG. 21. — Ecoute ces deux voix, etc.

Le Dante répète ici un moyen qu'il a déjà employé; mais en poésie comme en musique, ne peut-on pas présenter plusieurs fois les mêmes *motifs* avec de légers changemens? Paésiello doit une partie de sa gloire à ce système.

PAG. 118, LIG. 24. — La nation, etc.

Les Israélites moururent avant d'arriver au Jourdain, parce que Dieu voulut punir leur paresse et leur lâcheté. Il ne conserva que Josué et Caleb. Les Troyens qui restèrent en Sicile, sous les ordres d'Aceste, se condamnèrent à une vie sans illustration, et n'eurent pas l'honneur d'accompagner Enée, que tant de gloire attendoit en Italie.

NOTES DU CHANT XIX.

PAG. 120, LIG. 1. — A l'heure, etc.

Peu de temps avant l'aube.

PAG. 120, LIG. 4. — A l'heure où les sectateurs de la géomancie, etc.

Quando i geomanti lor maggior fortuna
Veggiono in oriente innanzi all' alba
Surger per via, che poco le sta bruna.

Du temps du Dante les sectateurs de la géomancie (art de deviner par des points que l'on marque au hasard sur la terre ou sur du papier, dont on forme des lignes, et dont on observe ensuite le nombre ou la situation pour en tirer de certaines conséquences) appeloient *maggior fortuna* ou *fortuna major* cette disposition de points, qui est semblable à l'ordre dans lequel on voit les étoiles composant la fin du signe du verseau et le commencement du signe des poissons. Le poète donc, au lieu de dire que le soleil étoit dans le signe du bélier et que tout le verseau et une partie des poissons s'étoient élevés à l'horizon, dit que l'heure où les géomanciens voient leur

maggior fortuna, étoit arrivée pour le lieu où il se trouvoit alors.

PAG. 120, LIG. 9. — Je vis une femme bègue, à l'œil louche, etc.

« Le songe de Dante fut qu'il vit une dame qui bégayoit, bigle, boyteuse, manchotte et laide, et que la voyant il dressoit les membres de la dicte dame, qui depuis lui sembla belle et bien disante, par laquelle il veut entendre la félicité faulse de ce monde, qui consiste en cinq choses, en richesses, seigneuries, honneurs, reuenu et plaisirs du corps, que par notre faulse opinion nous faisons beaux et parfaicts, quoique rien de ces choses ne le soit. La dicte dame chantant, se nomme l'une de ces serenes qui furent en Sicile. Puis Dante monstre qu'vne autre dame apparut saincte et magistrale, qui fit battre la première par Virgile. Il la prend pour la philosophie, laquelle descouure l'imperfection de la félicité mondaine ».

GRANGIER. *Notes sur le Purgatoire.*

Grangier s'est trompé dans un point : Virgile ne bat pas la femme bègue et manchotte ; la femme sainte la saisit, entr'ouvre sa robe

E mostravami 'l ventre :
Quel mi svegliò col puzzo che n' usciva.

Lombardi croit que la première femme est le mensonge, *la mensogna*, et la seconde femme, *la vérité*. « Emblême énergique, dit M. Ginguené, mais peut-

être un peu crûment exprimé des trois vices expiés dans les trois cercles supérieurs. » *Hist. litt.*, II, 163. Ce regard du poète, qui délie la langue de la sirène, qui redresse sa taille et colore sa figure pâlie, est l'image de ce plaisir entraînant que nous éprouvons quelquefois insensiblement à satisfaire nos passions les plus criminelles.

Venturi regrette que ce beau morceau de poésie n'ait pas été plus étendu par le Dante.

PAG. 122, LIG. 8. — Celui qui avoit parlé ainsi, en étendant ses ailes, etc.

L'ange qui vient de parler a effacé en même temps une lettre du front du poète, parce qu'il est tout-à-fait sorti du cercle de la paresse.

PAG. 122, LIG. 12. — En disant : *Que ceux qui pleurent sont heureux.*

Qui lugent affermando esser beati.

Voyez saint Mathieu, 5.

PAG. 123, LIG. 12. — Dans le cinquième cercle.

Le cercle où est punie l'avarice... Le poète entend les ombres dire :

Adhæsit pavimento anima mea.

Il a mis dans son poëme les propres paroles du psaume 118, qui expriment l'attachement que les ombres eurent pour les richesses terrestres.

PAG. 123, LIG. 24. — A ces mots je vis que mon sort étoit ignoré de l'ame qui avoit répondu.

Perch 'io
Nel parlare avvisai l'altro nascosto.

Je vis que l'ame ignoroit que je ne fusse pas un esprit, et que je me trouvois près d'elle avec ma chair et mon corps mortel.

PAG. 124, LIG. 15. — Apprends que je fus successeur de Pierre.

Apprends que je fus pape. Le poète fait parler cette ombre en latin :

Scias, quod ego fui successor Petri.

Un fleuve, le Lavagno, s'abîme, entre Sestri et Chiavari, villes de l'état de Gênes. C'est le pape Adrien V qui intervient ici : il étoit de la famille des *Fieschi*, et ses parens portoient le titre de *comtes de Lavagno*.

PAG. 126, LIG. 1. — Où il est dit : *Et ils ne sont pas époux*.

Se mai quel santo evangelico suono
Che dice *neque nubent*, intendesti.

Neque nubent. Paroles de J. C. aux Saducéens pour détruire l'erreur où ils étoient, quand ils croyoient que dans l'autre vie il y avoit des mariages. (Marc, 12, v. 25). Le poète supposant que, sur la terre, le souverain pontife est l'époux de l'Église, puisqu'il va jus-

qu'à dire, en parlant de Martin V, Purgatoire, chant XXIV, v. 22,

Ebbe la santa chiesa in le sue braccia.

étend tacitement à la situation d'Adrien V les paroles de J.-C. aux Saducéens, et veut faire entendre que l'union du pape et de l'Église est rompue dans l'autre vie.

Grangier est du même sentiment que tous les commentateurs sur ce passage; mais il émet son opinion avec sa naïveté ordinaire.

« Les Juifs demandent à J.-C. la femme laquelle aura eu plusieurs et diuers maris, avec lequel se tiendra elle après la mort? Et il leur respond : *Erratis nescientes scripturas neque virtutem Dei. In resurrectione enim neque nubent neque nubentur, sed erunt sicut angeli Dei in cœlo.* Par cecy nous est signifié qu'en la vie éternelle tout le monde sera égal. »

PAG. 126, LIG. 7. — Alagia.

Nièce du pape Adrien V et épouse de Marcel Malaspina, qui avoit accueilli le Dante avec tant de bonté. Le poète met adroitement l'éloge de cette princesse dans la bouche de son oncle. Grangier dit deux fois dans ses commentaires, qu'il est question ici d'Adrien IV. Il se trompe encore : il est question d'Adrien V, de la maison de Fiesque ou *des Fieschi.*

NOTES DU CHANT XX.

PAG. 127, LIG. 13. — Puisses-tu être maudite, louve antique, etc.

Il apostrophe l'avarice, et l'appelle louve. C'est la même louve qu'il a désignée, Enfer, chant Ier.

PAG. 128, LIG. 7. — On cria alors devant moi, avec les accens de douleur d'une femme qui est dans le travail de l'enfantement : *O douce Marie !* etc.

Marie est invoquée ici parce qu'elle fut pauvre. Fabricius, général des Romains, et qui refusa l'argent que Pyrrhus lui offrit pour le corrompre. Nicolas, ce saint évêque de *Mira*, et non pas de *Bari*, comme assure Volpi (on dit en effet saint Nicolas de Bari, mais c'est parce que sa dépouille mortelle fut transportée dans cette ville), ce respectable pontife, apprenant, qu'un citoyen réduit à la misère alloit livrer à la prostitution ses trois filles, qu'il ne pouvoit marier faute de dot, fit jeter, la nuit, par la fenêtre, dans la maison de ce malheureux père, tant d'argent, qu'il fut en état de les établir toutes trois honorablement. *Voyez* Jean Diacre.

PAG. 129, LIG. 4. — Je fus la racine de cette plante.

L'ame qui paroît ici est Hugues Capet: « Non pas, » observe très-bien M. Ginguené avec presque tous » les commentateurs, le premier roi de la race Ca- » pétienne, mais son père Hugues-le-Grand, duc de » France et comte de Paris, qui fut avant son fils, » surnommé *Cappatus*, Capet, pour des raisons sur » lesquelles nos historiens ne s'accordent pas. »

Je fus la racine de cette plante coupable, etc. La haine du poète va se déchaîner ici sans aucune mesure. On a vu plus haut que c'est à l'appui d'un prince français que les Florentins du parti Guelfe durent les moyens d'exiler sans retour le parti Gibelin, auquel le poète appartenoit alors, quoiqu'issu de parens Guelfes. Si Douai, Gand, Lille et Bruges, soumis alors à Philippe-le-Bel, avoient assez de force, elles braveroient sa puissance. Les Français perdirent la Flandre en mars 1302; mais le poète qui veut toujours écrire en 1300, représente ces événemens militaires comme une prédiction, ou plutôt comme un souhait de sa colère. C'est de moi que sont nés les Philippe et les Louis. Une grande partie des rois qui succédèrent au premier souverain de la race capétienne s'appelèrent Philippe ou Louis. Moi je fus fils d'un boucher de Paris.

Figliuol fui d'un beccaio di Parigi.

Je rapporterai ici toute la note de Grangier, auteur français, qui devient autorité dans cette circonstance, au moins pour une partie des faits.

« Qui veut prendre ces paroles à la lettre ; elles sont ridicules ; car Hugues Capet eut pour père Hugues-le-grand, conte de Paris, qui fut fils de Robert, duc d'Acquitaine. Ce Hugues-le-Grand estoit un prince qui aymoit fort la punition des meschans, et souuent faisoit faire iustice de ceux qni meritoyent la mort, dont en françoys nous disons faire une grande boucherie, quand l'on eu fait mourir plusieurs : par ceste cause Daute feint que Hugues Capet fut filz d'un boucher de Paris, c'est-à-dire de Hugues-le-Grand, justicier et conte de Paris. »

Grangier se trompe seulement quand il dit que l'ombre qui parle est Hugues, fils de Hugues-le-Grand : c'est Hugues-le-Grand lui-même.

« On ne sait, remarque ici M. Ginguené, dans quelles vieilles chroniques Dante put trouver cette origine, que sans doute il n'inventa pas ; mais on peut croire qu'il ne l'eût pas adoptée et consignée dans son poëme, si Charles, descendant de Hugues, n'eût été son persécutenr. » *Hist. litt.* II, 165.

Il est certain que le poète s'est livré à un mouvement de colère très-injuste et très-condamnable. On peut juger ici dans quel embarras dut se trouver Grangier, qui avoit obtenu la permission de dédier sa traduction de la Divine Comédie, au roi Henri IV ; mais le brave et naïf chanoine aima mieux se dénoncer lui-même au roi, et il lui parle ainsi dans l'épître qui précède son ouvrage. « Or, en ce noble poëme il (le Dante) se descouure un poète excellent, un philosophe profond, un théologien judicieux, touchant avec un

langage plus nerveux que mignard, toutefois obscurément, quasi toutes les plus belles matières comprises aux sciences susdites. La façon de laquelle il vse en cette ditte comédie est comme satyrique, attaquant toutes conditions de personnes grandes ou petites, possible autant, ou plus incentieusement que justement, veu qu'il estoit en un tems des factions et partialités suscitées par les Gelfes et Ghibelins en Italie qui transportent souuent les iugemens humains; outre que ceux qui furent à son parti contraire, le traitèrent si mal que, privé de tous ses biens et exilé de sa douce patrie, il fut réduit à une si grande colère que comme poète il s'en revanche avec permission fabuleuse, tirant ceux que bon luy semble aux Enfers, au Purgatoire et au Ciel, et les faict parler ainsi qu'il veut, sans esgard souuent d'une opinion plus saine et véritable, à quoy doit-on prendre plaisir, comme à des choses inuentées par un poète auquel il est permis de tout dire; et il me semble que les picques et acraques qu'il donne seront d'autant plus favorablement reçues puisqu'il n'espargne pas même la ville de Florence sa douce patrie, laquelle il condamne à tous propos. A cette dance marchent après plus furieusement que tous les autres, les papes, les cardinaux et plusieurs autres prélats de l'Eglise qu'il faict trouuer en Enfer et au Purgatoire, et plus que trop souuent, il se plaint d'eux, les accusant d'ambition, d'auarice, de gourmandise, d'ignorance. . . . .

Et je m'étonne fort qu'en cette sienne licence

ménippée ou mélisienne il ne couche vos prédécesseurs, comme il feint trouuer au Purgatoire Hugues Capet, et entr'autres choses le faict ainsi parler en descouurant un peu trop son ame partiale et ingrate. . . . . Mais telles choses sont dites par métafores et *pour l'amour* de Philippe-le-Bel et les autres qui furent cause de fomenter les guerres civiles en Italie, s'accordant avec les papes durant le schisme de l'Eglise. . . . . Mais les licences d'un poète ne sont préjudiciables aux choses que les histoires nous monstrent, et il mérite pardon aux injures et colères que comme partial il débonde en la consolation de ses misères. »

Grangier finit par dire au roi qu'il a abusé de sa patience pour *toutes ces licentieuses attaques*, afin que ceux qui sont *accoutumés à reprendre où ils prétendent pouvoir mordre*, ne pussent pas l'accuser d'avoir négligé de supprimer ces passages. « Mais cecy, ajoute-t-il, ne se pouuoit faire sans gâter du tout l'ordre et l'économie d'vn si bel œuure, si ancien, si vénérable, qui parmy le siége romain où les hommes sont tant chatouilleux, quand l'on remarque quelque chose des abus ou vices de ceux qui tiennent les premiers lieux de l'Eglise, a emporté si grand crédit, que nonobstant l'inquisition assez sévère de Rome et d'Italie pour censurer les liures, quoique Dante ne reprenne pas dauantage ou si souuent tous les autres princes, comme il faict les papes, les cardinaux et les prélats de l'Eglise, et autant aigrement que jamais homme aye fait, si est-ce que l'on n'a rien retranché du présent

poëme, et telles humeurs satyriques ou libertés se sont supportées de siècle en siècle pour le mérite d'un si grand poète et pour la naiueté de laquelle il use sans encourir beaucoup de blasme, si l'on considère de près à quelle occasion il se plaint de beaucoup de choses qui se passent au monde. »

GRANGIER, *Epître dédicatoire*.

C'est peut-être aussi le cas de se souvenir de la loi qui condamnoit Dante Alighiéri à être brûlé vif, s'il tomboit entre les mains des Florentins: et il attribuoit cette cruauté au parti que Charles de Valois avoit appuyé de ses armes.

PAG. 129, LIG. 14. — Quand les anciens rois furent tous éteints.

Quand les rois de la seconde race, qui avoient régné à peu près trois siècles, furent tous éteints, excepté un prince qui ne régnoit pas, et qui étoit allié à Louis V, dernier souverain de la race Carlovingienne (on croit que le poète veut désigner ici Charles, duc de Lorraine, oncle de Louis V), et quand il fut nécessaire qu'un grand homme, célèbre par ses talens militaires et par son courage, succédât à une race dont les derniers princes dégénérés n'avoient plus montré assez de fermeté pour faire respecter la France, alors je vis dans mes mains le gouvernail de l'état qui m'étoit offert par les principaux seigneurs, et une autorité si étendue (c'est-à-dire, l'autorité acquise par la réputation dont m'a-

voient environné mes succès guerriers et politiques), que mon fils fut couronné roi. Toute cette partie du discours de Hugues n'est qu'honorable pour les siens; mais la malignité va reprendre le dessus. Tant que la grande dot apportée à mon sang par la Provence ne lui ôta pas la honte : Lombardi veut qu'ici par Provence on entende non-seulement la province de ce nom, mais tout le Languedoc, et il pense que ce poète fait allusion à l'invasion de Philippe II, qui attaqua le comte de Toulouse; invasion à la suite de laquelle un frère de Saint-Louis épousa la fille de ce comte, et reçut en dot tous ses états. Le reste de la phrase a ce ton insultant que l'on a déjà remarqué plus haut. Charles vint en Italie. Charles, duc d'Anjou, frère de Saint-Louis, roi de Sicile et de la Pouille, qui vainquit Conradin, fils de Frédéric II. Villani déclare, lib. 9, cap. 218, que ce prince fit empoisonner saint Thomas d'Aquin au moment où il se rendoit au concile de Lyon : rejeta Thomas dans le ciel, veut dire, renvoya au ciel l'ame de Thomas qui en étoit descendue. On lit dans l'Ecclésiaste : *Revertatur pulvis in terram suam, et spiritus redeat ad Deum qui dedit illum*, cap. 12, v. 7.

Un autre Charles : c'est Charles de Valois, frère de Philippe-le-Bel, qui alla en Italie en 1301. Hugues voit dans l'avenir le départ de cet autre Charles, parce que le poète écrit en 1300. C'est ce prince qui fut la cause des malheurs du Dante. L'autre, qui est déjà sorti, est Charles II, fils de Charles Ier., roi de Sicile et de la Pouille, venu de France en 1282.

Il fut fait prisonnier par Ruggiéri Doria, amiral du roi Pierre d'Arragon, et ensuite maria sa fille Béatrix avec Azzon VI d'Este, moyennant une grosse somme d'argent. Anagni, ville de la campagne de Rome, où fut pris Boniface VIII, que Sciarra Colonna frappa de son gantelet.

Ce morceau est d'une grande force et montre la vigueur infatigable du talent du Dante; mais c'est toujours l'esprit satirique qui y domine.

PAG. 131, LIG. 14. — Acham, etc.

Acham, qui fut lapidé, parce qu'il avoit détourné, à son profit, une partie du butin de Jéricho. Saphyra et Ananias, qui, venant faire vœu de pauvreté, avoient retenu une partie de leur argent, et tombèrent morts aux premiers reproches de saint Pierre. Héliodore, envoyé par Séleucus, roi de Syrie, pour enlever les trésors de Jérusalem, et qui fut foulé aux pieds d'un cheval monté par un homme armé qui apparut tout-à-coup devant lui. Polymnestor, roi de Thrace, avoit été conjuré par Priam, de garder son fils Polydore, et une partie des richesses de Troie; mais Polymnestor tua Polydore, pour s'emparer de ces richesses. Marcus Crassus, qui fut battu par les Parthes, et devint la victime de son avarice et de sa cupidité.

PAG. 132, LIG. 13. — Avant que Latone y eût préparé sa couche, etc.

L'île de Délos étoit agitée par des tremblemens de terre continuels, qui cessèrent quand Latone vint y enfanter Apollon et Diane.

PAG. 133, LIG. 4. — Jamais je ne désirai si vivement de connoître la cause ignorée d'un évènement.

Il désire avidement de connoître la cause du tremblement de terre qu'il a entendu. Il ne connoîtra cette cause que dans le chant suivant.

NOTES DU CHANT XXI.

PAG. 124, LIG. 1. — Cette soif naturelle, qui n'est appaisée que par l'eau salutaire avec laquelle la femme de Samarie demanda la grâce divine, etc.

Cette soif naturelle est, suivant les commentateurs théologiens, le désir d'apprendre les secrets de Dieu. J.-C. avoit dit à la Samaritaine : *Qui biberit ex aquâ quam ego dabo ei, non sitiet in æternum.*

Joan. 4, v. 13.

PAG. 134, LIG. 8. — Suivant la parole de Luc.

Luc, cap. 24.

PAG. 135, LIG. 11 et suiv. — Si tu regardes les signes que porte celui-ci, etc.

La lettre P, tracée sur le front du Dante.

PAG. 135, LIG. 15. — Comme celle qui travaille nuit et jour, etc.

La parque Lachésis.

PAG. 136, LIG. 17. — La fille de Thaumas.

Thaumas, fils de la Terre, et père d'Iris.

PAG. 136, LIG. 20. — Là où est placé l'ange, vicaire de Pierre.

A la porte du Purgatoire, où est l'ange à qui saint Pierre a confié les clefs, *voyez* page 57.

PAG. 136, LIG. 25. — La montagne ne tremble que quand une ame, se sentant purifiée, s'élève ou se met en mouvement, etc.

La montagne tremble toutes les fois qu'une ame s'élève au ciel après avoir accompli le temps de sa pénitence, et non pas, comme dit Landino, chaque fois qu'une ame passe d'un cercle dans un autre. Le cri qu'a entendu le poète, est le chant de *Gloria in excelsis*, qui accompagne chaque tremblement de la montagne, *voyez* page 132. C'est pour l'ombre qui parle en ce moment que la montagne a tremblé.

PAG. 138, LIG. 5. — Dans le temps où le bienfaisant Titus, etc.

Lorsque Titus assiégea, prit Jérusalem, et vengea sur les Juifs la mort de J.-C. trahi par Judas, je portois sur la terre ce titre qui dure et qui honore le plus : le titre de poète.

Lucain avoit dit :

O sacer et magnus vatum labor : omnia fato
Eripis, et donas populis mortalibus ævum.

Mes accens furent si doux, que, de Toulouse, on me fit venir à Rome. Juvénal, dans sa satire septième,

fait l'éloge de Stace, qui est l'ombre dont il est question ici.

Curritur ad vocem jucundam, et carmen amicæ
Thebaidos, lætam fecit cum Statius urbem,
Promisitque diem : tantâ dulcedine captos
Afficit ille animos, etc.

Quant à la supposition du Dante, qui fait naître Stace à Toulouse, nous devons croire qu'il s'est trompé en cet endroit. « Il y a eu deux *Stace,* dit M. Portirelli, le poète Statius Papinius de Naples, et Statius Surculus, ou Ursolus, de Toulouse, qui enseignoit la rhétorique. Le premier est celui qu'introduit ici le Dante, puisqu'il parle de la Thébaïde et de l'Achilleïde comme de ses ouvrages. Il est donc étonnant que le Dante donne Toulouse pour patrie à celui qui est de Naples. Mais il faut savoir qu'une semblable erreur a été commise par Placide Lactance, qui, à la fin de ses commentaires, sur les deux poëmes ci-dessus cités, dit, en confondant les deux Stace : « *Si quis autem* » *undè fuerit* (*Statius*) *quœrat, invenitur fuisse tho-* » *losensis, quœ civitas galliœ est; ideò que in galliâ* » *celeberrimè docuit rhetoricam, sed posteà veniens* » *Romam, ad poetriam se transtulit.* »

Notes de M. Portirelli, *Divine comédie,* édition de Milan, 1804.

Cette erreur, relativement à Stace, étoit commune du temps du Dante. Après lui Bocace (*Amorosa vis, cant.* 5), dit aussi :

E Stazio di Tolosa ancora caro.

Lombardi a trouvé la véritable raison qui excuse le Dante. La vaste érudition du poète est en défaut, parce que *le Selve* de Stace, seul ouvrage où il nous apprenne qu'il étoit Napolitain, furent long-temps inconnues (*Voyez* Lilio Giraldi, de lat., poet. dialog. 4.), et ne furent découvertes que plus de cent ans après l'époque de la mort du Dante.

PAG. 138, LIG. 14 et suiv. — Je chantai Thèbes et le grand Achille, etc.

Dans les poëmes de la Thébaïde et de l'Achilléïde.

Mais je n'achevai pas ce divin poëme. Stace avoit achevé la Thébaïde; il mourut avant d'avoir terminé le second poëme. « Ici, dit Venturi, François da Buti reprend Dante, et soutient contre lui que l'Achilléide de Stace est un ouvrage perfectionné et achevé; mais je crois que Buti dormoit profondément, et étoit dans le plus fort de son somme, lorqu'il rêvoit ainsi. »

Venturi auroit toujours eu raison, même en employant des expressions moins familières.

PAG. 138, LIG. 18 et suiv. — Je parle de l'Enéide.

Suivant Vellutello, le Dante fait parler ainsi Stace, pour rappeler ces vers de la Thébaïde :

O mihi bis senos multum vigilata per annos
Thebai! . . . .
Vive precor nec tu divinam Æneida tenta;
Sed longè sequere, et vestigia semper adora.

PAG. 138, LIG. 21. — J'acheterois d'une année de plus dans cet exil, etc.

E per esser vissuto di là, quando
Visse Virgilio, assentirei un sole
Più, ch' i' non deggio, al mio uscir di bando.
Volser Virgilio a me queste parole
Con viso che tacendo dicea : taci.

« Ce *taci* là, s'écrie Venturi dans une note très-embrouillée, que Virgile dit au Dante avec ses gestes, il le pourroit dire à Stace, en l'avertissant de ne pas proférer de semblables sottises (*spropositi*); car ce n'est pas une petite imbécillité pour une ombre qui s'est purifiée pendant cinq cents ans, que de vouloir proposer de différer d'un an son entrée en Paradis, et de souffrir encore les peines du Purgatoire, pour la vaine satisfaction de s'être trouvé contemporain de Virgile, ainsi que l'observe très-bien le Père d'Aquin, et ce n'est pas une *amende* suffisante que ce sourire du Dante, qui n'a rien à faire avec la désapprobation d'une parole inconsidérée. Je m'étonne aussi que le Père d'Aquin le regarde (ce sourire) comme une *amende*. Mais le plus beau est que Landino se met à défendre sérieusement le poète contre quelques-uns qui l'inculpent d'avoir rendu Stace si tiède d'affection pour Virgile, qu'il ne lui offre qu'une seule année de Purgatoire, pour le vain plaisir d'avoir vécu en même-temps que lui. »

Rosa Morando, et M. Portirelli, répondent que ceci doit être regardé comme une hyperbole très-excusable. Il y a cependant, pour nous autres Français,

un peu de *manière* dans cette proposition de Stace. Mais Venturi auroit dû remarquer que l'ensemble des expressions a du charme et de la grâce, et que le Dante, dans sa faute, si c'en est une, est bien loin de cette affectation qui est devenue malheureusement si commune chez ses successeurs.

Le grave Lombardi rentre un peu dans le sentiment que je viens d'énoncer. « Il me semble plus à-propos, dit-il, de répondre que le Dante suppose les ames encore sujettes aux passions et aux erreurs, et qu'elles doivent être ainsi, jusqu'à ce qu'elles soient excitées au repentir, et lavées dans le fleuve du Léthé, *voyez* chant XXXI. Le Dante fait avouer tacitement, par Stace, cet empire que les passions conservent sur lui, quand il dit, à la fin de ce chant :

Or puoi la quantitate
Comprender dell' amor ch 'a te mi scalda,
Quando dismento nostra vanitate,
Trattando l'ombre come terra salda.

LOMBARDI, *Notes du Purgatoire.*

PAG. 139, LIG. 25. — Déjà Stace se baissoit, etc.

« Stace se jette à ses pieds, Virgile le relève, en lui disant, avec une simplicité qu'on pourroit appeler virgilienne : « Cessez, mon frère : vous êtes une ombre, et vous voyez une ombre aussi. » *Hist. litt.*, II, 168.

NOTES DU CHANT XXII.

PAG. 141, LIG. 3. — En effaçant une lettre de mon front.

Il sort du cinquième cercle, qui est celui de l'avarice, et l'ange gardien du sentier du sixième cercle, efface un des P tracés sur le front du poète.

PAG. 141, LIG. 6. — *Heureux ceux qui ont soif.*

Beati qui sitiunt et esuriunt justitiam.

MATTH. 5, v. 6.

PAG. 141, LIG. 8. — Des deux ombres.

De Virgile et de Stace. Ce dernier ne quittera plus le poète, jusqu'à la fin du voyage en Purgatoire.

PAG. 141, LIG. 8. — Virgile alors parla ainsi.

En s'adressant à Stace.

PAG. 141, LIG. 11. — Depuis que j'ai vu descendre parmi nous Juvénal.

Il parle exprès de Juvénal, parce que ce célèbre

satirique a loué la Thébaïde, *voyez* un peu plus haut, page 333.

PAG. 142, LIG. 16. — Apprends donc que je fus au contraire trop éloigné de l'avarice.

On ne sauroit trop admirer le travail profond et réfléchi du Dante. On a vu jusqu'ici, où et comment il punit les cinq premiers péchés capitaux. On auroit pu lui demander ensuite où et comment sont purifiés les vices opposés à ces péchés, tels que la bassesse, la lâcheté, la prodigalité, etc. Il répond que ces vices sont punis dans le même cercle que le péché qui leur est opposé. Ce n'est pas que chaque péché capital ait un vice qui lui soit directement contraire; mais il y avoit lieu de chicaner le poète, et ici il s'est assez sagement tiré d'affaire. En Enfer, il a fait aussi punir les avares et les prodigues dans le même cercle. D'ailleurs il avoit besoin d'introduire Stace, et de le faire voyager avec Virgile, pour ménager la scène de sensibilité que l'on trouvera chant xxx. Quand Virgile disparaît tout-à-coup, alors le Dante n'est pas tout-à-fait abandonné, puisque Stace reste avec lui jusqu'à la fin du 33e. chant du Purgatoire.

PAG. 142, LIG. 19. — Moi aussi je porterois les fardeaux énormes, etc.

Je serois dans l'Enfer où sont punis les prodigues, condamnés à tourner, avec des poids énormes sur le corps, en luttant contre les avares, *voyez* Enfer,

chant VII, si je n'avois pas pris pour règle les préceptes que tu donnas quand tu dis,

> Quid non mortalia pectora cogis
> Auri sacra fames.
>
> ÆNEID. III, vers 56.

> ..... (Que ne peut l'ardente soif de l'or !)
>
> TRAD. DE M. DELILLE.

PAG. 143, LIG. 3. — Combien d'hommes viendront au dernier jugement, privés de leur chevelure, etc.

Voyez encore Enfer, chant VII.

PAG. 143, LIG. 15. — Quand tu as décrit, sous les généreuses inspirations de Clio, etc.

On lit dans Stace, Théb. I, 4.

> Quem prius heroum Clio dabis.....

Les princes qui furent un double sujet de tristesse pour Jocaste, Etéocle et Polynice, *voyez* le onzième liv. de la Thébaïde.

PAG. 144, LIG. I. — Tu as ressemblé à celui qui, marchant de nuit, porte derrière lui un flambeau, etc.

Comparaison très-heureuse.

> Facesti come quei che va di notte,
> Che porta il lume dietro, e a se non giova :
> Ma dopo se fa le persone dotte.

PAG. 144, LIG. 6. — Lorsque tu as dit : « *Le siècle se renouvelle*, etc.

Quando dicesti : secol si rinnuova :
Torna giustizia, e primo tempo umano
E progenie scende dal ciel nuova.

Traduction presque littérale de ces vers de l'églogue 4, qui sont plus beaux dans l'original que dans la copie.

Ultima Cumæi venit jam carminis ætas;
Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo :
Jam redit et virgo, redeunt saturnia regna,
Jam nova progenies cœlo demittitur alto.

Déjà le ciel accorde à nos vœux exaucés
Ces temps par la Sybille autrefois annoncés;
De vingt siècles pompeux l'ordre se renouvelle :
Déjà revient Astrée et Saturne avec elle;
Un nouveau peuple enfin est renvoyé des cieux.

TRAD. DE M. DE LANGEAC.

« Cecy est pris des vers de Virgile, aux Bucoliques. Il les avoit tirés de la profétie de la sybille Cumane. Elle les entendoit de la Vierge Marie, et de l'incarnation de son fils J.-C. Mais Virgile ignorant ce qu'elle vouloit dire, pour estre payen, les accommode en l'honneur de l'empereur Octavien-Auguste. »

GRANGIER, *Notes du Purgatoire.*

On a beaucoup critiqué cette partie de la réponse de Stace à Virgile. Mais le Dante n'a pas inventé cette idée. « Virgile, suivant le témoignage de Servius son ancien et célèbre commentateur, avoit attribué cette pro-

phétie à la naissance du fils d'Asinius Pollion ; cependant quelques auteurs chrétiens y avoient aussi reconnu l'incarnation de J.-C. (*Voyez* Nat. Alex., Hist. eccl. sæcul. I, diss. I.). » LOMBARDI.

« Ici remarque Venturi, à qui cette fois Lombardi n'a rien répondu, y avoit-il une clarté suffisante (il se sert de l'expression de *Barlume*, qui veut dire mot à mot, entre chien et loup), à pouvoir découvrir quelque vérité catholique? Hé bien! saint Augustin la vit aussi, quand il dit : (*Contrà Judæos*) *nonne quando poeta ille facundissimus inter sua carmina « Jam nova progenies*, etc. *Dicebat ;* Christi *testimonium perhibebat ?* »

Quelle que soit l'opinion que l'on aura de cette singulière politesse de Stace, les vers qui suivent n'en sont pas moins très-beaux.

Per te poeta fui, per te Cristiano,
 Ma perchè veggi me' ciò ch'io disegno,
 A colorar distenderò la mano.
Già era il mondo tutto quanto pregno
 Della vera credenza, seminata
 Per li messaggi dell' eterno regno :
E la parola tua sopra toccata
 Si consonava a' nuovi predicanti :
 Ond' io a visitarli presi usata.
Vennermi poi parendo tanto santi,
 Che quando Domizian li perseguette
 Senza mio lagrimar non fur lor pianti.
E mentre che di là per me si stette,
 Io gli sovvenni, e lor dritti costumi
 Fer, dispregiare a me tutte altre sette

E pria ch' io conducessi i Greci a' fiumi
Di Tebe poetando, ebb' io battesmo :
Ma per paura chiuso Cristian fumi
Lungamente mostrando paganesmo :
E questa tiepedezza il quarto cerchio
Cerchiar mi fè più che 'l quarto centesmo.
Tu dunque, che levato hai 'l coperchio
Che m'ascondeva quanto bene io dico,
Etc., etc.

Pour faciliter l'intelligence d'une partie de ce passage, je citerai ici une note de M. Ginguené, qui expliquera suffisamment tout ce que le poète veut raconter du sort que Stace a éprouvé après sa mort.

« Depuis l'an 96 de notre ère, époque de la mort de Stace, jusqu'à l'an 1300 où Dante a placé celle de sa vision, il s'étoit écoulé douze siècles et quatre ans. Stace a dit plus haut, chant XXI, v. 67, qu'il a passé cinq siècles et plus dans le cercle des avares : il en avoit passé plus de quatre dans celui des paresseux : ce ne sont en tout qu'à peu près mille ans, passés dans ces deux cercles. Les deux autres siècles s'étoient écoulés, selon le Père Lombardi, dans les lieux qui précèdent les cercles du Purgatoire ».

Hist. litt., II, note de la pag. 170.

PAG. 145, LIG. 5. — Où est Térence, notre ancien latin, etc.

Térence, le poète comique de ce nom. Cécilius, « poète comique, dit Grangier, dont les comédies sont perdues. » Varron est celui dont Quintilien parle ainsi :

« *Quam multa, imò pene omnia tradidit Varro.* » Inst. orat., lib. 12. Perse, le poète satirique. Ce Grec, à qui les Muses prodiguèrent leurs soins les plus touchans, Homère. La montagne où résident nos tendres nourrices, le Parnasse. Euripide, le poète tragique. Anacréon, l'illustre chantre de Théos. Simonide, un des poètes lyriques les plus célèbres de la Grèce. Agathon, ancien poète grec, dont Aristote mentionne une fable dans sa Poétique. Cette fable est intitulée *l'Anthos*, ou la fleur. Antigone, fille d'Œdipe, roi de Thèbes. Déiphile, fille d'Adraste, roi des Argiens. Argia, autre fille d'Adraste, et épouse de Polynice. Ismène, sœur d'Antigone. Le poète dit qu'Ismène est encore aussi affligée qu'elle le fut sur la terre, parce qu'ayant été promise en mariage à Cirrée, elle eut la douleur, avant ses noces, de le voir tuer par Tydée. Celle qui indiqua la fontaine Langia est Hypsipyle, fille de Thoas, roi de Lemnos. Elle fut chassée de cette île, pour avoir sauvé son père à l'insu des Lemniennes, qui avoient juré de massacrer leurs maris, et de tuer les autres hommes. Hypsipyle tomba entre les mains des pyrates qui la vendirent à Lycurgue, roi de Némée. Ce prince la traita fort humainement, et lui donna le soin de nourrir et d'élever son fils Archémore. « Mais un jour qu'elle étoit hors de la ville avec son nourrisson, elle rencontra Adraste et les siens, qui cherchoient de l'eau pour se désaltérer, et qui la prièrent de leur indiquer une fontaine. L'imprudente princesse, ayant posé le jeune prince sur une plante d'ache, trouva, quand elle revint, que l'enfant avoit

été mordu par un serpent. Ce fut en mémoire de cet accident que furent institués les jeux Néméens, qui se célébroient de trois ans en trois ans. Les vainqueurs se mettoient en deuil, et se couronnoient d'ache. »

Dict. de la Fable.

La fille de Tirésias. Venturi croit ici que le poète s'est trompé, et qu'il met dans les limbes Manto, qu'il a déjà placée dans l'Enfer, *voyez* chant XX. Mais Lombardi pense que le poète veut désigner ici par la fille de Tirésias, non pas Manto, mais Daphné, connue aussi sous le nom d'Artémis ou sybille Delphique, qui rendoit à Delphes des oracles en vers si excellens, qu'Homère en a inséré plusieurs dans ses poëmes. Diodore de Sicile parle de cette Daphné, liv. 4, chap. 6. Les académiciens de la Crusca ont été les premiers à disculper le poète, relativement à cette erreur supposée. Thétis, la mère d'Achille; Déidamie, fille de Lycomède, roi de Scyros.

PAG. 145, LIG. 25. — Déjà les quatre premières servantes du jour, etc.

La première, la seconde, la troisième et la quatrième heures.

PAG. 146, LIG. 25. — Une voix qui sortit des feuilles cria : « Nous ne touchons pas à cette nourriture, etc.

Cette voix est chargée de rappeler des exemples de sobriété. Marie vouloit que les noces fussent complètes : que les noces de Cana fussent célébrées convenablement,

et dit à son fils : *Vinum non habent.* Mais elle ne demanda du vin, que pour que les époux, assure Lombardi, *non ne avessero disonore.* Les anciens Romains se contentèrent d'eau pour boisson. *Vini usus olim Romanis fœminis ignotus fuit ne scilicet in aliquod dedecus prolaberentur.* Valer. Max., lib. 2, cap. 1. Daniel méprisa les repas recherchés. Il méprisa les mets exquis de la table de Nabuchodonosor. Des rayons de miel sauvage et des sauterelles furent les seuls mets dont se nourrit Baptiste dans le désert. *Joannes locustas et mel Sylvestre edebat.* Marc. 1, v. 6.

NOTES DU CHANT XXIII.

PAG. 148, LIG. 4. — Le Sage qui étoit pour moi plus que mon père, etc.

Virgile.

PAG. 148, LIG. 10. — J'entendis à-la-fois pleurer et chanter : *Seigneur, tu ouvriras ma bouche.*

Verset 17.e du psaume 50e. *Domine labia mea aperies, et os meum annunciabit laudem tuam.*

PAG. 149, LIG. 13. — Erésichthon.

« Erésichthon, ou Erisichthon, l'un des principaux habitans de la Thessalie, fils de Triopius. Cérès, pour le punir d'avoir abattu une forêt qui lui étoit consacrée, lui envoya une faim si horrible, qu'il consuma tout son bien, sans pouvoir la satisfaire. Réduit à la dernière misère, il vendit sa propre fille nommée Métra. Mais Neptune, qui avoit aimé cette fille, lui ayant accordé le pouvoir de se changer en ce qu'elle voudroit, elle échappa à son maître, sous la forme d'un pêcheur. Rendue à sa figure naturelle, son père la

vendit successivement à plusieurs maîtres. L'argent reçu, elle n'étoit pas plutôt livrée à ceux qui l'avoient achetée, qu'elle se déroboit à eux, en se changeant à chaque vente, en bœuf, en cerf, en oiseau, ou autrement. Malgré cette ressource pour avoir de l'argent, elle ne put jamais rassasier son père, qui mourut enfin misérablement, en dévorant ses propres membres.

Dict. de la Fable.

PAG. 149, LIG. 17. — Lorsque Marie dévora son propre fils.

Quando Maria nel figlio diè di becco.

Marie, fille d'un Juif nommé Eléazar, eut la barbarie de tuer son propre fils, et de le manger, pendant que Jérusalem étoit assiégée par Titus.

JOSÈPHE. *De Bello Judaico*, lib. 7, cap. 15.

PAG. 149, LIG. 20. — Quiconque pense reconnoître dans la figure des hommes la lettre M entre deux lettres O, etc.

« Quelques physionomistes pensent que dans notre figure on trouve un chiffre qui se compose de la lettre M, ayant *entre ses jambes* deux O, de manière qu'il semble qu'on puisse lire le mot OMO dans cette disposition |o|o|. Les deux O sont les yeux, et la lettre M se forme du nez, des sourcils et des joues, jusqu'aux oreilles. Le poète entend donc que ces phy-

sionomistes auroient facilement reconnu la lettre M sur la figure de ces ombres si maigres. »

Notes de M. Portirelli.

« Voilà de ces choses, dit Volpi, que la poésie doit avoir en horreur, parce qu'elles ne sont susceptibles d'aucun ornement. » Ensuite il renvoie à ce précepte d'Horace :

Et quæ
Desperat tractata nitescere posse relinquit.

Art. poetic., v. 149.

« Cette comparaison, reprend à son tour Venturi, est ridicule, et le Père d'Aquin a dédaigné de la traduire. Qu'on observe donc, une fois pour toutes, que ce sont là de petits défauts de peu de conséquence ; et que des défauts semblables ne doivent diminuer en rien le cas que l'on fait des grands poètes. Le crédit qu'ils peuvent perdre ainsi *en détail*, ils le recouvrent bientôt *en gros* avec un grand avantage, dans beaucoup de passages admirables et sublimes qu'on désespère d'imiter. Je ne signale donc certaines minuties et certaines taches que Dante a négligées, et je crois bien faire d'en agir ainsi, que pour l'instruction des commençans, afin qu'ils s'accoutument de bonne heure à se dépouiller de tout préjugé, et à ne pas regarder aveuglément comme bon tout ce qu'on lit dans les meilleurs auteurs. »

Lombardi veut répondre à se raisonnement si juste et si précis, mais on ne peut adopter son opinion. Un système d'adoration universelle est un écueil que doit

redouter tout commentateur d'un écrivain, et tout traducteur que la nature de ses études dispose assez à montrer une approbation exclusive et quelquefois irréfléchie.

PAG. 150, LIG. 11. — Forèse.

Frère de Corso Donati et de Piccarda belle Florentine, dont il est question dans le Paradis, chant 3. Ce Forèse, dit Jacques della Lana, avoit été *molto corrotto nel vizio della gola.*

PAG. 151, LIG. 10. — A dire Eli.

Eli lamma sabachtani. « Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? » Paroles de J.-C. sur la croix.

PAG. 151, LIG. 20. — C'est ma tendre Nella.

Nella, épouse de Forèse. Ce nom étoit sans doute le diminutif de quelqu'autre nom tel qu'*Annella, Giovannella*, etc. LOMBARDI.

PAG. 152, LIG. 2. — La Barbagia de la Sardaigne.

« La Barbagia, dit M. Portirelli, est une montagne de la Sardaigne, sur laquelle habite un peuple lascif, *tal che le donne si prestano a fare il piacere di chiunque ne le ricerca.* »

Par la Barbagia où il a laissé sa femme, Forèse entend la ville de Florence.

Le poète place ici une satire violente contre les mœurs de Florentines de son temps.

O dolce frate, che vuoi tu ch' io dica;
Tempo futuro m'è già nel cospetto,
Cui non sarà quest' ora molto antica,
Nel qual sarà in pergamo interdetto
Alle sfacciate donne Fiorentine
L'andar mostrando colle poppe il petto.
Quai barbare fur mai, quai Saracine,
Cui bisognasse, per farle ire coverte,
O, spiritali o altre discipline?
Ma se le svergognate fosser certe
Di ciò che 'l ciel veloce loro ammanna,
Già per urlare avrian le bocche aperte.
Che se l'antiveder quì non m'inganna,
Prima fien triste, che le guance impeli
Colui che mo si consola con nanna.

« Peut-être cette réprimande est-elle un peu trop dure : elle ne vient pourtant pas d'un cénobite, ni d'un ennemi du sexe à qui elle peut déplaire. L'ame sensible du Dante est aussi connue que son génie, et les femmes auroient beaucoup à gagner si elles trouvoient souvent parmi les hommes de pareils ennemis ; mais plus on est capable de les aimer, plus on les respecte, et plus on aime aussi qu'elles se respectent elles-mêmes. »

Hist. litt., II, 172.

NOTES DU CHANT XXIV.

PAG. 154, LIG. 4. — Les ombres qu'on auroit cru deux fois mortes, etc.

Tant elles étoient maigres et décharnées.

PAG. 154, LIG. 11. — Piccarda.

Sœur de Forèse, *voyez*, comme je l'ai dit, la note du Paradis, chant 3, pag. 232.

PAG. 155, LIG. 9. — Buonagiunta.

« Buonagiunta degli Orbisani. Lucquois, bon poète de son temps. » *Daniello*.

PAG. 155, LIG. 12. — Il naquit à Tours.

Martin IV de Tours, qui ordonnoit qu'on fît mourir au printemps les anguilles de Bolséna, pour les faire apprêter ensuite avec diverses épiceries. » *Landino*. M. Ginguené dit que Bolséna est une petite ville de Toscane. Il s'est trompé. Bolséna est une petite ville de l'Etat Romain, près de Montéfiascone. Il est vrai qu'autrefois elle étoit une des douze célèbres villes étrusques.

Grangier a traduit ainsi ce passage :

Et fut de Tours, qui purge avec diettes ore
L'anguille de Bolsène, et le vin doux encore.

Je ne rapporte pas ici le Commentaire de Jacques della Lana, qui a été cité par M. Portirelli. Il est difficile de croire ce qu'il raconte de ce pontife.

PAG. 155, LIG. 18. — Ubaldino dalla Pila, etc.

Ubaldino dalla Pila, un des plus célèbres gourmands de son temps, Boniface d'Imola. Benvenuto, assure que ce Boniface étoit français, *quia gallici sunt omnes amici gulæ et vini.* Landino est de l'avis de Benvenuto. Venturi veut que ce Boniface ait appartenu à la famille des Fieschi de Gènes. Vellutello, Daniello, Grangier, Volpi, Jacques della Lana, et M. Ginguené disent qu'il étoit archevêque de Ravenne. Grangier ajoute que ce prélat étoit « Français et homme de bonne chère, qui tenoit une grande famille nourrie soubz l'ombre du clocher, c'est-à-dire du revenu de ses bénéfices. »

Messer Marchese. Le marquis de Rigogliosi, noble de Forlì, grand buveur. « Son sommellier lui disant un jour que par toute la ville on prétendoit qu'il ne faisoit autre chose que boire. « Hé bien ! réponds-leur, dit-il, que j'ai toujours soif. » *Venturi.*

PAG. 155, LIG. 23. — Celui de Lucques.

Buonagiunta.

PAG. 156, LIG. 1. — Gentucca.

Le Dante fait ici une infidélité à sa Béatrix. Il veut parler de Gentucca, belle et agréable personne de Lucques, dont il devint amoureux, et à qui il rendit des soins très-tendres pendant son séjour dans cette ville.

Le Dante n'alla peut-être à Lucques qu'en 1304 ou 1305; mais comme son voyage dans le Purgatoire est daté de 1300, il se fait prédire ce qui est arrivé en effet. Probablement, en 1300, Gentucca étoit encore dans l'adolescence; aussi, le poète dit : « Une femme qui ne porte pas encore de voile. »

Je suis étonné que le Dante ne se fasse pas adresser un reproche direct par Béatrix, pour avoir ainsi mérité qu'on lui rappelât un autre amour que le leur.

PAG. 156, LIG. 13. — L'auteur de ces vers nouveaux : « *Femmes qui avez l'intelligence de l'amour.* »

Donne ch' avete intelletto d'amore.

C'est le premier vers d'une canzone composée par le Dante, en l'honneur de sa Béatrix, et insérée dans *la Vita nuova*. Voilà une espèce de réparation pour la mauvaise idée qu'il a eue plus haut, en se faisant parler de Gentucca.

PAG. 156, LIG. 18. — Le Notaire, Guitton, etc.

Le Notaire : Jacques da Lentino, poète de ces

temps-là, appelé communément le Notaire, parce qu'il exerçoit cette profession. Guitton, frère Guitton d'Arezzo. *Voyez* ce que M. Ginguené dit de ces deux auteurs, *Hist. litt.*, tom. I, pages 403 et 418 : l'Aimable maître est *l'Amour.*

PAG. 157, LIG. I. — De même que les oiseaux, etc.

Le poète emploie presque la même comparaison, Paradis, chant XVIII, vers 73 et suiv.

PAG. 157, LIG. 17. — Car le lieu où je dois vivre, etc.

Florence. Il faut convenir que les sorties contre Florence reviennent trop souvent se présenter à l'esprit du poète. L'homme toujours malheureux est donc toujours passionné!

PAG. 157, LIG. 19. — Je vois celui qui en est la cause, etc.

Messer Corso Donati, chef des Guelfes ou des Noirs de Florence. « Il se rendit si puissant à Florence, après en avoir fait chasser les Blancs, qu'il devint suspect au peuple. Dans un tumulte populaire excité contre lui, il fut cité et condamné. Le peuple se porta à sa maison avec l'étendard ou gonfalon de justice. Corso se défendit courageusement avec quelques amis; mais, vers la fin du jour, il essaya de s'échapper. Poursuivi par des soldats Catalans qu'il ne put gagner, il tomba de cheval; son pied s'engagea dans

l'étrier : il fut traîné quelque temps sur la terre, et enfin massacré par les soldats. Cet événement arriva en 1308. Il paroît qu'il étoit alors récent; et l'on voit par-là où en étoit le Dante de la composition de son poëme, l'an 1308, ou au plus tard, en 1309. Au reste, Forèse, dans cette prédiction du passé, ne nomme point Corso, et parle avec une obscurité mystérieuse, qui, non-seulement est le style ordinaire des prophéties, mais qui convenoit particulièrement à un frère parlant du meurtre de son frère, quoiqu'ils fussent de deux partis opposés.

Hist. litt., II, note de la pag. 174.

PAG. 158, LIG. 10. — Les deux sages.

Virgile et Stace.

PAG. 159, LIG. 9. — De ces téméraires.

Les Centaures, peuples d'une contrée de la Thessalie, fils d'Ixion et de la Nue. Les Hébreux qui s'agenouillèrent. Gédéon voulant conduire dix mille hommes contre les Madianites, Dieu lui ordonna de choisir ceux qui, buvant dans la fontaine *Arad*, ne se seroient pas agenouillés, mais auroient bu de l'eau dans leurs mains, en se courbant seulement.

Les vers du texte ont beaucoup de pompe.

Ricordivi, dicea, de' maledetti
Ne' nuvoli formati, che satolli
Teseo combattèr coi doppi petti :

E degli Ebrei ch' al ber si mostrar molli
  Perchè no i volle Gedeon compagni
  Quando in ver Madiàn discese i colli.

Al ber molli. Voilà de ces expressions que l'*italien* a reçues du latin, et qui lui donnent souvent la concision de Tacite.

PAG. 160, LIG. 12. — Et de même qu'au mois de mai, etc.

Je n'ai pas eu beaucoup de pages à parcourir pour montrer le Dante gracieux, après l'avoir montré terrible et sublime. Il y a, dans les vers suivans, une fraîcheur délicieuse :

E quale annunziatrice degli albòri
  L'aura di maggio muovesi ed olezza
  Tutta impregnata dall' erba e da' fiori;
Tal mi sentì un vento dar per mezza
  La fronte : e ben sentì muover la piuma
  Che fe sentir d'ambrosia l'orezza.

Landino a remarqué très-ingénieusement que ce morceau est en partie imité de ce passage de Virgile :

Dixit, et avertens roseâ cervice refulsit,
Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravere.

ÆNEID., Lib. I.

Elle dit : à ces mots
Elle quitte son fils; mais aux yeux du héros
Elle offre en détournant sa tête éblouissante,
D'un cou semé de lys la beauté ravissante;

De ses cheveux divins les parfums précieux
Semblent, en s'exhalant, retourner vers les cieux.

TRAD. DE M. DELILLE.

Le doux frottement que sent le Dante est celui de l'aile de l'ange de ce cercle, qui efface un autre P de son front, parce qu'il sort du cercle de la gourmandise.

NOTES DU CHANT XXV.

PAG. 161, LIG. 1. — Déjà étoit arrivée l'heure qui n'admettoit plus de retard, etc.

Déjà, en autres termes plus clairs, il étoit deux heures après midi.

PAG. 162, LIG. 7. — Si tu te rappelois, dit mon guide, comment Méléagre, etc.

Il veut dire que de même que Méléagre se consumoit à mesure que se consumoit le tison fatal, de même la puissance divine pouvoit ordonner que les ombres connussent la faim, là où il n'étoit pas besoin de nourriture.

PAG. 162, LIG. 15. — Je le conjure de guérir les plaies de ton esprit.

De t'expliquer avec détail ce que tu ne comprends pas.

PAG. 162, LIG. 24. — La portion la plus pure du sang, etc.

Sangue perfetto, che mai non si beve
Dall' assetate vene, e si rimane,
Quasi alimento che di mensa leve,

Prende nel cuore a tutte membra umane
 Virtute informativa, come quello
 Ch'a farsi quelle per le vene vane.
Ancor, digesto scende ov 'è più bello
 Tacer che dire : e quindi poscia geme
 Sovr' altrui sangue in natural vasello.
Ivi s'accoglie l'uno e l'altro insieme,
 L'un disposto a patire, e l'altro a fare,
 Per lo perfetto luogo onde si preme :
E giunto lui comincia ad operare,
 Coagulando prima, e poi avviva
 Ciò, che per sua materia fè constare.
Anima fatta, la virtute attiva,
 Qual d'una pianta, in tanto differente,
 Che quest 'è 'n via, e qualle è già a riva,
Tanto ovra poi, che già si muove e sente,
 Come fungo marino : ed indi imprende
 Ad organar le posse, ond 'è semente.
Or si spiega, figliuolo, or si distende
 La virtù, ch 'è dal cuor del generante,
 Dove natura a tutte membra intende.
Ma come d'animal divenga fante,
 Non vedi tu ancor : quest 'è tal punto
 Che più savio di te già fece errante,
Sì che per sua dottrina fe disgiunto
 Dall' anima il possibile intelletto,
 Perchè da lui non vide organo assunto.
Apri alla verità che viene, il petto,
 E sappi che sì tosto come al feto
 L'articolar del cerebro è perfetto,
Lo motor primo a lui si volge lieto,
 Sovra tanta arte di natura, e spira
 Spirito nuovo di virtù repleto,

Che ciò, che truova attivo quivi, tira
 In sua sustanzia, e fassi un 'alma sola,
 Che vive, e sente, e se in se rigira.
E perchè meno ammiri la parola,
 Guarda 'l calor del sol, che si fa vino,
 Giunto all' umor che dalla vite cola.
Quando Lachesi non ha più del lino,
 Solvesi dalla carne, ed in virtute
 Seco ne porta e l'umano, e 'l divino:
L'altre potenzie tutte quasi mute;
 Memoria, intelligenzia, e volontade,
 In atto molto più che prima acute.
Senza restarsi, per se stessa cade
 Mirabilmente all' una delle rive:
 Quivi conosce prima le sue strade.
Tosto che luogo lì la circonscrive
 La virtù informativa raggia intorno
 Così, e quanto nella membra vive.
E come l'aere, quand 'è ben piorno,
 Per l'altrui raggio, che 'n se si riflette,
 Di diversi color si mostra adorno;
Così l'aer vicin quivi si mette
 In quella forma, che in lui suggella
 Virtualmente l'alma che ristette;
E simigliante poi alla fiammella,
 Che segue 'l fuoco là 'vunque si muta,
 Segue allo spirto sua forma novella.
Perocchè quindi ha poscia sua paruta
 È chiamata ombra: e quindi organa poi
 Ciascun sentire infino alla veduta.
Quindi parliamo, e quindi ridiam noi:
 Quindi facciam le lagrime e i sospiri,
 Che per lo monte aver sentiti puoi.

Secondo che ci affiggono i desiri
E gli altri affetti, l'ombra si figura :
E questa è la cagion, di che tu ammiri.

« Dante, occupé de ce qu'il vient de voir, voudroit apprendre comment des ames qui n'ont aucun besoin de se nourrir, peuvent éprouver la maigreur et la faim. Stace, invité par Virgile, entreprend de le lui expliquer. Sa théorie sur la partie du sang, destinée à la réproduction de l'homme; sur cette réproduction; sur la formation de l'ame végétative et de l'ame sensitive dans l'enfant, avant sa naissance; sur leur développement, lorsqu'il est né; sur ce que devient cette ame après la mort, emportant avec elle, dans l'air qui l'environne, une empreinte, et comme une image du corps qu'elle animoit sur la terre; tout cela n'est ni d'une bonne physique, ni d'une métaphysique saine : mais dans ce morceau de plus de soixante vers, on peut, comme dans plusieurs morceaux de Lucrèce, admirer la force de l'expression, la poésie de style, et l'art de rendre avec clarté, en beaux vers, les détails les plus difficiles d'une mauvaise philosophie et d'une physique pleine d'erreurs. »

Hist. litt., II, 176 et suiv.

PAG. 163, LIG. 23. — Ce point a trompé un plus sage que toi.

Averroès, commentateur d'Aristote.

PAG. 166, LIG. 3. — *Dieu d'une haute clémence.*

Commencement de l'hymne que l'on chante aux

matines du samedi. « Dans les anciens breviaires, dit Lombardi, on lit : *Summæ Deus clementiæ*, mais actuellement on lit : *Summæ parens clementiæ.* » Le Dante le fait chanter aux ames qui se purifient du péché de luxure, parce que dans cet hymne on demande à Dieu le don de la pureté, *luxu remoto pessimo.*

On a vu, page 165, lig. 16, que le poète est entré dans le septième et dernier cercle.

PAG. 166, LIG. 11. — *Je ne connois pas d'homme.*

Le poète, continuant de faire chanter aux ames des exemples de la vertu contraire au vice puni dans chaque cercle, leur fait chanter ici les paroles chastes prononcées par la Vierge, quand elle entendit l'Archange Gabriel lui dire : « *Ecce concipies.* » Elle répondit : *Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco?* Luc. I.

PAG. 166, LIG. 14. — *Diane* resta dans les bois, et en chassa Hélicé, etc.

« *Brutto mescuglio al solito*, » s'écrie encore Venturi. Mais j'ai déjà fait remarquer que le poète l'a voulu ainsi. *Voyez* la note de la pag. 284.

Hélicé ou Calisto, fille de Lycaon et nymphe de Diane. Jupiter, ayant pris la figure de Diane, surprit cette nymphe, et Diane s'étant aperçue des difficultés qu'elle fit de se déshabiller pour prendre le bain, la chassa de sa compagnie. Calisto alla dans les bois, accoucher d'Arcas. » *Dict. de la Fable.*

NOTES DU CHANT XXVI.

PAG. 167, LIG. 3. — Prends garde, je t'en avertis encore.

Les poètes avoient d'un côté la flamme où étoient purifiées les ames, et de l'autre le précipice par lequel ils seroient tombés dans le cercle précédent.

PAG. 167, LIG. 10. — Celui-ci ne me paroît pas avoir un corps aérien.

Voyez ce que le poète a dit des ombres, page 165, ligne 8.

PAG. 169, LIG. 26. — Sodome et Gomorrhe.

Je citerai, en italien, la note de Lombardi : *Soddoma e Gomorrha, furono città della Palestina, dedite al vizio carnale contro natura, e però distrutte da celeste fuoco, così adunque gridando quelle anime, mostrano di essere state imbrattate di cotale lordura, ed esser ivi a subire quella pena, che dopo la ottenutane in vita assoluzione della colpa, rimase loro a scontare.*

PAG. 169, LIG. 2. — *Pasiphaé emprunta*, etc.

Lombardi se contente de dire ici : « *Favoloso esempio di bestialità.* Voyez ce qui a été dit de Pasiphaé au chant XII de l'Enfer, pag. 70 de ma traduction.

PAG. 169, LIG. 5. — Les monts Rifées.

Montagnes de la Russie septentrionale.

PAG. 169, LIG. 17. — Mais ils sont ici avec moi-même, avec leur sang et leurs jointures.

Il donne cette explication, pour bien faire comprendre qu'il n'a pas un corps aérien.

Ma son quì meco,
Col sangue suo, e con le sue giunture.

Il faut traduire dans l'esprit dans lequel il a écrit. Je me suis toujours imposé cette tâche. Il étoit facile de substituer ici des images analogues d'un ton plus noble. Mais ce n'eût plus été le Dante; et d'ailleurs ses expressions n'ont rien d'inconvenant et de désagréable.

PAG. 169, LIG. 20. — Il y a au-dessus de nous une femme.

Béatrix. Le ciel le plus spacieux et le plus rempli d'amour est l'Empirée.

PAG. 170, LIG. 4. — Ces ombres se troublèrent, etc.

Non altrimenti stupido si turba
Lo montanaro, e rimirando ammuta,
Quando rozzo e selvatico s'inurba.

PAG. 170, LIG. 15. — Le crime que César s'entendit reprocher, etc.

Suétone dit, dans la Vie de Jules-César, chap. 49 : *Octavius etiam quidam valetudine mentis liberius dicax, conventu maximo cum Pompeium regem salutasset, ipsum (Cæsarem) reginam salutavit....... gallico denique triumpho milites ejus inter cætera carmina, qualia currum prosequentes jocülariter canunt, etiam vulgatissimum illud pronuntiaverunt.*

Gallias Cæsar subegit, Nicomedes Cæsarem :
Ecce Cæsar nunc triumphat, qui subegit Gallias :
Nicomedes non triumphat, qui subegit Cæsarem.

Je ne crois pas nécessaire de donner d'autres détails sur le reste de se passage. Je n'ose pas sur-tout rapporter le commentaire trop naïf de Grangier.

PAG. 171, LIG. 7. — Guido Guinicelli, etc.

Il a été question de ce même Guido dans le chant XI, vers. 97. Il étoit Bolonois, et l'un des plus célèbres poètes de son temps. Il avoit apparemment mérité d'habiter ce cercle. Plus bas, le Dante appelle ce Guido son père; c'est-à-dire son père en poésie.

PAG. 171, LIG. 14. — J'eus, mais avec moins de succès, la même joie que ressentirent deux tendres fils, lorsqu'ils retrouvèrent leur mère poursuivie par la vengeance de Lycurgue.

Thoas et Euménius, allant à la recherche d'Hypsipile leur mère, la retrouvèrent au moment où Lycurgue,

roi de Némée, allait la faire mourir, parce qu'elle avoit laissé mordre par un serpent son fils Ophelte ou Archémore, dont il lui avoit confié la garde.

PAG. 172, LIG. 5. — Les caractères qu'ils ont tracés, etc.

Les manuscrits sur lesquels on a copié tes vers seront bien précieux.

PAG. 172, LIG. 8. — Une autre ame.

Arnault, provençal. *Voyez* la note de la page 367, ligne 11.

PAG. 172, LIG. 11. — Et toi laisse dire aux sots que le poète du Limousin l'a vaincu, etc.

Ce poète est, selon Venturi et Lombardi, Gerault de Berneil, et selon Grangier, « Gérault de Bertueil, singe d'Arnault Daniel de Provence. »

PAG. 172, LIG. 17. — Guitton.

Voyez ce qui a été dit de lui, pag. 354, lig. 2. Voici le jugement de Pétrarque, sur Daniel Arnault et Guitton d'Arezzo.

Tra tutti il primo Arnaldo Daniello
Gran maestro d'amor, che alla sua terra
Ancor fa onor col suo dir nuovo e bello
. . . .
Ecco Dante, e Beatrice, ecco Selvaggia
Ecco Cin da Pistoia, Guitton d'Arezzo
Che di non esser primo par, ch' ira aggia.

Trionf. d'Amor.

PAG. 172, LIG. 23. — De la prière de *notre père*, etc.

Fais dire pour moi la prière de *notre père,* excepté les deux dernières oraisons, *et ne nos inducas in tentationem: sed libera nos à malo,* qui ne sont pas utiles aux ames du Purgatoire, parce qu'elles ne peuvent plus succomber à la tentation, ni craindre les embuches du malin esprit. *Malo,* suivant beaucoup de commentateurs, signifie, le malin esprit.

PAG. 173, LIG. 3. — L'esprit que Guido m'avoit montré du doigt, etc.

A Daniel Arnault. Ce poète va répondre au Dante, en vers provençaux.

Tan m'abbelis votre cortois deman
Chi eu non puous, ne vueil a vos cobrire.
Ieu sui Arnaut, che plor e vai cantan
Con si tost vei la spassada folor,
Et vie gieu sen le ior, che sper denan.
Ara vus preu pera chella valor,
Che vus ghida al som delle scalina,
Sovegna vus a temps de ma dolor.

« Le Dante, dit Lombardi, en se laissant interrompre (*voyez* pag. 172, ligne 6) par Guido, qui vient faire l'éloge d'Arnault, donne à entendre que les poètes italiens s'étoient perfectionnés en imitant les poètes provençaux. » Cet aveu plein de bonne foi mérite d'être loué. M. Ginguené a donc bien raison de dire : « Ceci indique clairement l'influence qu'avoient eue les troubadours sur la poésie italienne dans ces pre-

miers temps, et l'admiration que Dante conservoit pour eux, à une époque où c'étoit bien de lui qu'on pouvoit dire qu'il les avoit surpassés tous. Il les auroit égalés dans leur propre langue : Aussi met-il dans la bouche d'Arnault une réponse en huit vers provençaux.

Hist. litt. 11, pag. 178 et suiv.

Venturi observe qu'Arnault parle ici : « *In lingua giannizzera, parte provenzale, e parte catalana, accozzando insieme il perfido francese col pessimo spagnuolo.* »

Je ne connois pas le langage provençal, assez pour juger si l'on comprendroit encore aujourd'hui à Marseille ces vers du Dante. Quoi qu'en dise Venturi, un Français doit les lire avec plaisir dans le poëme du Purgatoire, et vraiment on ne sait pas pourquoi le poète n'y a pas inséré quelques vers français de ce temps-là, puisqu'il est venu à Paris : une semblable fantaisie pouvoit lui passer par la tête.

PAG. 172, LIG. 15. — Ensuite il se perdit dans le feu qui purifie les ames.

Poi s'ascose nel fuoco, che gli affina.

On a pu remarquer avec quelle décence le Dante s'est exprimé dans toute la fin de ce chant. La situation pouvait faire craindre que son esprit satirique ne le portât à quelque sortie violente. Mais il a montré les mêmes égards qu'il a fait voir dans l'Enfer, pour Brunetto Latini. *Voyez* les notes de l'Enfer, pag. 304.

NOTES DU CHANT XXVII.

PAG. 174, LIG. 1. — Le soleil lançait ses rayons, etc.

Le soleil allait éclairer Jérusalem, et comme Jérusalem est l'antipode du lieu où se trouvait le poète, il veut dire que la nuit allait commencer à étendre son voile sur le Purgatoire. A cette même heure, l'Ebre, fleuve d'Espagne, roule ses ondes enflammées sous le signe de la balance; et le Gange, fleuve des Indes, vomit ses flots ardens, parce qu'il est midi, dans cette partie de la terre.

PAG. 174, LIG. 6. — Quand l'ange de Dieu, etc.

L'ange commis à la garde de ce cercle. Le Dante a traversé tous les cercles sans éprouver aucune résistance; mais il paroît qu'il avoit mérité une purification particulière et assez solemnelle, dans le cercle de la luxure; l'ange lui ordonne à lui-même de traverser les flammes. Cependant, il n'a pas porté les fardeaux dans le premier cercle; il n'a pas été revêtu du manteau fatal dans le cercle de l'envie; il n'a pas été obligé de s'arrêter au milieu de la fumée épaisse et amère qui obscurcit le cercle de la colère, ni de courir avec

ardeur dans le cercle de la paresse; enfin il n'a pas été renversé à terre dans le cercle de l'avarice, ni forcé de tourner sur le sol rocailleux du cercle de la gourmandise; mais l'amant passionné de Béatrix, de Gentucca, et peut-être de beaucoup d'autres, se condamne ici lui-même, et il y a dans cet épisode une bonne foi maligne qui mérite d'être remarquée.

PAG. 175, LIG. 6. — Et me rappelant vivement les corps humains que j'avois vus condamnés au supplice du feu.

Il devoit aussi se rappeler les expressions terribles de la sentence lancée contre lui. « *Ut si quis predictorum illo tempore in fortiam dicti comunis pervenerit, talis pervehiens* IGNE COMBURATUR SIC QUOD MORIATUR, *in hiis scriptis sententialiter condemnamus.* » Voy. la Vie du Dante, qui est en tête de la traduction du Paradis, page xlj et suiv.

PAG. 175, LIG. 11. — Souviens-toi, souviens-toi, si je sus garantir ta vie sur les épaules de Géryon.

Voyez Enfer, chant XVII, vers 91 et suiv.

PAG. 175, LIG. 25. — Mon fils, entre Béatrix et toi, il n'est que cette muraille.

Or vedi figlio,
Tra Beatrice e te è questo muro.

Une telle réflexion devoit précipiter dans les flammes

un homme comme notre poète. Cependant, il balance encore, puisque Virgile lui dit :

> Come
> Volemci star di quà?

Alors il se décide ; mais il trouve la chaleur de la flamme si âpre et si forte, que, pour se rafraîchir, il se seroit jeté dans une chaudière de verre bouillant. Virgile continue de l'encourager, lui parle de Béatrix, et lui dit : « Il me semble déjà voir ses yeux. » M. Ginguené observe ici qu'il y a un grand charme dans ce souvenir puissant et irrésistible d'une passion si ancienne et si pure. « En s'échappant pour la dernière fois, ajoute ce critique judicieux et spirituel ; en s'échappant de ce séjour où le sentiment de l'espérance est toujours flétri par le spectacle des peines, le poète, désormais tout entier à l'espérance, paroît s'élancer dans un cercle tout nouveau d'idées, de sentimens et d'images ; entouré par la force de son imagination créatrice, d'objets rians et mystérieux, il donne à son style, pour les peindre, la teinte même de ces objets. Sa marche, son repos, ses moindres gestes sont fidèlement retracés : il puise ses comparaisons, comme ses images, dans les tableaux les plus simples et les plus doux de la vie champêtre. *Hist. litt.* II, 180.

PAG. 176, LIG. 24. — *Accourez les bénis de mon père.*

Paroles de J.-C., dans saint Mathieu.

PAG. 178, LIG. 10. — A l'heure, je crois, où Cythérée, etc.

Au lever de l'aurore.

PAG. 178, LIG. 16. — Lia.

Lia, fille de Laban, première femme du patriarche Jacob, prise ici pour la vie active. Rachel, autre fille de Laban, et seconde femme de Jacob, prise ici pour la vie contemplative.

PAG. 179, LIG. 3. — Virgile me dit : « Ce doux fruit, etc. »

Les biens célestes.

PAG. 179, LIG. 6. — Jamais présent, etc.

E mai non furo strenne
Che fosser di piacere a queste uguali.

PAG. 179, LIG. 14. — « Mon fils tu as vu le feu éternel et les flammes du Purgatoire, et tu es arrivé, etc,

Rien de plus touchant et de plus tendre que ce discours de Virgile.

Il temporal fuoco e l'eterno
Veduto hai figlio, e se' venuto in parte
Ov 'io per me più oltre non discerno.
Tratto t'ho quì con ingegno e con arte :
Lo tuo piacere omai prendi per duce :
Fuor se dell' erte vie, fuor se dell' arte.

Vedi il sole, che 'n fronte ti riluce :
  Vedi l'erbetta, i fiori, e gli arboscelli,
  Che quella terra sol da se produce.
Mentre che vegnon lieti gli occhi belli,
  Che lagrimando a te venir me fenno,
  Seder ti puoi, e puoi andar tra elli.
Non aspettar mio dir più, nè mio cenno :
  Libero dritto e sano è tuo arbitrio,
  E fallo fora non fare a suo senno :
Perch' io tè sopra te corono e mitrio.

Ce dernier vers est très-singulier ; il signifie, mot à mot : « C'est pourquoi je couvre ta tête d'une couronne et d'une mître, pour que tu te commandes à toi-même. »

Grangier a eu souvent des expressions heureuses, dans sa traduction de ce discours.

Tu as veu la temporelle flamme,
Mon fils, et l'eternelle, et tu es en la part
Ou plus outre de soy ne discerne mon ame.
Icy je t'ay tiré, non sans engin et art,
Ton plaisir désormais pour bon guide s'esprenne,
Hors des facheux sentiers et estroits tu te trenne.

Regarde le soleil qui au front te rayonne,
Voy l'herbette, les fleurs, les ieunes arbrisseaux
Que seulement de soy produit terre si bonne,
Cependant que viendront les ieux joyeux et beaux
Qui me firent pleurans a toy venir, et ore
Tu peux seoir, et tu peux te pourmener encore.

N'attens plus mon conseil, mon dire, ma sentence,
Car l'arbitre tu as libre et droit cy après,
Et ce seroit faillir ne faire ce qu'il pense
Pour ce, sur toy la mytre et couronne ie mets.

Jacques de la Lana prétend qu'il faut lire le dernier vers de cette manière :

Perch' io te sopra mé corono e mitrio.

Et il l'explique ainsi : « Tu recevras, à cause de cette comédie, plus d'honneur que moi, car je n'atteins pas par ma science aussi haut que tu t'éleveras. » Le même commentateur ajoute : « Il en faut conclure que le Dante se fait poète plus excellent que Virgile. »

Mais cette supposition n'est pas supportable. Dans plus de quarante éditions que j'ai consultées, il y a *te sopra te*. Le Dante n'a pas à se reprocher une fatuité semblable à celle qu'on suppose ici. Il étoit homme, quoiqu'on en dise, de trop bon goût pour mettre une pareille inconvenance dans la bouche de Virgile.

Tout ce discours a cela de charmant, qu'il nous prépare à la disparition de l'aimable guide de notre poète, qui en effet n'a plus rien à faire, comme payen, dans les régions où le Dante va s'élever.

NOTES DU CHANT XXVIII.

PAG. 181, LIG. 10. — Et agitoit les feuilles du côté où se forme la première ombre sur la montagne sacrée.

Du côté de l'occident.

PAG. 182, LIG. 5. — La forêt de Chiassi.

Située sur le bord de l'Adriatique, près de Ravenne.

PAG. 183, LIG. 3. — Celle de Proserpine.

Voyez les Métamorphoses d'Ovide, livre 5.

PAG. 183, LIG. 16. — Dans les yeux de Vénus que blessa par mégarde son fils, etc.

Voyez encore les Métamorphoses d'Ovide, livre 10, vers 125.

> Jam que pharetratus dum dat puer oscula matri,
> Inscius extanti perstrinxit arundine pectus.

PAG. 183, LIG. 22. — Où passa Xercès.

Xercès avoit fait disposer un pont de vaisseaux sur

l'Hellespont. Léandre habitoit Abydos qui étoit sur la côte d'Asie, et Héro, qu'il aimoit, habitoit Sextos qui étoit sur la côte d'Europe.

PAG. 184, LIG. 5. — Le psaume où il est dit : « *Vous m'avez réjoui.*

Dans le psaume 91, verset 5, on lit : *Delectasti me Domine in factura tuâ, et in operibus manuum tuarum exultabo.* La belle Vierge veut dire : « Le texte de ce psaume donne à entendre pourquoi ici l'on s'arrête, et pourquoi on y goûte des joies ineffables. »

PAG. 184, LIG. 11. — Cette eau et le bruit que j'entends dans la forêt combattent en moi une idée toute contraire que l'on m'a communiquée.

Stace a dit au poète, que depuis la porte du Purgatoire jusqu'au haut de la montagne, l'air n'éprouvoit aucune altération, des pluies, des vents, etc. *Voyez* chant XXI, vers 46 et suiv.

PAG. 184, LIG. 19. — A cause de sa faute, l'homme demeura ici peu de temps.

Le lieu où se trouve le poète est le Paradis terrestre, où l'homme ne resta que sept heures. *Voyez* la traduction du Paradis, chant XXVI, page 169.

PAG. 185, LIG. 7. — Mis en mouvement avec le premier mobile.

Il est difficile ici de suivre le raisonnement de la

belle Vierge qui entretient le Danté; et que tous les commentateurs assurent être la comtesse Matilde, qui enrichit l'église de Rome de tant de bienfaits. Elle veut dire : « Il est vrai, comme l'a prétendu Stace, que l'air, dans cette partie de la montagne, n'est pas agité par les vents, etc. Mais il éprouve une sorte d'agitation, parce qu'il est entraîné dans le tourbillon du premier mobile, qui gravite d'Orient en Occident, avec tous les autres cieux qui sont placés au-dessous. L'air entraîné avec le premier mobile en reçoit le mouvement que tu entends dans la forêt. » Quel malheur que des idées aussi douces que celles qui sont répandues dans ce chant, et qui sont exprimées avec une fraîcheur de style vraiment admirable, soient gâtées par des taches aussi multipliées, et des définitions physiques si obscures!

PAG. 185, LIG. 11. — L'autre terre.

La terre que les hommes habitent.

PAG. 186, LIG. 3. — Léthé, etc.

Léthé, mot dérivé du grec, qui veut dire *oubli*, Eunoë, également dérivé du grec, et qui veut dire, suivant Lombardi, *buona mente*, et bon entendement, suivant Grangier.

PAG. 186, LIG. 15. — Les premiers hommes vécurent dans l'innocence.

Adam et Eve habitèrent ce lieu.

PAG 186, LIG. 16. — Ici ils trouvoient un printemps continuel.

Il fait allusion aux vers d'Ovide.

Ver erat æternum, placidi que tepentibus auris
Mulcebant Zephiri natos sine semine Flores :

Et plus bas :

Flumina jam lactis, jam flumina nectaris ibant.

PAG. 186, LIG. 19. — Vers mes poètes chéris.

Il nous rappelle que Virgile et Stace sont encore auprès de lui. Comme ils n'ont pas parlé depuis longtemps, on pouvoit croire qu'ils l'avoient quitté. Il fixe ensuite ses yeux sur la femme céleste, sur la Vierge, qui cueilloit des fleurs.

NOTES DU CHANT XXIX.

PAG. 187, LIG. 3. — *Heureux ceux dont les péchés sont remis.*

Paroles du psaume 31.

PAG. 188, LIG. 6. — Un juste zèle me fit blâmer la hardiesse d'Eve, etc.

Parce qu'elle nous a fait perdre un séjour aussi enchanté.

Che, là dove ubbidìa la terra e 'l cielo,
Femmina sola, e pur testè formata
Non sofferse di star sotto alcun velo :
Sotto 'l qual se divota fosse stata,
Avrei quelle ineffabili delizie
Sentite prima, e più lunga fiata.

PAG. 188, LIG. 19. — O Vierges saintes, etc.

Il ne faut plus chicaner le poète sur cette intervention des divinités profanes. On doit y être accoutumé; il invoque les Muses.

PAG. 189, LIG. 5. — La vertu, etc.

La vertu estimative, dit Lombardi; l'intelligence, suivant Venturi.

PAG. 189, LIG. 11. — Rempli d'admiration, je me retournai vers le bon Virgile, etc.

Il y a ici un art prodigieux. Virgile a *pris congé* du Dante, mais il ne l'a pas encore quitté, et le poète ne paroît pas soupçonner qu'il l'abandonnera sitôt.

PAG. 189, LIG 16. — Avec plus de lenteur que les jeunes épouses, etc.

« Les nouvelles épouses ont de coutume, dit Grangier, pour garder quelque modestie et grauité, de cheminer lentement. »

« Les nouvelles épouses, reprend Venturi, vont lentement, pour ne rien déranger à leur toilette, et à la grande quantité d'ornemens qu'elles portent, et qu'elles ne sont pas habituées à porter. »

L'opinion de Grangier est préférable. Elle est partagée par Lombardi et M. Portirelli.

Le premier, tout grave religieux qu'il doit être, cite un passage latin (Gen. dict. lib. 2, cap. 5) dont la fin sur-tout pourroit étonner chez nous, dans les écrits d'un ecclésiastique. *Cùmque ad virum profectura nova nupta egredi vult, ipsum limen transcendere suâ sponte, aut vestibulum tangere non sinunt : sed quasi ruptam et invitam è gremio et sinu matris transcendere limina volunt, videlicet, nisi coacta, suos relictura, aut proprios lares exitura non fuisset : vel quia ubi delibandus flos maritalis erat, invitam ingredi videri volunt.*

M. Portirelli dit à son tour, en partageant l'opinion de Grangier, et du Père Lombardi, *e loro malgrado*

vengono tratte là ove si deve loro sfrondare il giglio della verginità.

Ce tableau du Dante rappelle la noble et touchante composition des Noces aldobrandines.

PAG. 190, LIG. 9. — La nymphe de Délos.

La lune.

PAG. 190, LIG. 16. — *Sois bénie entre les filles d'Adam.*

Paroles de l'Archange Gabriel à Marie.

PAG. 191, LIG. 2. — Ezéchiel.

Voyez Ezéchiel, cap. I.

PAG. 193, LIG. 3. — Quand le char fut vis-à-vis de moi, etc.

Il convient de donner ici une explication générale de toute cette allégorie. Ce char et tout le cortége qui l'accompagne, sont des inventions imitées d'Ezéchiel et de l'Apocalypse. Le char est l'Eglise; les sept candélabres sont les sept grâces de l'Esprit-Saint. Les personnes vêtues de blanc, qui suivent les candélabres, sont les Patriarches, et tous ceux qui crurent en J.-C., qui devoit venir. Les flammes, qui comme des pinceaux laissent l'air empreint de leurs vives couleurs, et le chargent de sept lignes qui ont la teinte de l'iris, sont les sept sacremens de l'Eglise. Par les vingt-quatre vieillards, le poète entend les vingt-quatre livres de l'Ancien Testament. Ils sont couronnés de lys,

symbole de la foi. Par les quatre animaux couronnés de feuilles verdoyantes, il entend ensuite les quatre Evangélistes, saint Mathieu, saint Marc, saint Luc et saint Jean. Le griffon, moitié lion et moitié aigle, est J.-C., qui possède les deux natures. Les deux roues du char sont l'Ancien et le Nouveau Testament. Les trois femmes qui dansent en rond, du côté de la roue droite, sont les trois vertus théologales, la Foi, l'Espérance et la Charité. La femme rouge est la Charité, ou l'ardent amour de Dieu; la femme qui semble avoir des chairs d'émeraude, est l'Espérance; la femme blanche comme la neige fraîchement tombée est la Foi. Du côté de la roue gauche, qui représente l'Ancien Testament, dansent quatre autres femmes vêtues de pourpre, la Tempérance, la Force, la Justice et la Prudence. C'est la Prudence qui a trois yeux à la tête. Des deux vieillards qui suivent, l'un, qui a l'habit des disciples d'Hippocrate, est saint Luc qui a écrit les Actes des Apôtres. (Il étoit en effet médecin, *voyez* saint Paul). L'autre, qui tient une épée brillante et aiguë, est saint Paul. Les quatre personnages d'une humble contenance, sont les Apôtres Jacques, Pierre, Jean et Jude frère de Jacques. Le vieillard seul, qui dort, et dont on distingue la figure vive et spirituelle, est saint Jean, auteur de l'Apocalypse.

Il y a des vers d'une grande beauté dans toute cette description. Je ne la juge ici que sous le rapport poétique.

NOTES DU CHANT XXX.

PAG. 194, LIG. 2. — Le septentrion du premier ciel.

Nous appelons septentrion les sept étoiles de la grande ourse; il appelle septentrion du premier ciel, les sept candélabres dont il a parlé plus haut.

PAG. 194, LIG. 11. — Épouse, viens du Liban.

Un des vingt-quatre personnages représentant le 19e. livre de l'Ancien Testament. *Voyez* Cant. cap. 4.

PAG. 195, LIG. 2. — Cent ministres et messagers de la vie éternelle.

Des anges chantoient: « Bienheureux toi qui arrives. » Paroles des Juifs, lorsqu'il virent J.-C. entrer à Jérusalem, monté sur une anesse. Les anges ajoutèrent: « Jetons des lys à pleines mains. » Imitation d'un passage de l'Enéide, chant VI, vers 878.

PAG. 195, LIG. 16. — Une femme, etc.

Cette femme est Béatrix; la couronne de feuilles d'olivier est le symbole de la sagesse; le manteau vert, la draperie de la couleur d'une flamme ardente, et le voile blanc, sont les symboles de l'Espérance, de la Charité et de la Foi.

PAG. 196, LIG. 1. — Qui m'avoit blessé avant que je fusse entré dans l'adolescence.

Il aima Béatrix quand il avoit à peine neuf ans. *Voyez* Vie du Dante, trad. du Paradis, pag. XXII.

PAG. 196, LIG. 6. — Je reconnois les traits de mon ancienne flamme.

.... Agnosço veteris vestigia flammæ.

ÆNEID., lib. 4.

Du feu dont j'ai brûlé je reconnais la trace.

TRAD. DE M. DELILLE.

Il y a ici deux mouvemens de sensibilité bien touchans. Il reconnoît sa tendre et belle Béatrix, et se retourne vers Virgile, pour lui dire qu'il voit enfin cette femme céleste dont il lui a tant parlé; mais Virgile, ce doux père, ce guide si surveillant, si attentif, ce Virgile à qui l'on avoit confié son salut, vient tout-à-coup de disparoître; et l'aspect du Paradis terrestre, que perdit notre antique mère, ne put empêcher le poète attendri de verser un torrent de larmes.

Le jésuite Venturi plaisante fort mal-à-propos à ce sujet. Il appelle Béatrix *una civettina* une petite coquette, et s'écrie : « Foiblesse honteuse d'un homme d'un si grand sens! » Heureusement il finit par ajouter : « Mais qu'il en soit ce qu'il voudra, je ne me connois pas à tous ces délires d'amour!. » Je le crois aisément.

Ce passage est un de ceux qui m'ont toujours le

plus frappé. Le Dante y montre la sensibilité la plus noble; et l'on ne peut s'empêcher de partager ses tendres regrets, quand on se sépare, en même temps que lui, de ce bon et éloquent Virgile, avec qui l'on n'a pas cessé de voyager depuis qu'on s'est égaré, dès le commencement du poëme, dans la forêt *âpre, touffue et sauvage*. *Voyez* premier chant de l'Enfer. On peut aussi remarquer que Virgile ne disparoît qu'au moment où Béatrix est intervenue. Il y avoit une sorte de convenance qui demandoit que Virgile fût sacrifié en cet instant. Béatrix ne devoit pas être négligée un moment, et Virgile ne pouvant plus être, le premier, en scène, il étoit naturel que le poète le fît disparoître.

PAG. 196, LIG. 16. — Au bruit de mon nom que je dois répéter ici, etc.

Il ne seroit pas bienséant que je parlasse ainsi de mon nom, si Béatrix ne l'avoit pas prononcé elle-même; et, en historien fidèle, je ne dois rien cacher.

PAG. 197, LIG. 11. — Béatrix me parut insultante, etc.

Comparaison prise encore dans la nature. Un enfant à qui on refuse ce qu'il demande croit que sa mère est injuste et qu'elle insulte à sa foiblesse.

PAG. 197, LIG. 16. — *Seigneur, j'ai espéré en toi*, etc.

Commencement du trentième psaume, *In te Domine speravi : non confundar in æternum*. La strophe où il est dit : « *Tu as placé mes pieds*. Ils ne passèrent pas

la strophe où il est dit : « *Nec conclusisti me in manibus inimici; statuisti in loco pedes meos.*

PAG. 198, LIG. 11. — Vous veillez dans la divine lumière, etc.

Voi vigilate nell' eterno die
Sì che notte, nè sonno, a voi non fura
Passo che faccia 'l secol per sue vie.

Les saintes substances : les anges qui sont dans le char.

PAG. 199, LIG. 6. — Sur le seuil de mon second âge, et que je changeai de vie, etc.

Quand Béatrix, encore jeune, changea la vie mortelle contre la vie éternelle. Elle mourut en 1290, lorsque le Dante avoit vingt-cinq ans; elle pouvoit être âgée de vingt-trois ou de vingt-quatre ans. Le bien qui ne tient aucune promesse : le bien que nous poursuivons sur la terre. Celui qui l'a conduit jusqu'ici : Virgile.

PAG. 199, LIG. 24. — Versé quelques larmes de repentir.

Si l'on a vu le poète traverser toutes les vallées de l'Enfer, sans en partager les peines, monter les sentiers escarpés du Purgatoire, sans être arrêté dans les cercles, et n'éprouver quelque douleur que dans le cercle de la luxure, il faut convenir qu'ici on lui fait expier ses fautes avec quelqu'amertume : mais

c'est sa Béatrix qui lui adresse des reproches ; ces reproches sont remplis d'amour : on pourroit même dire que la femme divine y conserve quelquefois le langage de dépit et d'*irritation* des femmes mortelles. On me blâmera peut-être encore ici de ce qu'on appellera *de la partialité pour mon poète ;* mais j'admire, avec M. Ginguené, et tous les bons esprits de l'Italie, ce langage de tendresse et de sensibilité qui, vu sous un rapport moral, est une suite de bons exemples et de leçons salutaires.

NOTES DU CHANT XXXI.

PAG. 202, LIG. 2. — L'art et la nature ne t'ont jamais offert autant de plaisirs, etc.

> Mai non t'appresentò natura od arte
> Piacer, quanto le belle membra in ch' io
> Rinchiusa fui, e che son terra sparte.

PAG. 203, LIG. 11. — Vers la bête sacrée, etc.

Vers le griffon.

PAG. 203, LIG. 23. — La femme que j'avois aperçue la première.

Matilde. Il ne l'appellera de ce nom qu'au commencement du chant XXXIII; mais j'ai cru devoir la nommer ainsi auparavant, pour éviter les répétitions de *femme céleste*, de *vierge divine*. Le Dante dit seulement : *La donna.*

PAG. 204, LIG. 3. — « Tu me purifieras, etc. »

> *Asperges me* sì dolcemente udissi.

Paroles du cinquantième psaume.

PAG. 204, LIG. 5. — La femme céleste.

Matilde. Les quatre belles danseuses sont les quatre Vertus cardinales. *Voyez* chant XXIX, vers 130.

PAG. 204, LIG. 11. — Ici nous sommes des nymphes; dans le ciel nous sommes des étoiles.

Noi sem quì ninfe, e nel ciel semo stelle.

Lombardi et les autres commentateurs pensent qu'elles veulent dire : « Dans ce bois nous sommes les nymphes qui l'habitent, dans le ciel nous sommes les quatre étoiles brillantes que tu as vues, avant d'entrer au Purgatoire, vers le pôle antarctique. » *Voyez* Purgatoire, chant I, vers 23, et chant VIII, vers 91. Les trois femmes qui sont de l'autre côté du char : les femmes qui dansoient le long de la roue droite, les trois Vertus théologales.

PAG. 204, LIG. 26. — Mille désirs brûlans.

Il emploie toujours les expressions profanes de l'amour terrestre.

Mille disiri più che fiamma caldi.

PAG. 205, LIG. 13. — Les trois autres femmes.

Ce sont encore les trois Vertus théologales. La seconde beauté de Béatrix est la beauté divine qu'elle a acquise depuis qu'elle est montée au ciel.

PAG. 205, LIG. 22. — O splendeur d'une lumière éternelle! Quel est celui qui, ayant pâli à l'ombre du

Parnasse, ou qui s'étant abreuvé constamment de son onde inspiratrice, ne se sentiroit pas découragé, etc.

Il appelle Béatrix du nom que l'on donne, dans les Ecritures Saintes, à la divine Sapience. *Candor Lucis æternæ*, Sap. 7. 26.

O isplendor di viva luce eterna,
  Chi pallido si fece sotto l'ombra
  Sì di Parnaso, o bevve in sua cisterna,
Che non paresse aver la mente ingombra,
  Tentando a render te, qual tu paresti,
  Là dove armonizzando il ciel t'adombra,
Quando nell' aere aperto ti solvesti?

Le poète a suivi l'idée d'Ovide qui appelle le Parnasse *arx umbrosa*, Métam. 1; et déjà il prend le ton qu'il adoptera dans ses tableaux du Paradis, où il ne verra plus que des *splendeurs*, des *lueurs*, des *lumières*, des *vertus* et des *éclats surnaturels*.

NOTES DU CHANT XXXII.

PAG. 207, LIG. 1. — Mon esprit étoit si attentif à satisfaire un désir qui m'avoit tourmenté pendant dix révolutions du soleil, etc.

Le désir de revoir Béatrix, dont il avoit été tourmenté pendant dix ans. Béatrix étoit morte en 1290, et le poète écrit en 1300.

PAG. 208, LIG. 3. — La glorieuse armée.

Le cortège qui suivoit les candélabres.

PAG. 209, LIG. 16. — Se couvroit subitement de fleurs dont les couleurs, etc.

Allusion singulière à ces mots de saint Bernard : *Inspice lateris aperturam quia nec illa caret rosâ, quamvis ipsa subrubea sit propter mixturam aquæ.* Lib. 1. de Pass. Dom. cap. 41. *Lombardi.*

PAG. 209, LIG. 22. — Ces yeux impitoyables.

Les yeux d'Argus, commis par Junon à la garde d'Io.

PAG. 210, LIG. 8. — A la vue des fleurs divines, etc.

A la vue de J.-C.

PAG. 210, LIG. 12. — Celui qui sut rompre un sommeil bien plus redoutable, etc.

Entre autres miracles, celui de la résurrection de Lazare. *Joan.* 11.

PAG. 210, LIG. 14. — Que la couleur de la robe de leur maître avoit changé.

Voyez dans saint Mathieu, 17, le récit de la transfiguration de J.-C.

PAG. 211, LIG. 1. — Elle étoit assise sur la terre de vérité.

Sur la terre du Paradis terrestre, qu'il appelle la *terre de vérité*. Les sept Nymphes sont les trois Vertus théologales et les quatre Vertus cardinales.

PAG. 211, LIG. 11. — Cette Rome dont J.-C. est citoyen.

Di quella Roma onde Cristo è Romano.

Lombardi commente ainsi ce passage : « *Cittadino di quella città, di cui Cristo è cittadino; cioè del Paradiso.* » Cette Rome céleste veut donc dire le Paradis.

PAG. 213, LIG. 9. — Il détacha le char devenu monstrueux, etc.

Il faut encore ici offrir des explications très-détaillées. L'oiseau de Jupiter est l'aigle de l'empire ;

il attaque le char; le renard est l'hérésie introduite par le pape Anastase, *voyez* Enfer, chant XI, vers 8. Lombardi remarque que le poète a raison de présenter l'hérésie sous la forme d'un renard : on lit dans saint Augustin : *Vulpes insidiosos maximèque hereticos fraudulentes significant.* »

Béatrix, qui est la théologie, met en fuite le renard ou l'hérésie. L'aigle entre dans le char qu'elle remplit de ses plumes. Allusion aux biens temporels donnés par les empereurs à l'Eglise. Une voix s'écrie : « O ma barque, que tu es mal dirigée! » parce que la barque de Pierre ne doit être dirigée que vers les biens célestes. Le dragon qui sort de la terre que l'on voit s'entr'ouvrir entre les deux roues du char, vient de l'Enfer, et frappe le char de sa queue. Ce dragon, selon quelques commentateurs, est Mahomet; mais cette supposition n'a aucun sens. Suivant Lombardi, ce dragon est le serpent qui tenta nos premiers pères; cette idée est plus raisonnable. Le dragon arrache une partie du fond du char, déchire l'Eglise par de nouvelles hérésies. Ce qui reste du fond du char se couvre des plumes de l'aigle, accepte les bienfaits des empereurs.

Nous voici arrivés à un des endroits les plus difficiles à comprendre dans tout ce poëme. « Le char sacré laissa voir trois têtes sur son timon, et une autre à chaque coin. Les premières étoient armées de cornes comme les bœufs; les quatre autres n'en portoient qu'une seule sur le front. »

Daniello, par les sept têtes, entend les sept cardi-

naux, qui, dans l'Eglise primitive, élisoient le pape : trois évêques sur le timon, *bicornuti* à cause de la forme de la mître, et quatre cardinaux non évêques aux angles, qui n'avoient qu'une seule corne. « Mais, répond très-sagement Lombardi, quand il n'y avoit que sept cardinaux, ils n'étoient tous que diacres, et ce n'étoit pas à eux qu'appartenoit le droit d'élire le pape. » Grangier, Jacques della Lana, Vellutello, Venturi, et M. Portirelli pensent que ces sept têtes sont les sept péchés capitaux, qui infestèrent l'Eglise dans les temps de schismes. Les trois premiers péchés offensant Dieu et le prochain, ont deux cornes ; ce sont l'orgueil, l'envie et la colère. Les quatre derniers n'offensant directement que le prochain, n'ont qu'une corne ; ce sont la paresse, l'avarice, la gourmandise et la luxure. Landino et Lombardi voient au contraire dans ces emblêmes les sept sacremens et les dix commandemens de Dieu. Un passage de l'Enfer, chant XIX, vers 109, semble appuyer fortement cette opinion ; *voyez* la traduction de l'Enfer, page 117.

La prostituée à moitié nue et le géant sont d'autres symboles sur lesquels tous les commentateurs ne s'accordent pas. Suivant Grangier, et quelques autres, le poète a en vue, d'abord Boniface VIII, ensuite Philippe-le-Bel.

Il est très-difficile d'assigner ici les véritables raisons qui ont déterminé le poète à employer ce style allégorique. Un homme hardi comme le Dante, un homme qui avoit osé tout dire, pouvoit s'expliquer plus clairement. La réflexion par laquelle M. Ginguené ter-

mine son analyse de ce chant du Purgatoire, est très-sage et me paroît devoir servir de règle à tout homme de goût: « Tous ces détails, que de longs commentaires expliquent, mais qu'ils n'éclaircissent pas toujours, n'ajouteroient rien à l'idée que nous avons voulu nous faire de la machine entière et des principales beautés du poëme. » *Hist. litt.*, II, pag. 194.

Il faut convenir, avec Lombardi, que dans tout ce morceau il y a des expressions qui ne seroient admises aujourd'hui dans aucune sorte de poëme. Mais il est prouvé que le cours des siècles voit varier l'*honnêteté des mots*, et que ceux qui sont licencieux à l'époque où nous vivons, ont pu être d'un ton très-réservé du temps du poète. Nos premiers auteurs, jusqu'à Molière, nous apprennent tous les jours que cette observation ne peut pas être facilement combattue. Ce n'est pas d'ailleurs que je veuille, comme tant de personnes le font de nos jours, conclure absolument de tout ceci, que les temps où les expressions sont le plus libres, sont ceux où il y a le plus de mœurs dans la société. Le Dante, dans ses tableaux, nous peint le libertinage et la honte de ses contemporains, et je ne crois pas qu'il faille toujours si généralement faire marcher de front les mœurs et le langage, ni juger si sévèrement ce que sont les nations par ce qu'elles disent. Il y a pour les langues, comme pour nos corps, un état d'enfance, de jeunesse, de virilité et de décrépitude qui ne suit pas toujours si intimement la marche des mœurs. Sous Montaigne, pour ne prendre un exemple que parmi nous, le style étoit naïf, naturel, simple; et cependant ce style étoit celui

d'un peuple que des guerres civiles divisoient, et que des querelles de religion portoient souvent, de part et d'autre, aux excès les plus révoltans; et de nos jours où l'expression est si pure, si délicate, si chaste, il faut convenir que, sans être, sous le rapport des mœurs, des modèles dignes d'être offerts à nos enfans, pour les affermir dans l'amour de l'honnêteté et de la vertu, nous ne sommes cependant pas aussi corrompus que sembleroit l'indiquer la circonspection de notre langage.

Il est donc permis d'inférer de ces réflexions qu'un peuple peut être arrivé à un égal degré de corruption dans les mœurs, et quand il balbutie les premiers essais d'une langue naissante, et quand il parle avec assurance un langage parvenu au plus haut point de perfection qu'il puisse atteindre.

NOTES DU CHANT XXXIII.

PAG. 214, LIG. 2. — « Dieu, les nations sont venues, etc. »

Deus, venerunt gentes, alternando,
Or tre or quattro, dolce salmodìa
Le donne incomiciaro lagrimando

Citation du psaume 78e.

PAG. 214, LIG. 9. — Encore un peu de temps, etc.

Par une bizarrerie, dont il donne quelquefois des exemples, le poète s'est servi des expressions latines.

Modicum et non videbitis me;
Et iterum, *Sorelle mie dilette*,
Modicum, et vos videbitis me.

Paroles de J.-C. *Joan.* 16.

PAG. 214, LIG. 13. — Matilde.

Il la nomme pour la première fois.

PAG. 215, LIG. 17. — Que le fond du char que le serpent a percé de sa queue, a existé, mais n'existe plus.

L'Evangéliste dit, dans l'Apocalypse : *Bestia quam*

vidisti fuit et non est. Dans la suite de ce morceau, le poète continue d'apostropher avec violence les personnages qu'il a indiqués plus haut. Un chef envoyé de Dieu; suivant les uns, l'empereur Henri VII, suivant d'autres, et plus probablement, Can le grand, dont le poète a déjà prédit les triomphes, Enfer, chant Ier. Ce prince devoit commander la ligue Gibeline. La prédiction du poète ne s'accomplit pas.

PAG. 216, LIG. 9. — Les faits seront d'autres naïades, etc.

Ovide dit, dans ses Métamorphoses, VII, vers 760 et suivans :

Carmina Naiades non intellecta priorum
Solvunt ingeniis, et præcipitata jacebat
Immemor ambagum vates obscura suarum.
Scilicet alma Themis; nec talia linquit inulta.
Protinus Aoniis immissa est bellua Thebis;
Cessit et exitio multis, pecorique, sibique
Ruricolæ pavere feram.

Les naïades s'étoient arrogé le droit de deviner les oracles; Thémis envoya un féroce sanglier qui ravagea les environs de Thèbes.

PAG. 216, LIG. 14. — Cette vie, etc.

Del viver ch' è un correre alla morte.

J'aurois dû oser traduire ainsi : « De cette vie qui est une course vers la mort. » Je ne sais pourquoi j'ai été si timide.

PAG. 216, LIG. 20. — La première ame.

Adam.

PAG. 217, LIG. 5. — Les eaux de l'Elsa.

Fleuve de la Toscane, qui a la propriété de couvrir d'un tartre très-épais tout ce que l'on y jette.

PAG. 217, LIG. 23. — L'école que tu as suivie.

Les opinions des savans de la terre; leur doctrine, s'éloigne de celle de Dieu, autant que la terre est distante du premier mobile, qui, étant élevé au-dessus des autres cieux, doit graviter avec plus de rapidité.

PAG. 218, LIG. 25. — L'Euphrate et le Tigre.

On lit, Genèse 2, qu'il y a dans le Paradis terrestre un fleuve qui se divise en quatre branches : la première s'appelle le Phison, la seconde le Géhon, la troisième le Tigre, la quatrième l'Euphrate. Quelques interprètes sacrés prétendent que le Géhon et le Phison sont des sous-divisions du Tigre et de l'Euphrate.

PAG. 220, LIG. 6. — Disposé à monter au séjour des étoiles.

Puro e disposto a salire alle stelle.

Les trois poëmes, l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis,

se terminent par ce mot, *stelle*. Ici il veut dire le Paradis.

A la fin de ses notes, M. Portirelli ajoute des réflexions très-sages sur le plan que le Dante s'étoit formé pour cette longue allégorie qui occupe les six derniers chants. Il fait voir que le poète, en semant son allégorie de traits satiriques, lui a donné un degré d'intérêt plus marqué, l'a animée de traits plus brillans, et qu'autrement elle n'eût pas été supportable; car, telle qu'elle est encore, il y a des esprits sévères qui la trouvent trop étendue.

Me voici arrivé au terme de ma pénible entreprise. Encouragé par des suffrages honorables, *j'ai achevé*, en trois ans, un ouvrage qui avoit demandé plusieurs autres années de travaux préparatoires : il me reste à remercier les personnes qui m'ont adressé des conseils utiles, qui, avec obligeance, m'ont fait part de leurs critiques ou qui ont eu la bonté de m'accorder quelques éloges. J'ai reconnu la justesse des unes, sans trop me glorifier des autres; en me tenant à ma place de traducteur qui sait combien sa part de gloire dans une composition de cette nature peut être contestée, je crois que l'intérêt du sujet, la réputation du poète, et sur-tout les circonstances nouvelles qui nous présentent l'Italie et la France se donnant la main pour obéir aux mêmes lois, empêcheront qu'on ne regarde mon travail comme inutile; je pense aussi qu'il m'est permis d'espérer

que le public voudra bien, chez les deux nations, apprécier mon zèle, pardonner à ma témérité, si j'ai trop présumé de mes forces, et enfin, en avouant que j'aurai pu resserrer les liens d'affection et d'estime qui unissent déjà les deux peuples, m'assurer la plus douce récompense que je puisse ambitionner.

FIN DES NOTES.

DEUXIÈME SUPPLÉMENT

AU

CATALOGUE

Des éditions de la Divine Comédie, inséré à la fin de la traduction du Paradis.

Le premier Supplément se trouve page 444 de la traduction de l'Enfer.

1545.

Lo 'nferno e'l Pvrgatorio e 'l Paradiso del *diuino* poeta Dante Alaghieri in Venetia al Segno de la Speranza, 1545.

Au-dessous du titre est une gravure en bois représentant une femme entourée de divers monumens, et regardant fixement le soleil. Autour de la gravure est écrit : « Miser chi speme in cosa mortal puone, » petit *in*-16, édition très-rare et qui est devenue très-chère; elle se trouve plus communément en Espagne qu'en Italie. Cette édition a été réimprimée en 1552, à Venise, par les soins du même libraire, au signe de l'espérance. *Voyez* le catalogue des éditions du Dante, joint à la traduction du Paradis, page 474.

1774.

La Divina Commedia di Dante con gli argomenti, allegorie e dichiarazione di Lodovico Dolce. Aggiun-

tovi la vita del poeta, il rimario, e due indici utilissimi. In Venezia MDCCLXXIV appresso Simone Occhi, con licenza de' superiori e privilegio.

Un vol. *in*-12 qui comprend la Divine Comédie toute entière.

1784.

La Divina Commedia: del inferno di Dante Alighieri. *In*-8°., Nuremberg: Schneider, 1784.

1787.

Inferno, Purgatorio, Paradiso: poema di Dante: in Parigi si vende alla continuazione della raccolta di Cazin nella strada de' muratori.

Nella stamperia di C. A. I. Jacob primo genito nella strada di Burgogna. MDCCLXXXVII. 3 vol. *in*-18.

1797.

Dante Alighieri: la Divina Commedia di G. de' Valenti, *in*-8°. Berlin, Lange, 1797.

1805.

Dante Alighieri die Hoelle mètrisch übersetzt nebst einem commentar. *In*-8°., Penig: Dienemann.

1807.

Dante Alighieri: Commedia Divina esattamente copiata dalla edizione romana del P. Lombardi, colla vita dell' autore, nuovamente compend. da C. L. Fernow, 3 vol. *in*-12. Jéna: Frommann.

Cette édition est la meilleure de celles qui ont été

faites en Allemagne. M. Fernow a donné aussi une édition de Pétrarque, *Rime;* de l'Arioste, *Orlando Furioso*, et du Tasse, *la Gerusalemme*. Cette collection du même format se compose de 12 volumes.

1808. 1809.

La Divina Commedia di Dante Alighieri. Milano, tipographia Mussi, 1808, 1809. 3 petits volumes *in*-32.

Ces volumes, reliés en un seul, forment une édition complète, portative et très-commode : l'exécution en a été soignée. Elle est dédiée par l'éditeur, L. M., *à ses amis*. On croit que l'éditeur est M. Mussi lui-même qui l'a imprimée. Ceux qui recherchent les livres d'un format agréable, lui doivent de la reconnaissance, et son zèle a été récompensé par un plein succès.

1810.

La Divina Commedia e tutte le rime di Dante Alighieri. Brescia per Niccolò Bettoni, MDCCCX. 2 petits volumes *in*-32.

Édition très-jolie sur beau papier; elle est enrichie des Ballades, des Canzones et des Sonnets composés par le Dante, et de sa traduction en vers italiens des sept psaumes pénitenciaux.

Il y a à Paris un manuscrit du Dante écrit sur peau de vélin dans le temps du poète.

Au commencement on lit ces mots écrits avec de l'encre rouge :

Incommincia la Comedia di Dante Allighieri di Fiorenza nella quale tratta delle pene et punimenti de vitii et de meriti et premii della virtu.

Incommincia il canto primo della prima parte, la quale si chiama Inferno : nel quale capitolo fa l'autore proemio a tutta l'opera.

Suit le texte écrit avec de l'encre noire.

A la fin de l'Enfer on lit ces mots écrits en encre rouge :

Finita e la prima cantica della Comedia di Dante Allighieri di Firenze, la quale e detta Inferno.

Le dernier vers du Purgatoire qui est ainsi conçu :

Puro e disposto a salire alle stelle.

Manque dans le manuscrit.

A la fin du Paradis on lit ces mots écrits avec de l'encre noire :

Finita la terza cantica detta Paradiso di Dante Allighieri di Fiorenza.

Ce manuscrit, relié avec un grand luxe ; appartient à M. Nepveu, libraire, passage du Panorama, dont la bibliothèque particulière est remplie de livres rares et précieux.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 2 *ligne* 4, au lieu de : tes accens, *lisez* ces accens.
2 5, au lieu de : Piérius, *lisez* Piérus.
4 14, au lieu de : ne trouva pas, *lisez* ne trouvas pas.
9 6, au lieu de : qu'il les bénit, *lisez* que l'ange les bénit.
9 12, au lieu de : avoit poursuivi le jour, *lisez* avoit de toutes parts lancé le jour.
10 21, au lieu de : as tu tant tardé, *lisez* as tu pu tant tarder.
12 3, au lieu de : les ombres, *lisez* les ombres étrangères.
18 7, au lieu de : neveu, *lisez* petit-fils.
18 10, au lieu de : ce prince qui est, *lisez* ces princes qui sont.
19 9, au lieu de : nos tourmens, *lisez* ses tourmens.
21 7, au lieu de : quand le raisin, *lisez* lorsque le raisin.
30 2, après le mot : sépulture, *mettez* un point d'interrogation.
33 10, au lieu de : Pierre de la Broche, *lisez* Pierre de la Brosse.
44 3, au lieu de : leur vie, *lisez* sa vie.
52 6, après ces mots : pour l'avenir, *mettez* des guillemets.
53 6, après avoir parcouru deux veilles, *ajoutez* dans le lieu où nous étions.
59 3, argument, au lieu de : gravés, *lisez* sculptés.
72 2 et suiv., argument, au lieu de : sur le marbre de la corniche, *lisez* sur le sol de la montagne.
73 14, au lieu de : Tymbrée, *lisez* Thymbrée.
74 11, au lieu de : Tamyris, *lisez* Thomiris.
86 3, au lieu de : Faltérona, *lisez* dans la montagne de Faltérona.
96 18, au lieu de : fixer ses yeux, *lisez* porter ses yeux.
132 13, au lieu de : la terre, *lisez* Latone.
150 21 et suiv., au lieu de : désir à satisfaire, *lisez* désir à contenter.
183 25, au lieu de : Sestos, *lisez* Sextos.
186 15, au lieu de : les hommes vécurent dans la première innocence, *lisez* les premiers hommes vécurent dans l'innocence.
189 22 et suiv., au lieu de : jamis, *lisez* jamais.
200 4, au lieu de : parus, *mettez* paru.
200 8, au lieu de : Matilde, *lisez* Béatrix.

Page 205 *ligne* 24, au lieu de : Permesse, *lisez* Parnasse.

216 17, au lieu de : celui qui détruit ses fleurs ou qui rompt son écorce, *lisez* quiconque détruit ses fleurs ou rompt son écorce.

270 9, au lieu de : un animal, *lisez* cet animal.

288 5, au lieu de : chacun, *lisez* chacune.

291 7, au lieu de : ligne 2, *lisez* ligne 3.

329 10, au lieu de : ligne 14, *lisez* ligne 16.

331 1, au lieu de : page 124, *lisez* page 134.

334 26, après ces mots : *vive precor,* mettez un point et une virgule.

337 15, après : parmi nous, *lisez* dans les Limbes.

339 2, après ces mots : tu donnas, *mettez* une virgule.

339 19, au lieu de : un flambeau, *lisez* une lumière.

341 19, au lieu de : dis enderò, *lisez* distenderò.

344 8, au lieu de : mais Lombardi pense, *lisez* Lombardi pense.

344 12, au lieu de : si excellens, *lisez* si harmonieux.

344 22, au lieu de : heures, *lisez* heure.

345 5, après *, fuit, mettez* une virgule.

348 27, au lieu de : se raisonnement, *lisez* ce raisonnement.

350 2, au lieu de : de Florentines, *lisez* des Florentines.

384 7, au lieu de : flamme, *lisez* flammæ.

---

uasse.
fleurs or
nque des

animal
e.

6.
34.
z un p

Limbe
z une

humi
dero.
user le

mome

e rio

Flam

